corde en soie blanche (ou de même nuance que le col); cette corde dépasse le col de chaque côté de 15 centimètres, et se termine par un gland posé à chaque bout.

La manchette semblable au col est faite d'après la figure 26.

### Cravate en taffetas.

Les figures 25 et 26 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

On fait cette cravate en taffetas avec deux couleurs différentes, ou deux nuances de la même couleur. Notre modèle est bleu vif avec garniture en taffetas blanc. On coupe la cravate (tour du cou) en deux moitiés d'après la figure 25, on la double avec de la gaze roide et du taffetas blanc; les pans sont coupés d'après la figure 26, doublés en gaze roide et garnis avec de petits volants de taffetas blanc, déchiqueté, lesquels sont posés sur les lignes du patron; on borde le principal volant avec un galon en perles noires. Sur le bord supérieur de chaque pan on forme deux plis en posant les deux croix sur le point intermédiaire; on place les pans entre le dessus et la doublure de la cravate, étoile sur étoile, double point sur double point.

### Bournous au crochet

POUR ENFANTS D'UN A TROIS ANS.

La figure 23 (*recto*) appartient à ce patron.

Ce bournous, très-facile à exécuter, est fait entièrement au crochet tunisien. Le fond blanc est encadré avec une bordure blanche et noire; trois glands blancs et noirs, en laine, ornent le bournous qui se fixe par devant à l'aide d'un cordon blanc et noir.

On commence le fond par l'une des pointes inférieures de devant, en faisant une chaînette *lâche* de 74 mailles, sur lesquelles on revient en passant le brin au travers de la première maille, de façon à avoir deux bouclettes sur le crochet; on abandonne pour le moment le reste de la chaînette; on démonte les deux bouclettes qui se trouvent sur le crochet, et l'on fait 36 tours dans chacun desquels (de droite à gauche) on augmente de 2 mailles en les prenant sur la chaînette. Le 37e tour se compose de 74 mailles (nous comptons comme premier tour les deux bouclettes démontées en premier lieu). Sur ce nombre de mailles on fait 136 tours. Puis viennent 37 tours pour le second devant, dans chacun desquels on diminue 2 mailles, c'est-à-dire qu'à la fin de chaque tour de droite à gauche on abandonne 2 mailles sans y passer le brin.

L'encolure est faite à part. On fait une chaînette de 60 mailles, et l'on travaille en augmentant dans le milieu par derrière, sur les épaules et par devant, d'après la forme de la figure 23 (recto de la planche de patron). On plie le bournous en deux et on le coud ensemble depuis le milieu par derrière jusque vers le bord supérieur, sur un espace de 28 centimètres; on pose ensuite l'encolure.

*Bordure*. On la fait en travers. On fait une chaînette de 8 mailles avec la laine blanche, puis sur cette chaînette on exécute 1 tour du crochet tunisien; pour que cette bordure *biaise*, on passera le brin au commencement du tour de droite à gauche, dans la première maille-chaînette du tour précédent, tandis que l'on abandonnera une maille à la fin de chaque tour. * Dans le 2e et le 3e tour, on fera alternativement 2 mailles blanches, — 6 mailles noires en laissant les brins derrière l'ouvrage.

4e *tour*. — Blanc.

5e et 6e *tour*. — Alternativement 6 mailles noires, — 2 mailles blanches.

7e *tour*. — Blanc, — puis on répète ces tours depuis l'étoile jusqu'à ce que la bordure soit suffisamment longue pour encadrer le bournous, sur lequel on la fixe en faisant des mailles simples avec la laine noire; le côté inférieur de cette bordure est cousu sur le bournous; elle doit couvrir le bord qui figure le capuchon. On encadre l'encolure avec des mailles simples, noires, et l'on pose cinq glands, trois derrière, un à chaque pointe par devant.



BLOUSE RUSSE POUR PETIT GARÇON DE CINQ A SEPT ANS.

CAPUCHON POUR PETITE FILLE DE CINQ A SEPT ANS.

CAPELINE ITALIENNE.

CAPUCHON SUÉDOIS.

CAPELINE ITALIENNE VUE PAR DERRIÈRE.

### Fichu Édith.

Les figures 48 et 49 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Ce fichu convient aux jeunes filles comme aux jeunes femmes, pour toilettes de soirées et de spectacle. Il est fait en tulle de Bruxelles blanc, garni en dentelles de soie blanche, et bordé avec une draperie en poult-de-soie rose qui se termine derrière en deux pans.

Le dos est coupé sans couture d'après la figure 49. Les deux devants sont taillés d'après la figure 48; dos et devants sont plissés perpendiculairement comme l'indique la figure 49; ces plis sont formés dans le tulle que l'on presse fortement *avant* de couper le fichu; on les fixe seulement à chaque extrémité; sous la place qui doit être occupée par la draperie en taffetas (indiquée sur le patron), on pose partout une doublure en tulle blanc, roide; on fait ces coutures des épaules depuis Wa jusqu'à Xa; on couvre les coutures avec deux dentelles blanches, ayant 1 centimètre de largeur, posées de façon que l'un des bords en ligne droite couvre un peu le même bord de l'autre dentelle; toutes deux sont posées *à plat*. Le contour extérieur

du fichu est garni avec une dentelle qui a 8 centimètres de largeur, légèrement soutenue, et *rentrant* un peu sous le fichu, par devant, de façon à n'avoir plus que 7 centimètres de largeur. Une dentelle semblable est posée à plat sur le fichu, et disposée de telle façon qu'à la pointe de derrière les deux bouts opposés soient taillés en pointe, de façon à se rejoindre au-dessus de la draperie; par devant, cette dentelle doit devenir graduellement plus étroite.

La draperie en taffetas forme partout trois plis; elle se compose de morceaux détachés qui croisent un peu l'un sur l'autre, de devant en arrière, et sont réunis par trois boutons en taffetas ou bien en perles. Pour chaque partie de la draperie on emploie un morceau de taffetas ayant 18 centimètres de largeur, coupé en biais, doublé en tulle roide, et dont la longueur doit être mesurée sur le patron. Les deux parties des draperies pour la moitié inférieure du dos sont coupées d'un seul morceau avec chaque pan, et se croisent par derrière, comme l'indique le dessin; la longueur de ces pans est facultative, et varie de 40 à 70 centimètres.

Sur le bord supérieur du fichu on pose une bande de taffetas, ayant 1 centimètre de largeur, coupée en biais, au-dessus de laquelle on place une ruche, plissée au milieu, faite avec une bande de tulle ayant 2 mètres 40 centimètres de longueur, 1 centimètre 1/2 de largeur, rehaussée, de chaque côté, avec une dentelle ayant 1 centimètre de largeur.

## Capuchon pour petite fille

DE CINQ A SEPT ANS.

Les figures 50 à 52 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en peluche rose (on peut l'exécuter en toute étoffe), doublé en taffetas rose, garni avec une ruche tuyautée en ruban de satin rose, sous lequel on a cousu une étroite dentelle noire. A l'intérieur se trouve un diadème formé par une ruche tuyautée en ruban de satin blanc.

On coupe, d'après chacune des figures du patron, chaque partie d'un seul morceau (sans couture) et la doublure de chaque morceau. On fronce le bord inférieur du fond (calotte) depuis *a* jusqu'à *b*, et l'on assemble les diverses parties du capuchon en réunissant les lettres pareilles. La couture réunissant le fond à la passe est couverte avec un rouleau en peluche, ayant 1 centimètre de largeur, auquel se rattache une dentelle noire étroite, posée à plat, retombant sur le fond. La ruche du contour extérieur est faite en ruban ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, rehaussé de dentelle noire, et plissé à plis plats, séparés par 2 centimètres d'intervalle. La ruche intérieure a 5 centimètres de largeur; les plis n'en sont pas plats. On ferme le capuchon avec une agrafe.

On peut exécuter ce modèle en cachemire rose, doublé et ouaté; les ruches seraient découpées; la ruche intérieure serait faite en cachemire blanc.

## Blouse russe

POUR PETIT GARÇON DE CINQ A SEPT ANS.

Les figures 9 à 11 (*recto*) appartiennent à ce patron.

On fait cette blouse en toute étoffe. Notre modèle est en popeline de soie gros bleu, et la garniture se compose d'un lacet en or; l'encolure et les manches sont bordées avec une étroite bande en nansouk brodé; on peut substituer au lacet d'or un galon quelconque; mais le lacet conserve à ce petit costume son caractère russe.

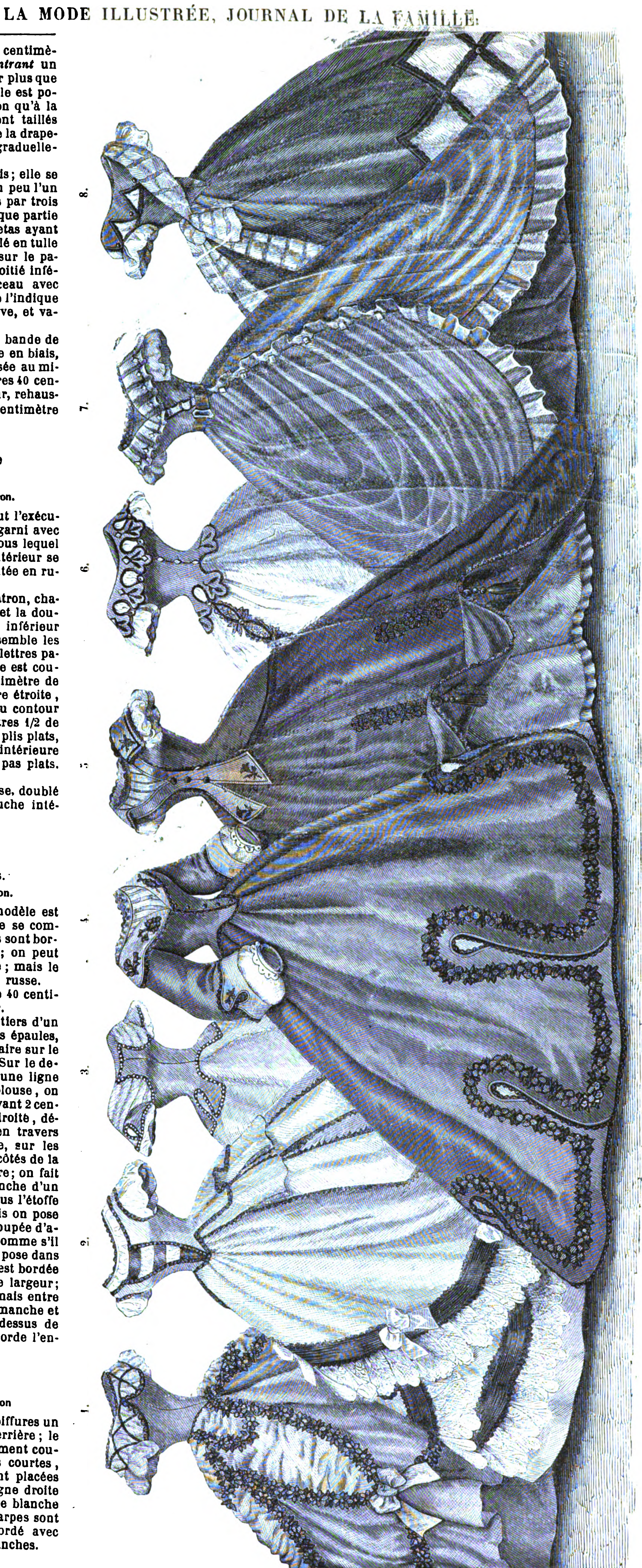
Pour faire cette blouse on emploiera 1 mètre 40 centimètres d'étoffe, ayant 60 centimètres de largeur.

On coupe, d'après la fig. 9, dos et devants entiers d'un seul morceau, sans séparation, pas même sur les épaules, et en laissant en plus l'étoffe nécessaire pour faire sur le bord inférieur un ourlet de 3 à 4 centimètres. Sur le devant de gauche on fait la fente indiquée par une ligne double. Après avoir entièrement doublé la blouse, on place sous la fente, de chaque côté, une *patte* ayant 2 centimètres de largeur, qui, pour le devant de droite, dépasse la fente, et que l'on coud solidement en travers sur la *hoche*. On coud dos et devants ensemble, sur les côtés, depuis N jusqu'à l'O, en laissant l'un des côtés de la doublure pour l'ourler plus tard sur la couture; on fait l'ourlet sur le bord inférieur. On coupe la manche d'un seul morceau d'après la fig. 10, en laissant de plus l'étoffe nécessaire pour un ourlet de 2 centimètres, puis on pose depuis l'étoile jusqu'au double point la *pointe* coupée d'après la fig. 11; on coud la manche ensemble comme s'il s'agissait d'une manche de chemise, et on la pose dans l'entournure O sur O, — P sur P. L'encolure est bordée avec une bande droite ayant 2 centimètres de largeur; on pose le lacet, qui est indiqué non partout, mais entre autres sur le bord inférieur de la pointe, sur la manche et sur la patte de la fente; on en met aussi au-dessus de l'ourlet du bord inférieur et sur la bande qui borde l'encolure.

## Capeline italienne.

Les figures 44 et 45 (*verso*) appartiennent à ce patron

La forme de cette capeline est adaptée aux coiffures un peu élevées; la pèlerine est carrée devant et derrière; le capuchon, proprement dit, est presque entièrement couvert avec trois larges écharpes; les deux plus courtes, terminées en biais sur leur bord inférieur, sont placées sur les côtés; celle du milieu se termine en ligne droite sur la pèlerine. Notre modèle est fait en peluche blanche ouatée et doublée en foulard blanc; les écharpes sont en peluche à carreaux écossais; le tout est bordé avec une frange à grelots en jais blancs et perles blanches.




MODÈLES DE ROBES DE CHEZ MADAME CASTEL-BRÉANT, RUE SAINTE-ANNE, 58 BIS.

N° 1. *Robe en satin bleu*, recouverte avec une jupe en tulle blanc; corselet en satin bleu avec corsage de dessous en tulle blanc bouillonné, orné de rubans étroits en satin bleu : à ce corsage se rattachent cinq *pattes* bouillonnées, en crêpe bleu, bordées de guirlandes en toutes petites fleurs roses.

N° 2. *Robe en satin blanc*, garnie de dentelles blanches surmontées de bandes en velours rouge; la robe de dessus est en crêpe lisse blanc; corsage à basques en crêpe lisse, bordé de velours rouge; sous es basques, larges rubans en satin blanc, bordés de rouge.

N° 3. *Robe en taffetas bleu*, recouverte de crêpe bleu, bordée avec une ruche en crêpe, et surmontée de petites palmes isolées, dont les contours sont formés par de petites ruches; une corde en soie bleue et blanche ondule entre ces palmes; une corde semblable garnit e corsage, fait en taffetas bleu. Cette toilette convient à une jeune fille.

N° 4. *Toilette pour femme de quarante-cinq à cinquante ans*. Robe en moire verte; le bord des lés est arrondi sur le bord inférieur, et, du côté opposé, les lés s'écartent sur une bande de satin mauve; les revers des manches longues et du corsage sont en satin mauve; la garniture se compose d'entre-deux découpés en dentelle noire; à l'intérieur, chemisette à demi montante, en crêpe lisse blanc.

N° 5. *Toilette de dîner*. Robe en velours vert, relevée sur un jupon en moire rose, bordé avec un étroit volant tuyauté; des pattes en dentelle noire et des glands verts en passementerie servent à relever par devant les lés de la robe de velours; corsage à basques demi-montant, avec revers en moire rose et ornements en dentelle noire appliquée.

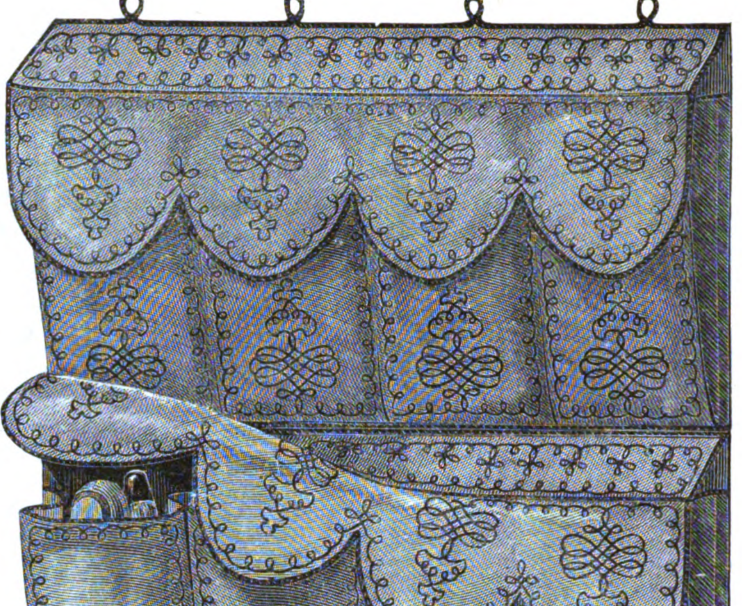
N° 6. *Robe en tarlatane blanche*. Corsage en poult de-soie rose, boutonné par devant; berthe de même étoffe, découpée en trèfle avec ornements de velours noir.

N° 7. *Robe en satin jaune*. Robe de dessus en crêpe jaune, garnie d'un volant, drapée et fixée sur le côté droit avec des boutons carrés en perles.

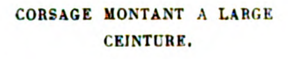
N° 8. *Toilette de jeune fille*. Robe de taffetas bleu, découpée à dents et *allongée* par un bouillonné en tarlatane blanche, sur lequel se croisent des rubans de satin bleu; corsage décolleté avec écharpe écossaise.

On peut diminuer les frais de cette capeline, en l'exécutant en cachemire blanc; les écharpes seraient aussi faites en cachemire blanc, et l'on y coudrait des rubans de velours étroits, noirs ou de plusieurs couleurs, pour imiter les carreaux écossais. On peut aussi faire la capeline en cachemire rouge, et coudre sur les écharpes des rubans en velours noir. Pour faire cette capeline, on emploiera 1 mètre d'étoffe, ayant 50 centimètres de largeur.

On coupe le capuchon d'après la figure 44, la pèlerine d'après la figure 45; pour le capuchon, on pose l'étoffe double, en biais, sur la ligne indiquée au milieu. On ouate, on double le capuchon et la capeline; on pique la doublure à carreaux. On assemble le dessus et la doublure du capuchon, seulement depuis S jusqu'au premier point de chaque côté, et vers le bord supérieur on forme deux plis de chaque côté, en posant chaque croix sur le point. On borde le capuchon entre les plis avec du ruban étroit. Sur le bord inférieur, par derrière, on fronce le capuchon, on le coud à points *arrière* avec la pèlerine, T sur T, — S sur S. Sur cette couture on pose, à l'intérieur, un ruban qui sert de coulisse. Les lignes tracées sur la figure 44 indiquent la place des écharpes des côtés; elles ont chacune 15 centimètres de largeur, coupées en biais sur leur bord inférieur, de façon que leur côté le plus long a 28 centimètres de longueur. L'écharpe du milieu, qui est partout en ligne droite, a 50 centimètres de longueur; sa largeur est de 15 centimètres. Les trois écharpes sont doublées en foulard blanc; sur les coins de devant de la pèlerine on pose des agrafes et des rubans blancs.



SAC A CHAUSSURES.



CORSAGE MONTANT A LARGE CEINTURE.

## Capuchon suédois.

Les figures 46 et 47 (*verso*) appartiennent à ce modèle.

Notre modèle est fait en cachemire blanc ouaté et doublé en taffetas cerise. On emploiera 50 centimètres de cachemire et 70 centimètres de taffetas. On coupe le capuchon et la pèlerine en posant l'étoffe en droit fil sur la ligne du milieu; on exécute sur le capuchon la garniture du milieu qui occupe 15 centimètres, et se compose de rubans étroits en velours noir, posés en ligne droite d'un bout à l'autre du capuchon; les rubans de velours ont 3/4 de centimètre de largeur; ils sont séparés par une distance égale à leur largeur on coud ensemble, à points arrière, étoffe et doublure, on les retourne pour renfermer les coutures à l'intérieur; la ruche servant de garniture est faite avec une bande de cachemire découpée de chaque côté, ayant 4 centimètres 1/2 de largeur, dont les plis, de 3/4 de centimètre, sont séparés par un intervalle égal à leur profondeur; sur le milieu de cette ruche on pose un ruban en velours noir; une ruche semblable garnit la pèlerine et le bord du capuchon jusqu'à la croix, avec laquelle on forme un petit pli en la posant sur le point. Le bord intérieur du capuchon est garni avec une ruche sans ruban de velours. La ruche qui encadre les ornements en velours placés sur le milieu du capuchon, et forme en même temps la pointe de devant, a 6 centimètres de largeur; elle est plissée à plis doubles ayant 1 centimètre 1/2 de profondeur; elle couvre le premier ruban; on emploiera pour la faire une bande ayant 4 mètres 80 centimètres de longueur, tandis que pour les ruches plus étroites on emploie une bande ayant deux fois 1/2 la longueur de l'espace que la ruche doit couvrir. On pose sur la pèlerine au-dessus de la ruche deux rubans en velours noir; le capuchon est froncé depuis le $V^a$ jusqu'à la croix de chaque côté, puis réuni à la pèlerine, comme cela a été indiqué pour la capeline italienne; par devant on pose des agrafes ou des rubans pour former le capuchon.

## Corsage montant à ceinture large.

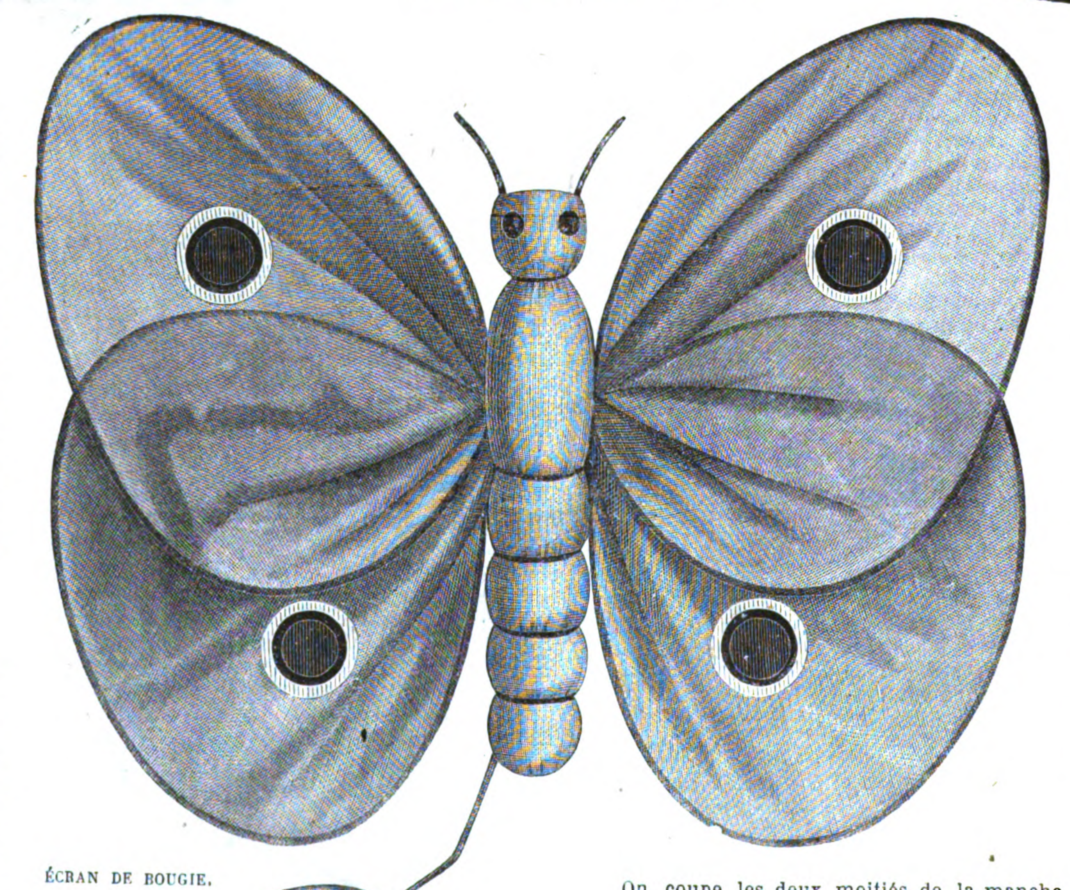
Les figures 33 à 43 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette robe est faite en popeline *châtaigne*, sans aucune garniture. La jupe est garnie devant et dans le milieu, par derrière, d'un bout à l'autre avec de gros boutons en velours; les boutons de derrière peuvent être supprimés par les personnes qui ne trouveraient pas ce caprice de la mode à leur convenance. La ceinture est faite en velours noir comme les entournures et les poignets des manches, et retenue comme ceux-ci avec une large boucle en acier. L'encolure est bordée de velours et ornée avec un nœud de velours; la broderie de tous les ornements de velours se compose de *chaînette* faite en soie blanche et de perles d'acier. On trouvera sur le verso de notre planche le pan en grandeur naturelle d'un poignet avec sa broderie.



CHANCELIÈRE DE VOYAGE POUR HOMME.

Les diverses parties du corsage, coupées d'après les figures 33 à 37, sont doublées en percaline grise; on les réunit en assemblant les lettres pareilles. Pour soutenir les boutons et les boutonnières, on pose sous chaque bord de chaque devant une bande de même étoffe que la robe, ayant 4 centimètres de largeur; on pose les boutons sur le devant de gauche; on fait les boutonnières sur le devant de droite.



ÉCRAN DE BOUGIE.

On coupe les deux moitiés de la manche d'après la figure 39; on les coud ensemble depuis $N^a$ jusqu'à $O^a$, — depuis $P^a$ jusqu'à $Q^a$; on les borde à l'extérieur avec le poignet (fig. 40), à l'intérieur avec une ruche étroite en ruban blanc. La boucle est fixée sur l'extrémité du poignet, depuis $O^a$ jusqu'à l'étoile. Pour la garniture de l'entournure, on coupe un morceau d'après la figure 41, un autre d'après la figure 42; on exécute la broderie, on double le tout avec du taffetas ou de la gaze roide; on coud (sur la couture de la manche) la figure 42, $R^a$ sur $R^a$, — $Q^a$ sur $Q^a$, — étoile sur étoile; la figure 41, $R^a$ sur $R^a$, — $Q^a$ sur $Q^a$, —




LA MODE ILLUSTRÉE.

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

*Etoffes des MAGASINS DU LOUVRE, Rue de Rivoli.*

point sur point. On passe, par l'extrémité pointue, une boucle en acier, de largeur assortie, et l'on fixe cette extrémité croix sur la croix de la figure 42. Le petit col (encolure) est coupé d'après la figure 38, brodé, doublé, posé avec un passe-poil noir sur l'encolure, L sur L, — M sur M. Le bord inférieur du corsage est garni d'un passe-poil de même étoffe que la robe. La jupe est plissée à plis simples dirigés en avant; par derrière, au milieu, le pli a, *exceptionnellement*, 15 centimètres de profondeur; la ceinture, coupée d'après la figure 43, est doublée en taffetas, et garnie de baleines; le nœud est fait par parties isolées, comme la garniture des entournures.

La ceinture peut être portée avec toutes les robes à corsages ronds.

## Sac pour chaussures.

Les figures 18 et 19 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Voici un précieux complément pour cabinet de toilette. On fixe ce sac au mur, et l'on place les diverses chaussures dans ses diverses poches.

On fait ce sac en reps de laine ou même en forte étoffe grise, en coton; on peut aussi, si l'on veut s'épargner la broderie en soutache, exécuter le sac en cretonne de coton, à grandes fleurs, et se borner à le border avec une torsade en laine. Notre modèle est un carré plus long que large, ayant 64 centimètres de hauteur, — 52 centimètres de largeur. On le coupe d'abord en toile grise, et double, afin de pouvoir placer entre les deux toiles une feuille de gros carton, ou bien une mince planchette en bois de sapin. Pour chacune des deux rangées de poches, à moitié recouvertes par des lambrequins, on coupe l'étoffe d'après la fig. 19, qui représente l'étoffe *étendue* pour *l'une* de ces poches, avec sa bordure en soutache, noire ou de couleur vive; on double l'étoffe et l'on pose sur son bord supérieur un cordon de laine; on forme la division des poches en cousant les plis pour lesquels on met, d'après la figure 12, chaque croix sur le point, de telle sorte que la ligne ponctuée indique le bord extérieur, — la ligne fine le bord intérieur du pli; on fixe les poches sur l'étoffe qui recouvre le carré long (pas sur la doublure, bien entendu) en cousant les poches perpendiculairement de façon à les isoler. Le lambrequin est exécuté d'après la figure 18 qui en représente aussi le dessin, puis on le double en toile grise. On encadre le lambrequin avec du cordon, on le fixe sur l'étoffe, on borde tout le sac avec du cordon qui forme, de distance en distance, des bouclettes servant à suspendre le sac.

## Chancelière de voyage pour homme.

TRAVAIL AU CROCHET.

Les figures 12 à 15 (*recto*) appartiennent à ce patron.

MATÉRIAUX : 750 grammes de laine blanche; 500 grammes de même laine rouge; 28 grammes de laine noire.

Les figures 12 à 15 représentent le patron de cette chancelière, qui pourra ainsi être exécutée soit au crochet tunisien, soit en drap. La doublure est une sorte de fourrure faite au crochet; l'empeigne est ornée de fleurs en relief faites au crochet, ou bien d'un dessin exécuté au point de tapisserie. Sur notre modèle, les tiges, les feuilles et les *tire-bouchons* sont brodés au passé en nuance vert-gris, tandis que les fleurs de même nuance sont exécutées comme des rosettes, et cousues à leurs places respectives.

Les tours sont faits en travers pour chaque partie du patron. La figure 12 est la moitié de l'empeigne; la figure 13 la moitié du devant, qui forme en même temps l'encadrement inférieur de l'empeigne, et dont le milieu est marqué par les lettres Q et R. On coud ensemble l'empeigne et le devant depuis le milieu Q de chaque côté, jusqu'à R et S, — puis le devant ensemble depuis S jusqu'à T. Les deux côtés (fig. 14) sont réunis au devant depuis U jusqu'à V, — puis cousus ensemble depuis W jusqu'à Y; cette dernière couture forme le milieu de la chancelière, par derrière. Le fond (fig. 15) est fait en laine noire, en mailles simples, pour lesquelles on pique toujours le crochet sous la maille entière, et l'on travaille en *allant* et *revenant*. On le réunit à la chancelière, devant, X avec X, — derrière, W avec W. Entre ce travail et la doublure on pose une feuille de carton épais. On coudra ensemble les morceaux de la doublure, puis on la fixera sur les coutures de la chancelière. Le rebord est cousu à l'extérieur. Sur les coutures on pose, à l'extérieur, un cordon noir, en laine.

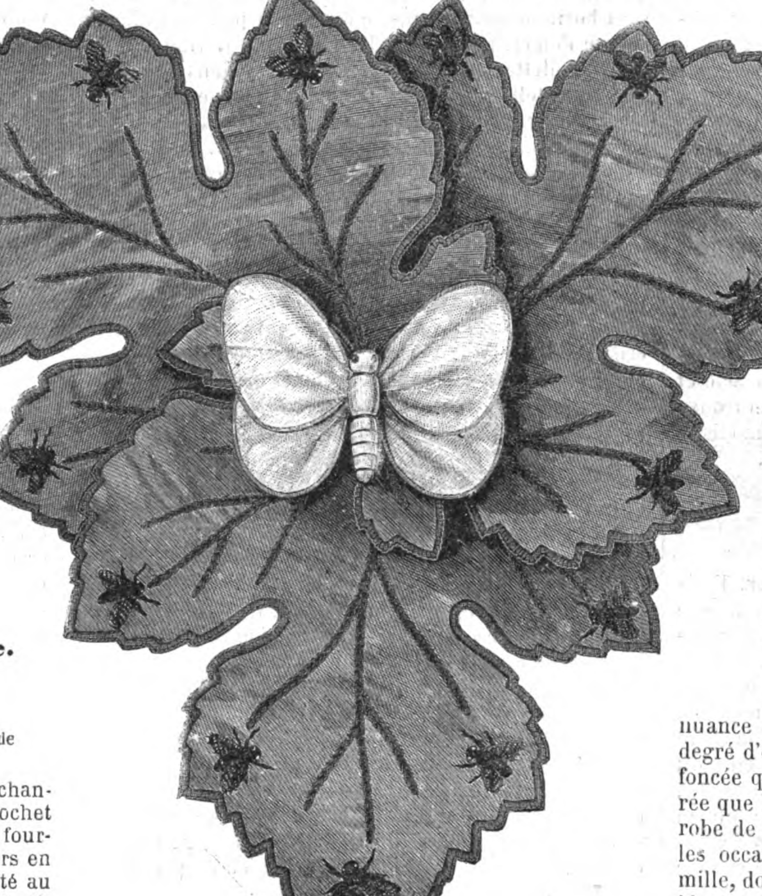
La chancelière est faite avec la laine rouge, la doublure avec la laine blanche; pour cette dernière, on exécute d'abord un fond (d'après les diverses parties du patron) composé d'une bride, — une maille en l'air, alternativement. On coupe le brin à la fin de chaque tour pour le rattacher au commencement, et, pour chaque bride, on pique le crochet dans le côté de derrière de la maille du tour précédent, de façon à laisser une sorte de chaînette libre dans chaque tour. Lorsque ce fond *à jours* est terminé, on prend un moule plat, à frange, ayant 2 centimètres de hauteur (ou bien un morceau de carton de même dimension); on attache la laine à la première maille de la chaînette du premier tour, on pose le moule en travers, derrière le crochet. * On tourne le brin autour du moule, et, dans la maille suivante, on fait une maille simple. — Recommencez toujours depuis *. Quand le tour est terminé on enlève le moule, et l'on fait le tour suivant de la même façon.

## Écran de bougie en forme de papillon.

Les figures 53 et 54 (*verso*) appartiennent à ce patron.

On forme d'abord, en fil d'archal, le contour des ailes du papillon, en ployant ce fil d'archal selon les contours des figures 53 et 54, qui indiquent en même temps la position des ailes. Pour recouvrir la *charpente* de chaque aile on coupe deux morceaux de crêpe bleu, on *tend* le crêpe sur le fil d'archal, tandis qu'on fronce le crêpe à la place où l'aile se rapproche du corselet. Chaque *pois* est fait avec trois morceaux d'étoffe coupés ronds, et posés l'un sur l'autre : le premier est jaune d'or, il a 1 centimètre 1/2 de circonférence; le second, un peu plus petit, est noir; le troisième, encore plus petit, est brun doré; on les colle ou bien on les coud à leur place.

Le corselet est préparé avec du coton ou de la ouate; on en fait un petit rouleau, ayant 11 centimètres de largeur; on le recouvre en crêpe bleu, double ou triple, et l'on forme les *annelets* avec de la soie noire; deux perles noires imitent les yeux; les antennes sont faites avec deux morceaux de fil d'archal, ayant chacun 2 centimètres de longueur. Après avoir fixé les ailes sur le corselet, on pose sous le papillon une tige qui se rattache à la pincette, semblable à celle que l'on voit à la plupart des écrans de bougie.



PLATEAU DE LAMPE.

## Plateau de lampe

EN FORME DE FEUILLE DE VIGNE.

La figure 55 (*verso*) appartient à ce patron.

MATÉRIAUX : Moire verte ou poult-de-soie vert: tulle noir roide; soie de cordonnet verte; même soie noire; perles noires, crêpe gris, etc.

Ce plateau convient surtout aux lampes-modérateurs, posées sur trois pieds creux en dessous. Il se compose de trois feuilles de vigne découpées en soie verte, et réunies de façon à former une grande feuille, sur le milieu de laquelle se trouve un papillon en crêpe gris. Le bord de la feuille est festonné en soie verte, et orné, de distance en distance, avec des mouches noires faites en broderie, avec des ailes qui se composent d'un petit morceau de dentelle noire. Chacune des trois feuilles est coupée d'après la figure 55, et festonnée; les nervures sont faites au point de chaînette avec de la soie noire. D'après les indications de cette même figure 55, on brode au passé, avec de la soie noire, les corselets des mouches; pour les yeux on met une perle rouge, ou bien on fait un nœud en laine rouge. Les ailes se font en dentelle noire. Après avoir réuni les trois feuilles d'après l'indication de notre dessin, on pose au milieu le papillon, fait en crêpe gris, d'après les indications consacrées à l'*écran de bougie*, mais sur des proportions moindres.

## DESCRIPTION DE TOILETTES.

*Toilette de visites.* Robe en poult-de-soie antique bleu Mexico; la jupe est ornée avec des bandes de velours bleu entrelacées, bordées avec une étroite guipure noire; cette garniture, posée au dessus de l'ourlet, occupe un espace de quinze centimètres. Gilet à basques en velours bleu, fermé par des boutons dorés. Veste courte arrondie, en poult-de-soie pareil à celui de la robe, reproduisant sa garniture; manches étroites, fermées avec cinq boutons dorés. Grand talma de velours bleu, garni d'hermine. Chapeau blanc en satin bouillonné, orné de plumes blanches; nœuds en velours bleu formant bavolet; diadème bleu avec fleurs blanches, à pistils de perles blanches; brides blanches. Sous-manches garnies d'une dentelle blanche; gants longs en peau de Suède, sans boutons.

*Toilette de bal.* Robe de dessous en satin jaune, bordée avec deux bouillonnés de crêpe jaune, séparés par d'étroits rubans en velours noir. Robe de dessus en gaze de soie blanche à gros pois jaune, garnie avec une ruche *chicorée* en taffetas jaune, sous laquelle se trouve une dentelle noire ayant huit centimètres de largeur; cette robe, plus courte que la précédente, est ouverte du côté gauche sur une hauteur de vingt centimètres; à cette place, la jupe de satin est ornée avec trois nœuds faits avec des entre-deux de dentelle noire, et surmontés par un gros ruban de perles blanches. Corsage décolleté; berthe formée de ruban de satin jaune garni de dentelle noire, fixée sur les épaules et sur la taille, par devant avec des agrafes en perles blanches; le corsage est bordé avec une ruche chicorée. Collier de perles blanches; grand bournous blanc à rayures jaunes, coiffure avec torsades de perles blanches et plumes jaunes frisées. Gants blancs, longs, sans boutons; éventail en dentelle noire.

## MODES.

« Est-il donc indispensable, m'écrit une mère fort sage, de dépenser sept à huit cents francs pour conduire mes trois filles à quelques modestes *sauteries?* Ne peuvent-elles s'y rendre qu'avec des robes de soie de nuance claire, avec des fleurs, des rubans, etc., *total*: la somme ci-dessus indiquée? Et moi, qui ne veux pas me montrer décolletée, à quarante-six ans, parce que je veux pouvoir prêcher d'exemple lorsque j'engage mes filles à être raisonnables, que puis-je mettre dans ces circonstances? »

Non, certes, les robes coûteuses ne sont pas indispensables, et l'on peut encore faire à bon marché des toilettes élégantes. Ainsi que je l'ai dit dans un précédent article, dans le n° 47, si je ne me trompe, c'est surtout la nuance d'une robe qui détermine, pour l'hiver, son degré d'élégance; portez, le soir, une robe de couleur foncée qui aura coûté 500 fr., vous semblerez moins parée que la jeune femme ou la jeune fille vêtue avec une robe de *linos*. Le linos est l'étoffe par excellence pour les occasions qui me sont signalées par la mère de famille, dont j'ai cité un fragment de lettre; on le fait tout blanc, gris très-pâle, à rayures blanches, lilas clair à rayures ou filets-carreaux; si je cite ces nuances, c'est surtout parce qu'elles me semblent être très-convenables pour les réunions qui ne sont pas des bals proprement dits.

Le linos est une étoffe soyeuse, brillante, souple et fort solide, qui coûte généralement 1 fr. 50 c. le mètre; on voit que le prix en est fort accessible. Avec du linos blanc on fera de charmantes robes de soirées pour jeunes filles; on posera sur le bord de la jupe un étroit volant *à tête*, bordé de chaque côté avec une bande de taffetas rose, bleu ou cerise; une petite ruche découpée de chaque côté en taffetas pareil sera posée entre le volant et sa tête; le corsage décolleté fermera devant avec des boutons blancs et roses; on le portera avec une ceinture à basques et pans, ou terminée par de longues écharpes; ceinture et écharpes seront bordées avec une ruche de taffetas rose; manches courtes, bouffantes, avec une ruche en guise de poignet et d'entournure; dans les cheveux une bandelette en ruban rose, nouée sous le chignon; second ruban rose à longs bouts, noué cette fois au-dessus du chignon.

Trois toilettes de ce genre ne coûteront pas sept à huit cents francs, et seront néanmoins très-fraîches et très-élégantes. Pour le linos gris on pourra aussi adopter les garnitures de nuance tranchante; quant au linos lilas et blanc, les garnitures pour robes de soirées seront en ruban et taffetas blanc; ces robes offrent de plus l'avantage de pouvoir être utilisées l'été prochain, pour peu que l'on ait la précaution de mettre en réserve l'étoffe nécessaire pour faire un corsage montant, et peut-être un petit paletot pareil.

J'imagine que la *consultation* donnée en ce moment à une raisonnable mère de famille pourra servir à un

grand nombre de nos abonnées. Venons-en à la toilette maternelle : je conseille une robe gris-clair, montante, si l'on ne veut plus se décolleter, portée avec une veste courte en dentelle noire ou blanche, à manches courtes ou plutôt sans manches. On met ces vestes avec les corsages montants comme avec les corsages décolletés; l'entournure est simplement garnie avec deux volants en dentelle noire, qui remplacent les manches de la veste; celle-ci est ouverte et arrondie par devant, plus courte que la taille, et peut être portée avec un corsage à pointe comme avec un corsage à ceinture; on fait ces vestes en guipure noire; elles coûtent 60 fr. La ceinture à longs bouts, également en guipure, coûte 40 fr.; total : 100 fr. Cela peut être encore trop cher pour un grand nombre de budgets. Cherchons à atteindre le même but avec plus d'économie.

N'avez-vous pas d'anciennes guipures ou dentelles noires, coupées, hachées selon les diverses exigences des modes passées? Envoyez-les à Mlle Houzé, rue de Provence, n° 7, avec un patron de veste qui vous convienne; elle composera avec tout cela la veste que vous désirez, et même la ceinture si les dentelles suffisent à cet emploi. On peut se fier à Mlle Houzé : elle restituera jusqu'au plus insignifiant des bouts de dentelle qu'elle n'aura pu utiliser.

Il peut se faire que l'on n'ait point de dentelles, que l'on veuille préparer soi-même cet objet de toilette ; dans ce cas il suffira de tailler un patron de veste *zouave* ou *Figaro* (nous en avons publié de nombreux modèles), ou bien celui de la veste-fichu, publié dans le n° 2 de l'année 1864; on le coupera en tulle noir, à dessins; on le garnira avec un volant en dentelle *imitation*, noire; au-dessus du volant on posera une ruche double composée de deux dentelles noires, étroites, posées pied contre pied; entre ces deux dentelles on placera un léger cordon orné de perles de jais noir; sur les entournures on mettra deux dentelles noires de même largeur que le volant; les manches, demi-longues, seront seulement faufilées, car on les supprime lorsqu'on porte la veste avec un corsage montant; on les met, au contraire, lorsque le corsage est décolleté.

Cette mode qui s'essayait, l'hiver dernier, devient générale cette année; on fait de tout en dentelle, des paletots courts à manches pour les toilettes de spectacle et les visites du soir, des talmas, des capuchons. On trouve un dépôt de tous ces objets chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, n° 6. E. R.

## CHRONIQUE DU MOIS.

Ceci devrait s'intituler plutôt *Chronique du jour*. Écrites avant le jour de l'an, mais destinées à être lues le 1er de janvier 1865, ces lignes devraient s'occuper exclusivement des faits et gestes des Parisiens pendant le premier jour de l'an, car il serait téméraire de vouloir évoquer les souvenirs d'un mois défunt appartenant à une année défunte, précisément au moment où l'on inaugure une année nouvelle. Or, nous le savons tous, rien n'est beau en France que ce qui est nouveau; ce qui a été, par cela seul que cela *a été*, ne mérite ni un souvenir, ni une mention, ni un regret, et l'étiquette observée vis-à-vis d'une année nouvelle pourrait être considérée comme un symbole applicable à un grand nombre de situations: au début on se félicite, on s'embrasse, on se montre généreux, l'espoir dore toutes les cimes du lointain avenir; l'illusion qui, à l'instar du phénix, renaît de ses cendres, s'installe dans tous les cerveaux;—puis, à mesure que cette pauvre année poursuit son cours, l'espoir se lasse, l'illusion analyse, se désenchante, et l'on se hâte d'en finir avec cette année vieillissante qui n'a pas tenu tout ce que l'on s'en promettait.

Il est donc maladroit de venir parler à nos lectrices de cette année 1864, tombée derrière nous dans cet abîme du passé qui reçoit tout et ne rend jamais rien; mais comment éviter d'en parler? Le mois de décembre dont j'ai à m'occuper existe encore au moment où j'écris; il va finir, cela est vrai, mais je ne puis me résoudre à prononcer sur lui un *De profundis* prématuré, antidaté d'ailleurs, puisque ce mois existe encore. On pourrait m'objecter que ma mission consiste justement à passer en revue le passé : mais il y a passé et passé; les divers mois d'une même année sont reliés entre eux par une chaîne, invisible sans doute, mais réelle et reconnue pourtant, tandis que l'évocation en 1865 d'un mois appartenant à 1864 semble être aussi absurde qu'inutile.

Il est décidément trop tard pour vous parler de *Maître Guérin;* l'univers entier connaît maintenant l'indélicatesse de ce vieux bonhomme si admirablement incarné en M. Got; la renommée des féroces coquetteries de Mme Lecoutellier a traversé les mers, et il n'est plus de contrée, si reculée qu'elle soit, où l'on ne connaisse la générosité de Francine, l'ombrageuse délicatesse du colonel *Troubadour* (c'est Maître Guérin qui qualifie ainsi son fils) et les vertus de Mme Guérin. Il reste quelque chose à dire cependant sur la comédie de M. Augier, quelque chose qui est à sa place dans la *Mode illustrée*, quelque chose qui n'a pas été assez remarqué, que l'on s'est borné à blâmer sans se donner la peine d'indiquer ce que l'on critiquait; nos lectrices l'ont deviné... Il s'agit des toilettes arborées par Mme Plessy dans le rôle de Mme Lecoutellier. La trop aimable abonnée qui m'écrit d'outre-mer pour réclamer la description de ces toilettes va se convaincre *che non l'ho dimenticata*.

1er *acte*. — Robe courte, étroite (sans crinoline), en poult-de-soie, nuance *latakié* (le latakié est un tabac turc, blond, très-doré), garnie avec un volant tuyauté, surmonté d'une bande en cachemire des Indes; seconde robe pareille, pareillement garnie, relevée devant sur la précédente, mais ayant par derrière une queue si longue, si longue, qu'il faudrait plusieurs pages pour la décrire, — et pour la porter. Quant au corsage, il défie toute description; il appartient à cet ordre que l'on désigne en architecture par le mot *composite*, ordre qui, par l'absence d'unité, par l'accumulation des ornements opposés, par le rapprochement des genres différents, ne se révèle guère qu'aux époques de défaillance de l'art, et qui dénote infailliblement l'impuissance de l'imagination. Ce corsage est ouvert par devant, il se termine en deux basques carrées dont il n'y a pas trace par derrière, et se complète par une large ceinture. Disons la vérité, toute la vérité : il est hideux; il a dans le dos une large plaque découpée dans du cachemire. A la fin du premier acte, Mme Lecoutellier est veuve; elle porte par conséquent une toilette de deuil au second acte, deuil qui, selon les principes professés par maître Guérin en fait de probité, se contente de demeurer dans la légalité, deuil qui s'en tient à la lettre en escroquant l'esprit, deuil tout pailleté de jais, jupe courte, étroite, avec un soupçon de crinoline; seconde robe à queue de même style que celle du premier acte, très-joli pardessus, tout cela chargé, surchargé de passementeries et de perles noires, scintillantes.

3e *acte*. — Deuil de plus en plus léger; robe de cachemire blanc, collante, à longue queue, avec garnitures de velours noir.

4e *acte*. — Éclipse du personnage, et par conséquent de ses toilettes.

5e *acte*. — Robe de poult-de-soie gris, courte et étroite par devant, avec queue incommensurable; très-haut volant presque plat, le tout brodé au plumetis en soie grise; fichu pareil à la robe, manches plates et étroites.

On n'a pas inscrit sur l'affiche du Théâtre-Français le prix de ces robes, mais *tout Paris* se répète qu'on les a payées cinq mille francs. On n'en saurait faire compliment à ceux qui les ont créées. Dans la composition de ces toilettes, on a résolu un problème qui semblait être aussi insoluble que la quadrature du cercle : les robes de Mme Plessy sont à la fois longues, amples et étriquées. Après tout, il s'agit de s'entendre. La propriété des mots est probablement changée en fait de *goût* comme en fait de *ton*. L'un des personnages de la comédie de M. Augier parle d'une grande dame étrangère, étoile du monde parisien, qui donne le *mauvais ton;* peut-être en est-il de même dans le domaine de la mode, et la devise actuelle du goût parisien est celle que la littérature avait arborée il y a trente ans :

Rien n'est beau que le laid, le laid seul est aimable.

La musique vit d'espérance cet hiver.

Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

L'Opéra espère une salle, il espère beaucoup en *l'Africaine*, il espère des chanteurs et des chanteuses; l'avenir donnera peut-être raison à ces espérances, mais le présent est bien aride.

On espère que le Théâtre-Italien diminuera le prix de ses places; en voyant ses fauteuils vides et son parterre, naguère si enthousiaste, désert, M. Bagier doit méditer ces grandes paroles :

« La solitude d'une salle est la leçon des directeurs. »

On espère que ce même théâtre diminuera aussi le nombre de ses ténors en augmentant leur qualité. Si charmante que soit Mlle Patti, elle ne peut tenir le langage de Médée, et son *moi* ne peut contenter les auditeurs. La salle Ventadour est descendue au rang d'une salle de concert : on n'y joue plus d'opéras, on y chante des *solis*.

Les concerts de musique populaire, dirigés par M. Pasdeloup, forment un auditoire délicat et sévère. Ils inoculent aux Parisiens le goût de la bonne musique, et, en les familiarisant avec les plus belles œuvres des compositeurs anciens et modernes, ils ruinent du même coup, et à tout jamais, les entreprises de ceux qui prétendaient arriver à la gloire en s'appuyant sur la notoriété qu'ils se décernaient les uns aux autres, d'après les statuts d'une sorte d'assurance mutuelle. Ils avaient pour complices les timides, les ignorants et les vaniteux désirant prouver leur supériorité en admirant ce qui était incompréhensible pour les gens de bonne foi. Les concerts de *musique de chambre* n'ont pas encore commencé à Paris, et c'est de l'étranger que vous viennent des nouvelles musicales. Un artiste belge, devenu parisien par ses succès, M. Bessems, a fait dans son pays natal une tournée artistique signalée par tous les journaux. Il a donné à Anvers des séances de musique classique, et a fait exécuter une *messe solennelle en ré*, de sa composition; le succès a été fort remarquable, et la messe a été chantée une seconde fois pour la Sainte-Cécile.

EMMELINE RAYMOND.

*Le Directeur-Gérant :* W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

**LE SAUT DU CAVALIER.**

**L'ÉVENTAIL.**

Avec le premier numéro de l'année 1865, nous offrons à nos abonnées, sous la forme gracieuse d'un éventail, un nouveau Saut du Cavalier.

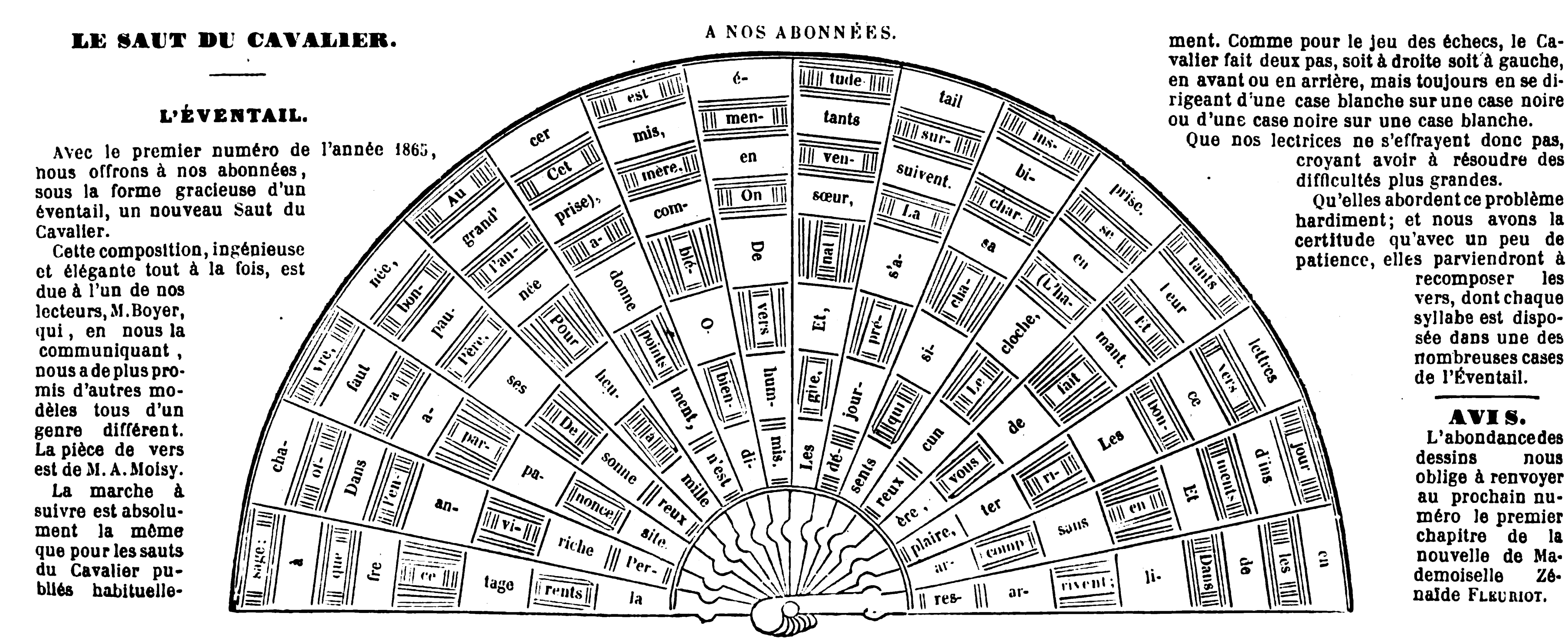
Cette composition, ingénieuse et élégante tout à la fois, est due à l'un de nos lecteurs, M. Boyer, qui, en nous la communiquant, nous a de plus promis d'autres modèles tous d'un genre différent. La pièce de vers est de M. A. Moisy.

La marche à suivre est absolument la même que pour les sauts du Cavalier publiés habituellement. Comme pour le jeu des échecs, le Cavalier fait deux pas, soit à droite soit à gauche, en avant ou en arrière, mais toujours en se dirigeant d'une case blanche sur une case noire ou d'une case noire sur une case blanche.

Que nos lectrices ne s'effrayent donc pas, croyant avoir à résoudre des difficultés plus grandes.

Qu'elles abordent ce problème hardiment; et nous avons la certitude qu'avec un peu de patience, elles parviendront à recomposer les vers, dont chaque syllabe est disposée dans une des nombreuses cases de l'Éventail.

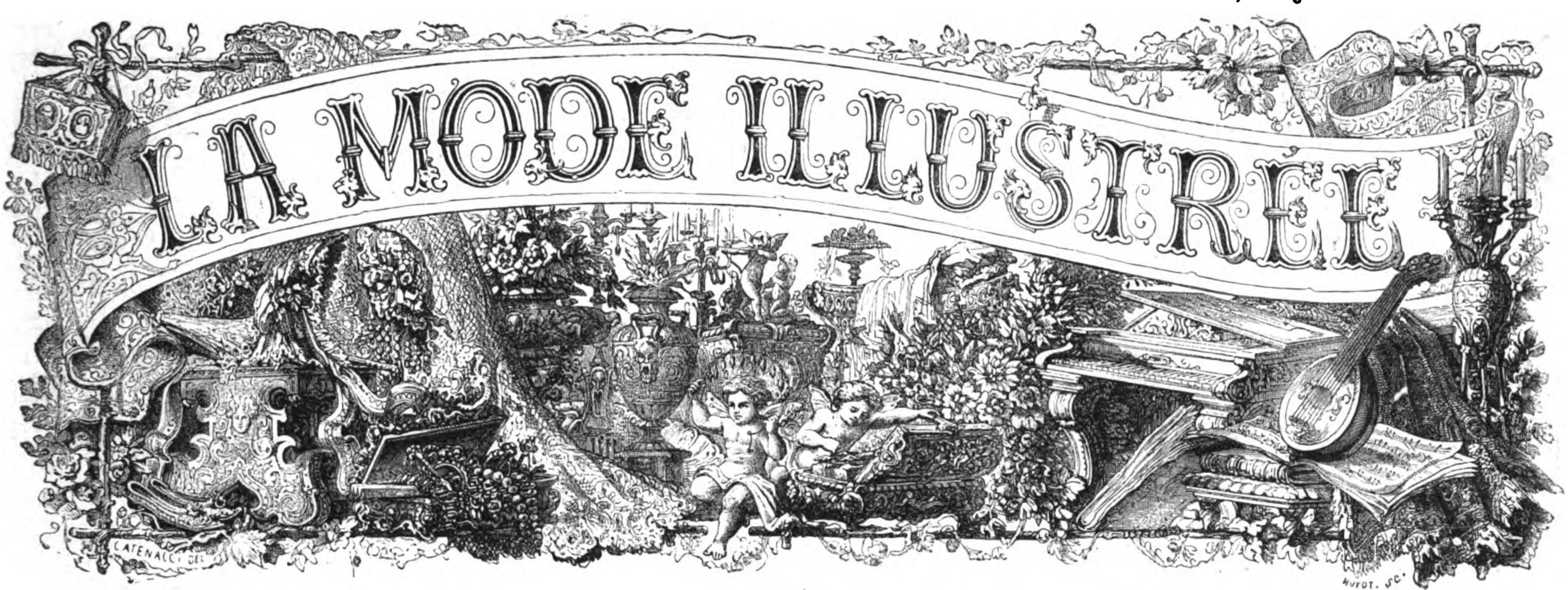
A NOS ABONNÉES.



**AVIS.**

L'abondance des dessins nous oblige à renvoyer au prochain numéro le premier chapitre de la nouvelle de Mademoiselle Zénaïde FLEURIOT.

N° 2. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 8 janvier 1865.




Le numéro, vendu séparément, 25 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

# JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes.
AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
*Avec Patrons illustrés.*
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
*Avec Patrons illustrés.*
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

**Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.**
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

**Sommaire.** — Coiffure-diadème de chez M. Croisat, rue Richelieu, 76. — Lambrequin pour fenêtre, cheminée et portière. — Exécution d'une coiffure simple. — Chancelière pour table de jeu. — Garniture de fenêtre avec lambrequin. — Voile de fauteuil. — Gravure de modes. — Description de coiffures nouvelles, composées par M. Croisat. — Modes. — Une séance dans une basse-cour. — NOUVELLE : La Famille Bérouville.



COIFFURE-DIADÈME VUE PAR DEVANT.

## Coiffure-diadème,

EXÉCUTÉE PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Nous publions le dessin de cette coiffure, déjà signalée à l'attention de nos lectrices, comme étant l'une des plus gracieuses parmi les coiffures actuelles. Elle se compose d'une natte-diadème, plus large au milieu qu'à ses extrémités, et d'un chignon natté; le diadème est extrêmement léger malgré son épaisseur, et peut rendre dans l'avenir autant de services que dans le présent, car il peut être utilisé plus tard comme natte de chignon; on le fait plus ou moins élevé, selon la stature de la personne qui doit le porter. Son prix varie de 35 à 50 francs.

Pour exécuter cette coiffure qui sied à tous les visages, on partage les cheveux de devant en n'en prenant pas une trop grande quantité, c'est-à-dire en dirigeant la raie transversale vers le devant de l'oreille; on ondule les cheveux de devant en employant les fourches ondulatrices actuellement perfectionnées, fabriquées en étain, et coûtant 1 franc la paire; on peigne ces cheveux en les ramenant sur les yeux; on fixe un petit peigne à l'envers de la natte, et on le pique au milieu de la raie de devant, très-près du front; on attache provisoirement avec une épingle l'un des bouts de la tresse. Par-dessus l'autre bout on peigne en arrière les cheveux de l'un des côtés de devant, on les roule de façon à renfermer le bout de la tresse auquel on a attaché une broche-frisette soutenant une boucle, et on le fixe par derrière autour des cheveux naturels, qui ont été tressés fort serrés *sans être liés*. On procède de la même façon pour l'autre bout de la tresse; on termine en posant le chignon natté, sur la monture duquel on ramène la natte naturelle.

Pour grande toilette on ajoute à cette coiffure des branches de fleurs. Les dames peuvent poser sur le diadème des épingles de diamant et des broches en pierreries.

S'adresser, pour tous les accessoires composant cette coiffure, directement à M. Croisat, rue Richelieu, 76.

## Lambrequin pour fenêtre,

CHEMINÉE ET PORTIÈRE.

On exécute ce lambrequin sur du canevas plus ou moins fin, selon la dimension qu'on veut lui donner. Le dessin représente une gracieuse arabesque exécutée avec des nuances brunes, sur un fond composé de nuances vertes imitant le damas. Ce fond peut aussi être fait en bleu ou violet.

## Exécution d'une coiffure simple

EXPLIQUÉE PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Ces deux dessins serviront spécialement à indiquer le mode d'emploi des crêpés montés sur de petits peignes. Le n° 1 montre la coiffure en voie d'exécution; le n° 2 l'indique presque terminée. On y voit en même temps le *coussinet*, parfois indiqué comme base des différents chignons. Il se compose d'une mèche de cheveux prise vers la nuque, tressée ou tordue, et fixée par une épingle. Les cheveux de derrière, plats ou ondulés à volonté, sont tressés à leur extrémité; la coiffure exige par devant deux crêpés pour chaque côté. On divise de chaque côté les cheveux en deux parties; le crêpé qui doit soutenir le bandeau supérieur est placé en ligne horizontale, tout près du front, avec une main, tandis que l'autre main tient les cheveux bien tendus; on les peigne de façon à couvrir le crêpé; mais il vaut mieux placer d'abord le crêpé inférieur en ligne perpendiculaire, après avoir ramené en avant les cheveux, que l'on tient bien tendus. Les cheveux qui recouvrent le crêpé supérieur sont réunis à ceux du crêpé inférieur; le dessin complète cette explication. Pour terminer le chignon de derrière, on roule en dessous la partie tressée, et on la fixe sur le coussinet.

## Chancelière pour table de jeu.

TRICOT ET CROCHET.

**MATÉRIAUX : 195 grammes grosse laine grenat; 175 grammes de même**



COIFFURE-DIADÈME VUE PAR DERRIÈRE.

**laine ponceau; même quantité de même laine bleu bluet; 145 grammes de même laine noire; 115 grammes de même laine blanche; 32 grammes de soie d'Alger; jaune d'or; doublure; ouate; cordon, etc.**

Les joueurs sont bien malheureux! Retenus loin de la cheminée par le plaisir qui les cloue près de la table de jeu, leurs pieds se refroidissent peu à peu, leur humeur s'aigrit... Pour obvier à ces deux inconvénients, dont l'un est la conséquence de l'autre, il faut exécuter la chancelière dont nous reproduisons le dessin. Elle est destinée à servir pour quatre personnes.

Le dessus du plateau de la chancelière est fait au cro-

LAMBREQUIN POUR FENÊTRE.

Explication des signes : ■ Noir. ☒ Brun sépia foncé. ◘ Même brun moins foncé. ⊠ Même brun de nuance moyenne. ⊡ Même brun clair. ˡ Maïs. ⊞ Vert foncé. □ Vert clair.

SEMÉ POUR LA CHANCELIÈRE. — Explication des signes : ⊡ Fond au crochet. ■ Noir. ◘ Soie jaune.

chet tunisien, de même que le dessus de la chancelière proprement dit ; ornés tous deux avec un simple dessin exécuté à la croix avec de la soie d'Alger. La doublure de la chancelière est une sorte de fourrure tricotée.

Pour faire le plateau, on coupera un triangle de papier ayant 34 centimètres 1/2 de longueur d'un côté ; la même longueur sur le côté qu descend perpendiculairement à celui-ci ; le côté inférieur, le plus large du triangle, est arrondi ; il a 56 centimètres de longueur; on prendra ces mesures sur un papier blanc, on les tracera au crayon en s'aidant du mètre ; ce triangle représente *le quart* du plateau.

On exécutera au crochet tunisien, avec la laine grenat, quatre morceaux d'après ce patron ; les *tours* du crochet tunisien doivent se diriger d'une extrémité à l'autre, du plus large côté du triangle, par conséquent du bord inférieur. Dans nos précédents numéros, nous avons indiqué la marche à suivre pour augmenter et diminuer les tours, de façon à reproduire la forme d'un patron.

Pour le dessus de la chancelière (les quatre *poches* supérieures) on prendra une feuille de papier blanc, un crayon, un mètre ; on posera celui-ci sur le papier; on tracera à gauche une ligne perpendiculaire biaisant un peu, ayant 24 centimètres de longueur; au sommet de cette ligne on en tracera une qui sera horizontale, et qui aura 7 centimètres 1/2 de longueur; sur le côté droit de cette ligne horizontale, on en tracera une perpendiculaire, biaisant un peu, ayant 24 centimètres de longueur ; sur le bord inférieur de cette sorte de triangle, l'écart est de 47 centimètres, parce que cette quatrième et dernière ligne est arrondie. Ceci représente le patron de l'une des quatre *poches;* on les fait au crochet tunisien, deux avec la laine rouge, — deux avec la laine bleu bluet. La direction des tours est la même que celle indiquée pour le plateau de la chancelière. Sur ces quatre *poches* on exécute, avec de la laine noire et de la soie jaune, le semé dont nous publions le dessin.

Pour chaque poche (ou compartiment) on tricote, avec la laine pareille à celle de la poche, une doublure faite comme la garniture *bouclée* qui entoure la cheville du *chausson d'enfant*, publié dans le n° 51 de l'année 1864. Pour cette sorte de *fourrure* on emploie deux fort grosses aiguilles à tricoter, en acier, et un moule à filet dont la circonférence est de 4 centimètres. La bande qui encadre les compartiments est faite de la même façon que la doublure, et se compose de cinq tours à bouclettes, dont les 1er, — 3e, — 5e sont tout blancs, tandis que dans les 2e et 4e tours on fait alternativement 5 bouclettes blanches, — une bouclette noire. Après le 5e tour à bouclettes, on démonte et l'on fait au crochet un tour de mailles simples, composé



N° 1. — EXÉCUTION D'UNE COIFFURE SIMPLE.



N° 2. — EXÉCUTION D'UNE COIFFURE SIMPLE.

**alternativement d'une maille noire, — une maille jaune. Le tour représente le bord intérieur de la bande, qui est cousue sur son autre bord, premièrement avec la doublure, puis rabattue et fixée sur le dessus de la poche. Ainsi que le dessin l'indique, on exécute sur les** quatre parties du plateau un fort simple ornement en tapisserie, qui se compose de deux rangs de festons en soie jaune, occupant chacun quatre tours du crochet tunisien, et s'amoindrissant à chaque extrémité arrondie. On coud ensemble les quatre parties du plateau, — puis aussi les quatre poches ou compartiments de la chancelière; on coupe une feuille de très-gros carton en un rond ayant 64 centimètres de diamètre, et on y pose un coussin ouaté que l'on recouvre avec le travail au crochet exécuté pour le plateau; sur les coutures de ce travail on coud les quatre compartiments, qui sont aussi fixés et même un peu *soutenus* au centre; le vide carré, qui se trouve au centre, est rempli avec une rosette faite avec du ruban de laine plissé. On peut aussi l'exécuter au crochet; elle se composera de quatre cercles de dimension différente, exécutés isolément: deux seront rouges, les deux autres bleus. Le cercle le plus grand est fait avec la laine rouge; * une chaînette de 15 mailles, la dernière réunie à la première. Recommencez treize fois depuis *. Cela forme 14 bouclettes; dans la maille du milieu de chaque bouclette on fait une maille simple, — entre chaque bouclette 4 mailles en l'air.

Les trois autres cercles sont faits de la même façon, mais le second (qui est bleu) se compose de dix bouclettes, chacune de 13 mailles; le 3e (rouge) compte 8 bouclettes de 11 mailles, — le 4e (bleu) 6 bouclettes de 8 mailles. Sur le contour de toutes les bouclettes, on exécute, avec de la laine noire, des mailles-chaînettes placées de telle sorte que la *chaînette* rouge dépasse de chaque côté la chaînette noire. A chaque creux des contours on fait une croix avec de la soie jaune; on réunit les quatre cercles en procédant du grand au petit; on les coud au milieu de la chancelière. Les séparations des compartiments sont marquées par une corde en laine noire, qui sert aussi à former deux boucles-*poignées* placées au milieu de la rosette. L'envers du plateau est doublé avec de la percaline noire; on l'encadre avec une frange en laine noire; deux glands rouges et deux glands bleus sont posés entre les compartiments; ces glands ont 13 centimètres de longueur, et sont formés avec deux tours de mailles en l'air; sur le tour inférieur on noue des brins de laine mélangés de brins en soie jaune.

---

## Voile de fauteuil.

MATÉRIAUX : Coton Bresson n° 25.

Ce voile de fauteuil se compose de 5 médaillons ovales, entourés de rosettes plates. Chaque médaillon se commence par le milieu, c'est-à-dire par les trois rosettes en relief (une grande entre deux petites).

*Grande rosette en relief.* — On fait une chaînette de 12 mailles, dont on réunit la dernière à la première.

1er *tour.* — 4 mailles en l'air; — * une maille simple dans la 2e maille du cercle, — 3 mailles en l'air; — recommencez quatre fois depuis *; ensuite, une maille simple dans la deuxième des quatre mailles en l'air; il y a dans ce tour six festons formés de mailles en l'air.

2e *tour.* — Sur chaque feston on pose *à cheval* une maille simple, — 6 brides, — une maille simple.

3e *tour.* * — 4 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans l'intervalle qui sépare deux festons, en piquant le crochet dans le côté de derrière de l'une des 2 mailles simples qui se suivent. On **recommence cinq fois depuis *; les six festons de ce tour doivent se trouver derrière les feuilles de la rosette, qui viennent d'être faites.**

**4e *tour.* — Sur chaque feston du tour précédent on fait une maille simple; 8 brides, — une maille simple.**



CHANCELIÈRE POUR TABLE DE JEU.

5e *tour.* — Comme le 3e tour; mais on fait toujours 5 mailles en l'air au lieu de quatre.

6e *tour.* — Sur chaque feston, — une maille simple; 10 brides, — une maille simple.

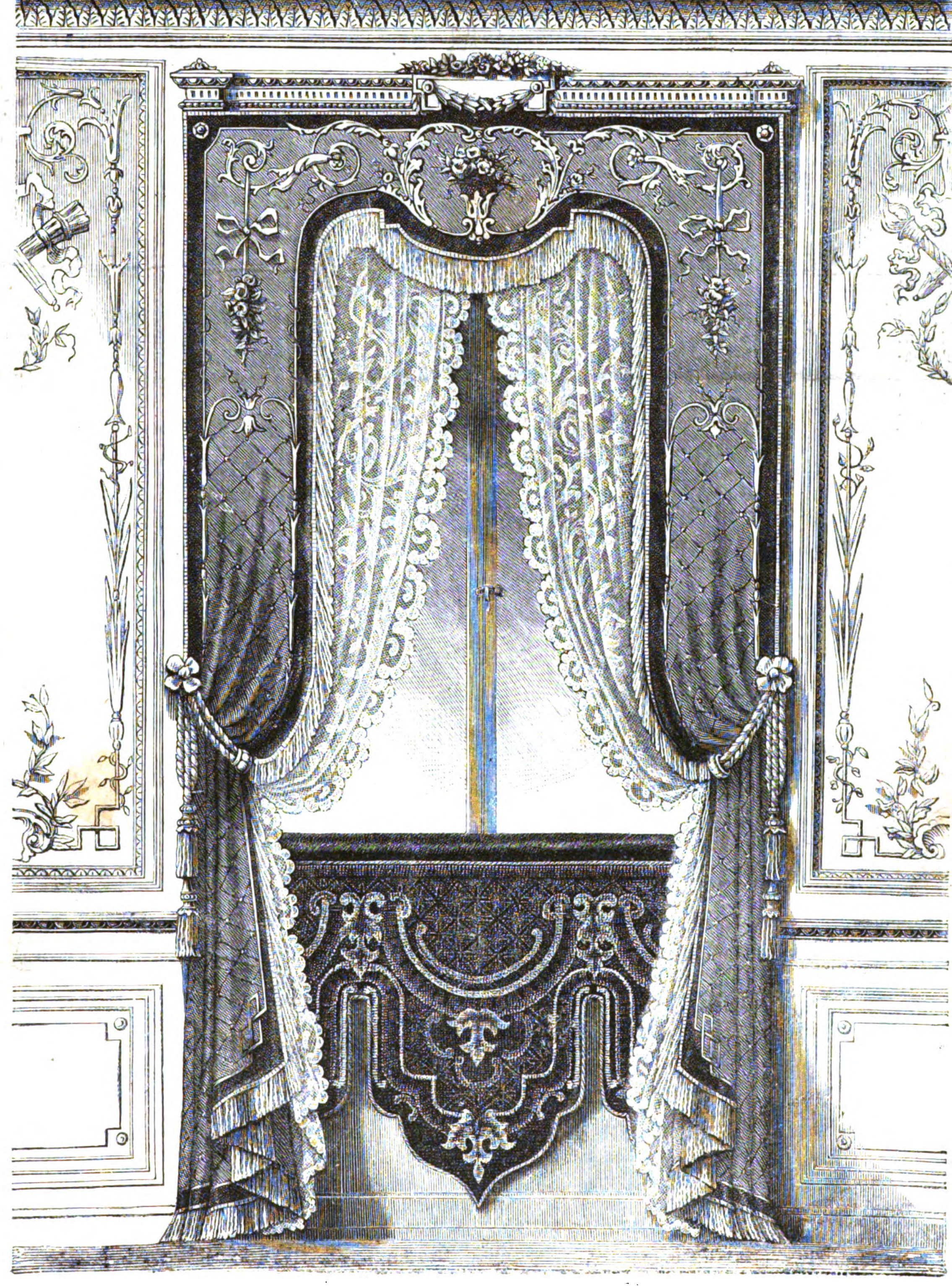
7e *tour.* — Comme le 5e tour, mais 6 mailles en l'air, au lieu de cinq.

8e *tour.* — Sur chaque feston, une maille simple, — 12 brides, — une maille simple.

**La rosette est terminée. Les deux plus petites rosettes sont faites de la même façon, mais seulement avec deux cercles de feuilles, composés chacun de cinq feuilles; la chaînette qui forme le cercle a 10 mailles au lieu de 12; au dernier tour de chacune de ces petites rosettes, on** les attache à celle du milieu, comme l'indique le dessin.

Les trois rosettes sont entourées avec une sorte de *treillage*, un fond de guipure, que nous allons expliquer autant que possible, en engageant nos lectrices à suppléer à l'inévitable insuffisance de ces explications par l'examen attentif du dessin; on y verra les places où les *barres* du fond de guipure sont rattachées entre elles, ou bien aux rosettes.

On fixe le brin à l'une des petites rosettes, dans le creux de la feuille qui se trouve en ligne droite, au-dessus de la place où cette petite rosette est attachée à la grande rosette; on fait 7 mailles en l'air; * — un picot (pour exécuter un picot, on fait 5 mailles en l'air, — une maille-chaînette dans la première de ces 5 mailles, de façon à former une petite boucle); — 7 mailles en l'air, — 1 picot, — 3 mailles en l'air, — 1 picot *en arrière*, ceci s'obtient en piquant le crochet (lorsqu'on fait la maille-chaînette du picot) en arrière, c'est-à-dire à droite, non en avant, c'est-à-dire à gauche. Après ce picot, on fait 2 mailles en l'air; — une maille simple dans le milieu de la plus proche feuille de la rosette, — 2 mailles en l'air, — un picot, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 4 mailles en l'air (nous appellerons la 3e de ces quatre mailles en l'air la maille A), une maille-chaînette dans la feuille suivante de la rosette, — 3 mailles en l'air; — une maille simple dans la même feuille, en passant par-dessus deux mailles; — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans la plus proche feuille de la grande rosette, — 6 mailles en l'air (nous appellerons l'avant-dernière de ces six mailles la maille B), — 1 picot, — 7 mailles en l'air; on passe la boucle qui se trouve sur le crochet au travers de la maille A; puis on fait 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans la 4e des 7 mailles en l'air; — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 4 mailles en l'air, — un picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 5 mailles en l'air, — 1 picot, — 3 mailles en l'air (nous appellerons la première de ces 3 mailles la maille C), — un picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans la maille B, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 3 mailles en l'air; on passe la bouclette qui se trouve sur le crochet au travers de la maille C; puis, 4 mailles en l'air, — une maille simple dans la même feuille de la grande rosette, en passant sous les 4 mailles en l'air, 5 mailles de la rosette, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 6 mailles en l'air; — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 6 mailles en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — une maille simple dans la plus proche feuille de la grande rosette *, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles; — une maille simple dans la même feuille, — 2 mailles en l'air; — 1 picot en arrière, — 5 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — une maille simple dans la plus proche feuille de la petite rosette, — 2 mailles en l'air, — une maille simple dans la même feuille, en passant par-dessus une maille; — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 5 mailles en l'air, — 1 picot, 4 mailles en l'air, — un picot en arrière; — 5 mailles en l'air, — 1 picot, — une maille en l'air, — une maille simple dans la plus



FENÊTRE DÉCORÉE D'UN LAMBREQUIN.

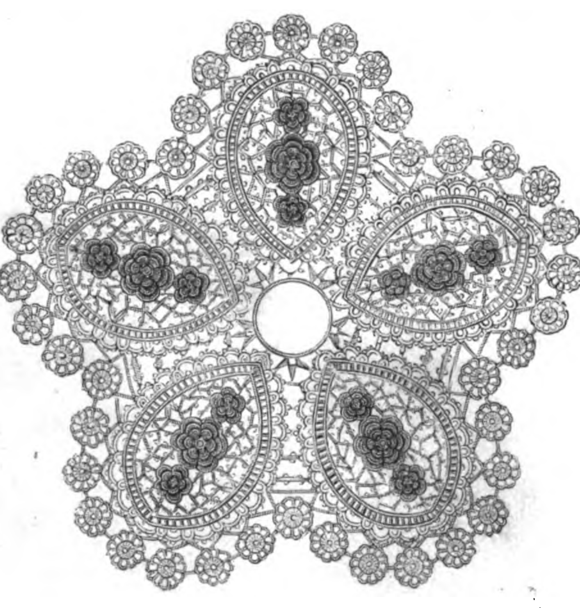
proche feuille de la rosette, — 2 mailles en lair, — 1 picot en arrière, — 5 mailles en l'air, — 1 picot, — 5 mailles en l'air, — un picot en arrière, — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le creux séparant deux feuilles qui se trouve au-dessus de la place où les deux rosettes sont réunies ; — 4 mailles en l'air; on passe la boucle qui se trouve sur le crochet, au travers de la maille précédant le dernier picot qui vient d'être fait; on fait 2 mailles en l'air. On recommence depuis * pour l'autre moitié du cercle, laquelle doit être faite comme la précédente. Les parties qui font encore défaut, dans ce fond de guipure, s'exécutent en même temps que le cercle ovale, dont nous allons expliquer le commencement; l'exactitude de notre dessin nous dispense de décrire entièrement ce cercle.

Sans attacher le brin à l'une des mailles du travail, on exécute 2 mailles en l'air,—un picot en arrière,—2 mailles en l'air, — une maille simple entre les deux derniers picots du tour précédent, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière,—2 mailles en l'air,—une maille-chainette dans la première maille en l'air du tour actuel.— C'est depuis cette place que commence le cercle qui entoure le fond de guipure. On fait : 8 mailles en l'air, — une maille simple dans le feston, entre le 1er et le 2e picot du tour précédent, c'est-à-dire dans l'avant-dernière des mailles qui précèdent le 2e picot,—6 mailles en l'air,—une bride dans la maille en l'air qui suit le 5e picot du tour précédent, — 3 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 3 mailles en l'air, — encore 3 mailles en l'air, dont nous désignerons la première par la lettre A,—une maille simple dans le feston du tour précédent, sur lequel on a déjà fait la bride, mais en passant par-dessus trois mailles,— une maille en l'air,—1 picot en arrière,—2 mailles en l'air,—une maille-chainette dans la maille A, — 3 mailles en l'air, — 1 picot en arrière,— 3 mailles en l'air,—une bride dans le plus proche des grands festons à picots du tour précédent (le dessin indique clairement ce point de réunion),—9 mailles en l'air, — encore 2 mailles en l'air, dont la première s'appellera la maille B, — un picot en arrière,— 2 mailles en l'air,—une maille simple dans le même feston du tour précédent, mais en passant par-dessus deux picots, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — une maille-chainette dans la maille B, — 6 mailles en l'air, dont nous appellerons la première la maille C, — une maille simple entre les 2e et 3e picots du grand feston à picots du tour précédent, qui réunit les deux feuilles de la grande rosette, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — 1 picot en arrière, — 2 mailles en l'air, — une maille-chainette dans la maille C du tour actuel. — Depuis cette place, il est facile, en consultant le dessin, de continuer le tour qui encadre le médaillon.

*Bordure.* On recouvre avec des mailles simples, très-rapprochées et posées *à cheval*, tous les festons formés par les mailles en l'air, en laissant les picots dans leur direction, c'est-à-dire *en arrière*.

2e *tour.* — Alternativement : une bride, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles du tour précédent. Il faut veiller à ce que la bordure ne soit ni *tendue*, ni *froncée*, et pour cela on fait les brides plus *rapprochées* à chaque pointe du médaillon.

3e *tour.* — Il se compose de 20 festons plats, ayant chacun 3 picots; ces festons alternent avec de petits festons qui ont seulement *un* picot. A chaque pointe du médaillon se trouve un feston plat, de telle sorte que le premier feston plat se trouve sur une pointe, et le onzième feston plat sur la pointe opposée. Sur chaque creux du tour précédent on fait 2 ou 3 mailles simples, et l'on commence le tour au deuxième creux, en comptant depuis la pointe inférieure du médaillon, 4 mailles simples; — * 8 mailles en l'air, — une maille-chainette que l'on rattache à la 1re maille de ce tour, en se dirigeant par conséquent en arrière; ceci forme le *petit feston*, sur lequel on exécute 3 mailles simples, puis 8 mailles en l'air, que l'on recouvre en arrière avec des mailles simples très-rapprochées, en formant en même temps 3 picots, à distance régulière; ce feston *non rattaché* représente l'un des festons plats; il est fixé seulement à la fin du tour, lorsqu'on exécute le dernier *petit feston*. On continue: 3 mailles simples sur le petit feston, 1 picot, — 6 mailles simples sur le petit feston, —5 mailles simples sur le tour



VOILE DE FAUTEUIL, GRANDEUR RÉDUITE.

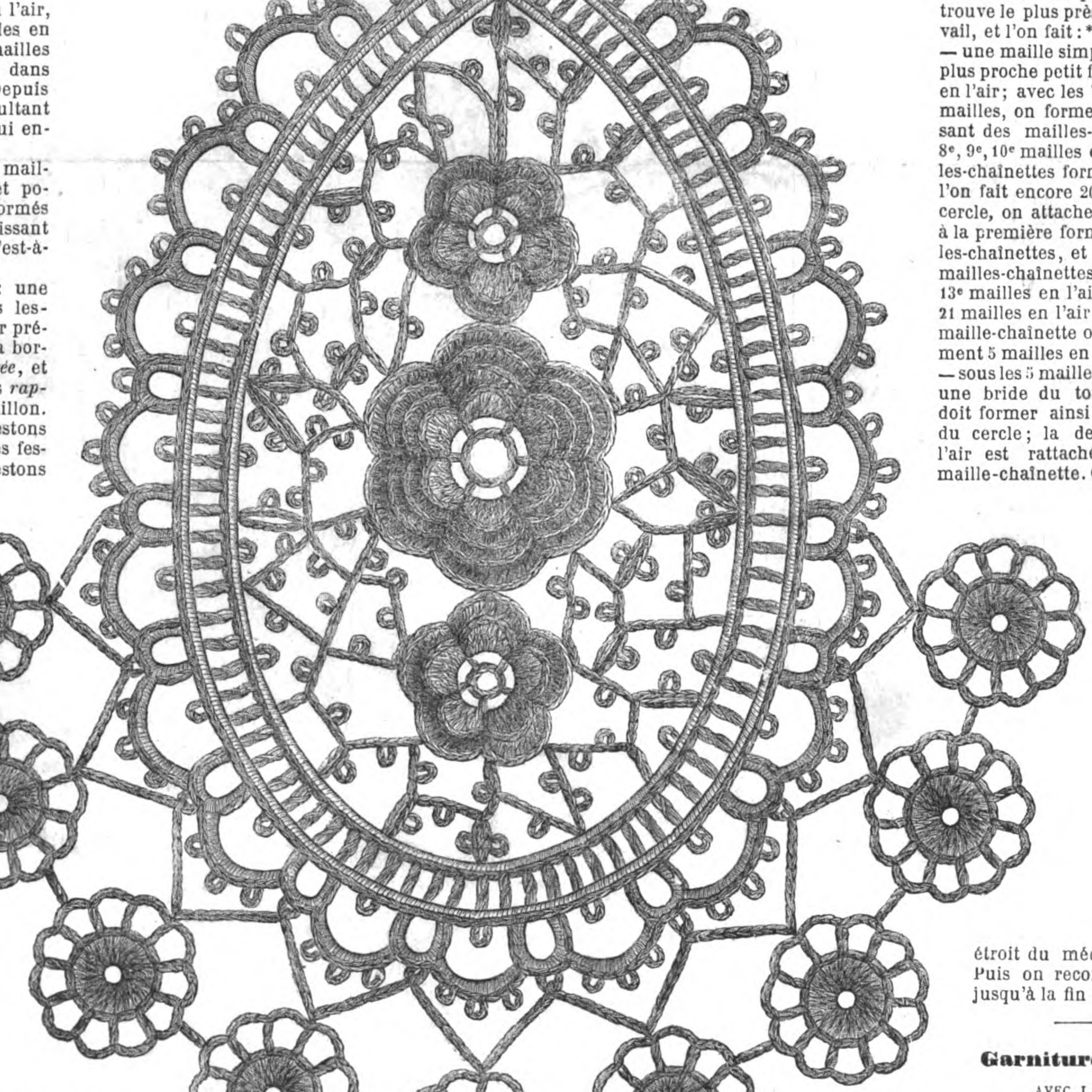
précédent, — 1 picot,—9 mailles simples sur le tour précédent. — Recommencez depuis *. — Chaque feston plat, avec 3 picots, est rattaché au précédent *petit feston;* lorsqu'on a fait 5 festons plats (en comptant celui qui n'est pas encore attaché) et le petit feston après le 5e feston plat, on exécute le travail suivant pour joindre ce médaillon au médaillon suivant: on commence par le milieu du plus proche médaillon, c'est-à-dire par le picot du milieu: 5 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 5 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air, — 1 picot, — 2 mailles en l'air,—une maille-chainette dans le milieu des premières 5 mailles en l'air qui viennent d'être faites, — 2 mailles en l'air, — 3 mailles simples sur le feston plat que l'on doit achever. Depuis le milieu du suivant feston plat, on fait encore le travail qui vient d'être décrit, mais il a cette fois seulement un picot; il est par conséquent plus court que le précédent. Les deux festons plats suivants se font à 3 picots, sans l'adjonction du travail qui vient d'être indiqué, parce que ces deux festons sont plus tard cousus avec les festons correspondants d'un autre médaillon. Vient ensuite le feston précédant celui de la pointe, et l'on y fait le travail ci-dessus indiqué, c'est-à-dire le plus *court* des deux. Le petit feston qui lui succède sert à la demi-étoile qui remplit le vide entre deux médaillons. Au milieu du picot unique de ce petit feston, on fait 11 mailles en l'air sur lesquelles on revient en passant la dernière de ces mailles, et l'on exécute : une maille simple,— une demi-bride, — 3 brides,— ce qui forme un rayon de l'étoile; — les 8 mailles en l'air qui restent libres servent pour le dernier rayon ; 6 mailles en l'air, sur lesquelles on revient en faisant: une maille simple, — une demi-bride, — 3 brides, ce qui forme le second rayon ;— 4 mailles en l'air, — puis sur les 6 plus proches mailles des 8 mailles en l'air: 3 brides, — une demi-bride, — une maille en l'air, — une maille-chainette; on fait 2 mailles en l'air pour compléter le picot du petit feston, puis on complète ce dernier avec 6 mailles simples, et l'on continue ce tour sans adjonction du travail qui vient d'être expliqué. Lorsqu'on a exécuté et réuni les cinq médaillons, on fait 2 tours dans le milieu du voile du fauteuil pour encadrer le vide du milieu.

1er *tour.* — * Dans chacune des 4 mailles en l'air restées libres dans la demi-étoile, on exécute une maille simple, — puis 7 mailles en l'air, — une maille simple dans le picot du milieu placé sur le feston du milieu de la pointe d'un médaillon, — 7 mailles en l'air. Recommencez depuis *.

2e *tour.* — Une maille simple dans chaque maille.

Dans ce vide du milieu on place soit une petite rosette sur un fond de guipure, soit une étoile quelconque.

Il ne reste plus à faire que les rosettes plates qui entourent le travail. On attache le brin au picot du premier *petit feston* libre d'un médaillon, c'est-à-dire au petit feston qui se trouve le plus près du plus long travail, et l'on fait : * 16 mailles en l'air, — une maille simple dans le picot du plus proche petit feston, — 21 mailles en l'air; avec les 7 dernières de ces mailles, on forme un cercle en faisant des mailles-chainettes sur les 8e, 9e, 10e mailles en l'air. Ces 3 mailles-chainettes forment une bride, et l'on fait encore 20 brides autour du cercle, on attache la dernière bride à la première formée par les 3 mailles-chainettes, et l'on fait encore des mailles-chainettes sur les 11e, 12e et 13e mailles en l'air appartenant aux 21 mailles en l'air; après la dernière maille-chainette on fait alternativement 5 mailles en l'air, — une bride, — sous les 5 mailles en l'air, on passe une bride du tour précédent; on doit former ainsi 11 festons autour du cercle; la dernière maille en l'air est rattachée à la dernière maille-chainette. On fait 8 mailles en l'air, — une maille simple dans le picot du plus proche petit feston, et l'on recommence 7 fois depuis *. Chaque nouvelle rosette est rattachée à la précédente par une maille-chainette; quand on a terminé 8 rosettes, et que la dernière est rattachée au premier feston de mailles en l'air, on exécute 11 mailles en l'air depuis le dernier feston étroit jusqu'au premier feston étroit du médaillon voisin. — Puis on recommence depuis * jusqu'à la fin de la bordure.



MÉDAILLON DU VOILE DE FAUTEUIL.

## Garniture de fenêtre

AVEC LAMBREQUIN.

Quoique toutes les constructions ne puissent s'accommoder de cette garniture de fenêtre, dans laquelle figure le lambrequin placé sur la page précédente, nous publions ce dessin parce qu'il pourra être utilisé hors de Paris, dans les maisons dont les fenêtres sont semblables à celle-ci. A Paris, la plupart des fenêtres sont prolongées presque jusqu'au plancher; la



Leroy Imp Paris

# LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56 Rue Jacob Paris

*Coiffures de Mr. CROISAT, 76, r. de Richelieu*

jolie décoration représentée par notre dessin devra être modifiée. Le lambrequin sera placé sur le bord supérieur de la fenêtre, et l'on y attachera de chaque côté un rideau en reps de laine, de même nuance que le fond damassé du lambrequin. Sur notre modèle, les rideaux sont en tapisserie de Neuilly, à dessins bruns sur fond vert, en harmonie par conséquent avec le lambrequin.

## DESCRIPTION DE COIFFURES NOUVELLES

COMPOSÉES PAR M. CROISAT, 76, RUE RICHELIEU.

Nos 1 et 2. *Coiffure en canons*, ornée de fleurs et de rubans. Pour cette coiffure qui, par devant, rappelle le genre Louis XV, la raie des cheveux doit être faite un peu de côté, afin de rendre le *pouff* plus gracieux; par derrière, les cheveux ne peuvent, pour la même raison, être disposés avec symétrie; ils forment d'un côté une grande coque lisse; l'autre côté est occupé par une grappe de boucles qui s'étage depuis l'oreille jusqu'à l'épaule; ces boucles peuvent être faites avec les cheveux naturels si ceux-ci frisent facilement. La gracieuse irrégularité de cette coiffure l'a fait surnommer *coiffure Watteau*.

L'habileté et l'expérience de M. Croisat sont nécessaires pour exécuter cette coiffure; nous allons cependant indiquer le procédé à suivre pour faire les *canons*.

On partage les cheveux de devant en quatre parties sur le côté droit, en deux masses sur le côté gauche; chacune de ces mèches a été crêpée depuis les racines jusqu'à la pointe, roulée sur un moule en bois et traversée par une broche-frisette à trois crans, qui la fixe sur la tête; grâce à ces *broches-frisettes*, la coiffure reste parfaitement solide pendant toute la durée d'un bal.

Nos 3 et 4. Les chevelures un peu fatiguées, qui ont besoin de laisser *reposer* leurs raies, ont trouvé un puissant auxiliaire dans ces postiches que l'on appelle *mèches serpentines* (voir le nº du 27 novembre 1864), accessoires de coiffure, nº 1). Nous allons indiquer le mode d'emploi de ces mèches.

On relève toute sa chevelure *à la chinoise*, moins la partie qui garnit les tempes, et on la conduit derrière la tête où l'on en fait une natte à trois branches, sans tordre ni nouer les cheveux; on pose sur cette tresse un chignon natté monté sur un peigne, puis on ramène la natte véritable sur la monture du chignon, en la fixant avec des épingles ou bien un peigne quelconque.

Sur le devant on pose deux mèches serpentines dont les petits cheveux retombent de façon à cacher la naissance des cheveux véritables; on dirige chaque mèche vers la tempe, on l'y fixe à l'aide d'un petit peigne à *papillotes;* on ramène les cheveux naturels (jusqu'ici restés flottants) par-dessus ces peignes, on les joint aux bouts des mèches serpentines, on attache le tout sous le chignon; on peut aussi garnir en dessous avec des crêpes les deux mèches naturelles, et former ainsi des bandeaux bouffants dont on voit les racines, ce qui écarte toute apparence de *postiches*. Le *tire-bouchon* est monté comme d'habitude sur une broche-frisette qui se cache sous la mèche.

On attache des branches de fleurs légères, comme l'indique le dessin, et on les dirige vers le derrière de la tête.

Nº 4. *Coiffure impériale*. Cette coiffure à diadème est l'une des plus belles et des plus *séantes* parmi celles que l'on portera cet hiver. Le diadème est formé par une large tresse; jusqu'ici ces tresses étaient épaisses à une extrémité, et diminuaient de volume au milieu et plus encore à l'autre extrémité. M. Croisat a perfectionné cette disposition; il a monté des tresses en forme de *diadème*, légères et solides à la fois, qui peuvent aussi être employées pour nattes de chignon, et dont le prix varie suivant leur épaisseur plus ou moins forte, selon la stature de la personne qui les porte. Ce diadème coûte de 35 à 50 fr.

## MODES.

Le satin a décidément triomphé de l'injuste proscription qui l'avait frappé. On fait en satin des robes de *ville*, de soirées, de bal, et la plupart des chapeaux d'hiver. Ces robes comportent peu d'ornements, surtout lorsqu'il s'agit des *toilettes de ville;* quelques-unes sont entièrement ouvertes par derrière, et s'écartent sur un jupon en soie de couleur tranchante. J'avais négligé jusqu'ici de mentionner cette mode, singulière s'il en fut, et renouvelée du bon roi Dagobert, de ce temps où il mettait ses vêtements à l'envers; mais enfin quelques femmes portent ces robes, il faut bien les indiquer.



EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES,

**Toilette de vieille dame.** Robe de dessous en satin gris argent, bordée avec une *ruche à la vieille*. Robe de dessous en velours grenat, garnie par devant avec une dentelle noire retombant sur le cou.

**Toilette de jeune fille.** Robe de dessous en taffetas blanc. Robe de dessus en tarlatane blanche à deux volants tuyautés. Corsage en taffetas bleu, avec petites basques en taffetas blanc. Une rosette de ruban bleu relève la robe sur le côté droit. Un large ruban bleu est jeté en écharpe sur la robe et noué en la relevant sur le côté gauche. Coiffure d'azaléas blancs et de myosotis.

La mode des garnitures formées de bandes en cachemire s'applique à tous les objets qui composent la toilette féminine : aux jupons, aux robes, aux *sorties de bal*, et même aux chapeaux. On sait que la maison Dusacq, rue du Bac, 46, sait tirer parti de tous les morceaux de cachemire et sait les métamorphoser selon la destination qu'on veut leur donner.

On porte beaucoup de fourrures, non pas seulement en guise d'ornements, mais en qualité d'excellent préservatif contre les froides journées de janvier. Un grand nombre de vieilles dames mettent cet hiver des manteaux en gros-grain noir, entièrement doublés de *petit-gris*, la fourrure étant disposée de façon à dépasser de deux centimètres seulement les bords du manteau. On fait avec la même fourrure de charmants paletots demi-ajustés, en drap-velours gris, pour jeunes filles de onze à seize ans; le petit-gris borde les paletots sur une largeur de trois à quatre centimètres seulement.

On me demande quelle serait la garniture la plus convenable pour un corsage décolleté, destiné à une jeune fille. Il suffit de prendre un large ruban, de le fixer au bas du corsage, par devant; de le diriger de chaque côté vers les épaules, en le plissant un peu; de le fixer sur chaque épaule par un nœud; de répéter la même garniture pour le dos, et enfin d'y ajouter une large ceinture, nouée par derrière. Ce ruban peut être, à volonté, blanc, rose, bleu ou rouge, et suffit comme ornement de toilette de bal pour jeune fille.

Les franges de plumes de paon, mélangées de brins dorés, forment une charmante garniture sur les robes de tulle blanc; on y ajoute des papillons dorés pour relever çà et là les plis des tuniques et les nombreuses jupes dont se compose une toilette de bal. Les franges de cygne, et même les franges *Thibet* ou *Lama*, sont aussi employées dans la composition des toilettes de bal. Les premières peuvent s'allier à des tissus de couleur; les secondes, plus modestes, moins élégantes, ne doivent paraître qu'en compagnie d'étoffes blanches, sous peine de vulgarité, de ressemblance avec les *sorties de bal* et capuchons rouges ou bleus, garnis de franges *Lama*, que l'on voit à toutes les vitrines des magasins.

Le chapeau n'existe plus qu'à l'état de fanchon; sa forme est celle d'un triangle dont la pointe repose sur le chignon attaché vers la nuque; les dentelles, les fleurs, les plumes même, tout se donne rendez-vous à cette place, désertée par le bavolet. En cette saison, on voit un grand nombre de chapeaux garnis de cygne, ou même de fourrure.

On voit toujours des corsages à pointe, mais un recensement consciencieux ne pourrait que constater leur minorité; les corsages à large ceinture, ceux à basques longues ou courtes, composent une majorité écrasante. On fait beaucoup de corsages décolletés boutonnés par-devant; ils épaississent la taille, car ils ne la maintiennent pas suffisamment. Avis aux personnes douées d'embonpoint.

Le clinquant et la verroterie, sous toutes les formes, envahissent tous les objets de toilette. On porte des robes de tulle brodées de paillettes d'acier, d'or ou d'argent. Puisque *paillettes* il y a, j'ajouterai que les deux plus jolies toilettes de ce genre étaient : l'une en crêpe jaune, avec paillettes dorées; l'autre, pour demi-deuil, en crêpe gris-clair, avec paillettes d'acier. Les paillettes d'argent font un effet charmant sur les robes de tulle blanc, relevées par des épis d'argent.

Les jupons reproduisent toutes les garnitures créées pour les robes. Une véritable *Parisienne* met volontiers pour sortir à pied un chapeau foncé très-simple, une robe de laine presque unie; — mais elle relève cette robe sur un joli jupon de cachemire, élégamment garni avec des galons cachemire ou écossais, du velours, et même de la passementerie. Du rang d'*accessoire*, le jupon s'est élevé à la hauteur de *principal*. O fortune! voilà bien de tes coups E. R.

---

## UNE SÉANCE DANS UNE BASSE-COUR.

*A Mme Emmeline Raymond.*

Ferme des Bouleaux, ce 28 décembre 1864.

Madame,

Vous m'avez demandé, pour ce mois, un article sur l'horticulture des salons ; vous ne l'avez pas reçu, et je viens vous expliquer les motifs qui ont causé ce retard.

Je vous avouerai sans détour qu'il est à peu près impossible de cultiver sérieusement des fleurs dans un salon ; cette atmosphère inégale, tantôt glaciale, tantôt tropicale, et toujours étouffante, est aussi préjudiciable aux fleurs qu'aux femmes. Pour les y faire prospérer (je parle des fleurs), il faudrait s'astreindre à des soins minutieux, pour lesquels on ne trouverait guère le temps nécessaire, car j'ai ouï dire que le temps des Parisiennes est entièrement consacré aux consultations données par les modistes, les coiffeurs et les couturières.

J'ai, de plus, été empêché de préparer ce travail par un voyage qui m'a conduit ici, chez un de mes cousins, qui est fermier. Le temps passe si vite à la campagne ! Quelle que soit la saison, le jardin, les prés, les champs, offrent tant d'attraits et d'occupations de toute sorte, qu'en vérité les jours et les mois se précipitent les uns sur les autres avec une hâte comparable aux culbutes des capucins de cartes, ou bien à la vélocité avec laquelle les arbres plantés sur les côtés des voies ferrées disparaissent aux regards des voyageurs, en leur faisant poliment une courte révérence.

Aujourd'hui il pleut; je ne puis sortir, et ma conscience m'adresse quelques reproches sur la négligence que vous avez le droit de m'imputer. Je vous envoie, à tout hasard, le récit d'une étrange séance que j'ai faite hier dans la basse-cour de mon cousin. Vous en ferez ce que vous voudrez.

Il faut vous dire que mon cousin possède la plus belle basse-cour qu'il soit possible de voir; sa femme est amateur de bipèdes emplumés, et elle élève bien des bêtes inutiles, tout simplement parce qu'elle les trouve jolies. Tout le monde était occupé à la ferme ; je me suis dirigé en flânant vers la basse-cour, et, refermant derrière moi la porte de la spacieuse enceinte qui contient les chères bêtes de ma cousine, e me suis assis sur un large banc de pierre, et me suis mis à fumer tranquillement, en examinant le peuple ailé qui m'entourait.

Quelle activité, quel mouvement, quel bruit, grand Dieu! On se serait cru dans une assemblée parlementaire; tout le monde parlait à la fois; les voix aiguës dominaient les autres, en perçant le tympan de l'auditoire : l'auditoire, c'était moi.

Je possède, entre autres facultés rares et précieuses, celle de comprendre le langage des animaux. Aucune de leurs intentions ne peut m'échapper; aucune des finesses de leur langage n'est perdue pour moi : je ne saurais expliquer ce don particulier, et me borne à l'affirmer. Ma présence effaroucha tout d'abord les habitants de la basse-cour; ils se réunirent en coteries pour se communiquer leurs impressions.

« Ce doit être un garçon nouvellement attaché à notre service, » disait une petite poule blanche huppée, en me regardant dédaigneusement par-dessus l'épaule.

« Il est bien vieux pour s'acquitter convenablement de ces fonctions délicates, » répondit une poulette, qui singeait les grands airs de sa compagne.

Une vieille poule s'avança vers moi, clopin clopant, se tourna en profil afin de m'examiner plus facilement, et s'écria : « Dieu! qu'il est laid ! » puis se sauva pour rejoindre sa bande.

« Comment ! ma bonne vieille, vous en êtes encore à vous exclamer sur la laideur humaine! » lui dit une jeune compagne avec ce ton méprisant que je croyais jusqu'ici être un apanage exclusif de la jeunesse contemporaine lorsqu'elle s'adresse à ses vieux parents. « Mais il n'y a rien de plus laid que l'homme; et ça se dit le roi de la création ! Il n'est point d'animal qui ne soit mieux doué que lui, et il en est bien persuadé, allez, puisqu'il emprunte quelque chose à chaque espèce vivante pour se vêtir et se nourrir.

— Oui,» répondit une oie en soupirant, « il se nourrit beaucoup trop à nos dépens.

— Sans compter, » reprit une poule, « qu'il est vraiment intolérable de voir les femmes nous emprunter leurs principaux ornements, copier toutes nos grâces, imiter nos allures; en un mot, promener en tout lieu la caricature ambulante des dons que nous tenons de la nature. Quand nous voulons porter des plumes, nous n'en sommes pas réduites à les arracher à une queue étrangère.

— C'est bien vrai! » s'écria la poule dont la huppe voilait à demi le visage animé; « ne voilà-t-il pas qu'elles se font sur le front de petites boucles pour imiter mon panache retombant?

— Et elles se peignent autour des yeux une raie noire, comme celle du canard que voilà.

— Elles en font bien d'autres, palsambleu ! » dit un jeune coq en s'avançant dans le cercle ; « que diriez-vous, si, comme moi, vous aviez habité Paris, si vous aviez vu les Parisiennes défiler devant vous? Oh ! quel spectacle amusant! Je n'oublierai jamais le temps que j'ai passé au Jardin d'acclimatation; c'est là que j'ai été acheté, pour être envoyé dans cette ferme. On m'avait placé dans une cage, et tout le monde défilait devant moi, sans se douter qu'on me fournissait le spectacle que l'on venait chercher. Les hommes sont bien absurdes... et les femmes aussi! N'ai-je pas vu de jeunes élégants m'examiner au travers d'un lorgnon perché sur leur nez? Ils me regardaient avec mépris, parce que j'étais à vendre ! Et eux, donc ! Moi, du moins, on m'achetait pour ma bonne mine, tandis qu'ils sont bien sûrs de ne point trouver de placement s'ils n'ont pas un nom fortement recommandé. Du reste, vous aviez raison tantôt, en constatant que les femmes s'appliquent à imiter notre race; aujourd'hui elles portent des queues !

— Des queues! » Et cent voix glapirent avec indignation : « Comment ! elles prennent nos queues !

— Les vôtres, les nôtres, celles de tout le monde ; et même il ne leur suffit pas d'en porter une : nous nous en contentons ; quant à elles, il leur en faut davantage. Elles ont d'abord celle de leur robe : bien; vient ensuite la queue suspendue à leur corsage par derrière ; celle qu'elles achètent pour l'attacher à leur tête; et enfin leur chapeau se termine aujourd'hui par une queue, presque toujours représentée par une plume.

— Quelle spoliation ! Où s'arrêtera, grand Dieu ! cet odieux besoin de se couvrir de nos dépouilles?

— Hélas ! nul ne peut le prévoir : plumes de faisan, plumes de coq, plumes de paon, plumes d'autruche, tout leur est bon; les seules plumes qu'elles dédaignent sont les plumes d'oie, car elles sont trop occupées de s'attifer pour songer à écrire. Quand j'étais à Paris, j'ai fait beaucoup d'observations sur tous ceux qui venaient poser devant moi, et qui croyaient sottement que c'était moi au contraire que l'on faisait poser devant eux. J'ai trouvé là des ressemblances frappantes. Voyez là-bas ce paon vaniteux, qui ne parle presque pas, n'ayant rien à dire, et craignant en même temps de faire entendre quelque balourdise; il se contente d'étaler sa queue, de la traîner derrière lui, ou de faire la roue pour éblouir ses semblables. En ai-je vu comme lui au Jardin d'acclimatation ! Nous avions dans le même jardin, mais dans une autre allée, des autruches; elles ont une démarche importante et ridicule. Vous me croirez si voulez; eh bien! il y avait là des femmes qui les étudiaient, et s'en retournaient en les imitant... oh! mais en les imitant fort bien.

— Quant à moi, je ne comprendrai jamais que l'on soit forcé d'emprunter même les ridicules, » dit une poule dont l'allure était pleine d'affectation.

« Vous avez raison, » dit le coq, en s'inclinant avec une galanterie un peu goguenarde ; « dans ces cas-là, il faut savoir se suffire à soi-même. Mais que voulez-vous ! Cette pauvre humanité n'a rien à elle, et se voit forcée de tout emprunter à autrui, depuis les plumes jusqu'aux ridicules. Quant à moi, j'ai été étudié, tel que vous me voyez, par un jeune homme, qui est venu deux jours de suite pour apprendre le secret de se tenir comme moi, de marcher avec la majesté qui me distingue, de redresser la tête avec cet air dégagé que je tiens de la nature. Pauvre garçon ! Il aura beau faire, la copie ne saurait valoir le modèle ! Non contents d'offrir dans leur personne une contrefaçon de la nôtre, ils nous empruntent une foule d'habitudes. Ainsi, dans notre espèce, le beau sexe n'est pas silencieux ; chez eux, c'est bien pis, et le caquetage ne s'arrête jamais; les fanfarons apprennent de nous à se dresser sur leurs ergots, les femmes s'appliquent mutuellement des coups de bec, comme.... tenez, comme on le fait dans ce coin-là. Holà! chères dames! en voilà assez; voulez-vous vous tenir tranquilles?

— C'est cette vieille qui m'a attaquée ; son caractère est devenu insupportable ; elle est furieuse contre moi, parce qu'elle n'est plus jeune, et elle ne cesse de m'asticoter.

— Nous connaissons ce sentiment, » répondit gravement le coq, « et nous savons qu'on ne peut le faire disparaître du cœur des poules. Seulement, je vous préviens, mesdames, que je ne tolérerai pas autour de moi des désordres que les hommes seuls sont capables de supporter. Je ferai justice, et bonne justice, de toutes ces rixes qui ont pour origine un sentiment honteux ; je ne m'abaisserai pas à agir comme si j'étais un homme; je n'excuserai pas la méchanceté, dans la crainte d'attraper moi-même un coup de bec ; je ne me rendrai pas complice, par une lâche complaisance, de tous les méfaits que mon intervention pourrait empêcher. Ainsi, madame, laissez, s'il vous plaît, vos compagnes tranquilles; votre animosité ne vous rendra ni plus jeune, ni plus belle ; résignez-vous à être de votre âge, à ne plus briller sur la scène que vous avez occupée assez longtemps; vous pouvez plaire encore ; mais, sachez-le bien, vous ne pouvez plus plaire qu'à force de bonté, de patience, de sentiments bienveillants. Regardez-vous dans la mare.... Là, qu'est-ce que vous y voyez?.... Ne dirait-on pas une furie, avec toutes ces plumes hérissées? avec ce regard allumé par une colère bestiale? Calmez-vous, sinon je vous calmerai, en vous administrant un châtiment que vous aurez bien mérité.

— C'est cela !... » glapit la vieille poule avec fureur, en agitant son plumage d'un blond fauve, un peu terni par le temps. « Voilà comment on me traite, à cause de cette intrigante dont on m'a imposé la compagnie! Grâce à elle, je vais être abandonnée par mes amis; et l'on s'étonne que je ne puisse assister de sang-froid à tous ses manéges, qu'il me soit impossible de la voir prodiguer ses gracieusetés tantôt à vous, tantôt à ce canard, ou même à ce grand dindon ! Vous ne croyez donc pas que c'est uniquement par respect pour la morale que je m'indigne et m'agite?

— La morale.... hum!... vous n'avez pas toujours été si sévère, et la tradition affirme que vous avez été bien autrement coquette que la compagne dont l'aspect excite en vous tant de fureur. Quant à vos amis, si vous les perdez, ce sera votre faute; tenez votre bec tranquille, ne l'ouvrez pas pour piailler, pour jacasser à tort et à travers, et l'on ne vous abandonnera pas; mais si vous vous montrez méchante, envieuse, haineuse et menteuse, que pourrait-on aimer en vous? »

Après avoir prononcé ce discours, plus énergique que poli, le coq reprit le fil de sa narration :

« Je vous disais donc que je ne me trouvais pas dépaysé du tout pendant l'exposition du Jardin d'acclimatation; même plumage, mêmes prétentions, mêmes habitudes que parmi nous. J'y ai même vu un grand nombre de cous rouges et ridés, comme ceux des dindons; mais on les cache sous des cravates. En un mot, la race humaine est infiniment plus mal partagée que nous, car elle a tous les inconvénients de notre espèce, et ne possède pas nos avantages physiques et moraux.

— Oui, » dit la grosse oie, qui paraissait en proie à une inquiétude fixe; « oui, mais les hommes ne se mangent pas entre eux.

— Quelle erreur, ma chère ! Vous voulez parler des loups?

— Je sais bien ce que je dis; on ne les prépare pas en daube, on ne les rôtit pas, en leur mettant des marrons dans le ventre.

— Parce qu'ils ne seraient pas bons bouillis ou rôtis; et encore il y a des pays où l'on ne se fait pas faute de traiter les hommes comme ils nous traitent. J'ai causé avec des bêtes étrangères, qui avaient traversé les mers pour venir au Jardin d'acclimatation, et elles m'ont raconté que dans leur patrie on met fort bien un homme à la broche.

— Pourquoi ne suis-je pas née dans cette contrée-là!

— Il n'est pas certain que l'on y dédaigne la volaille. Je ne sais pourquoi vous vous obstinez à considérer uniquement le côté désagréable de notre existence; c'est là une maladie humaine dont je vous engage à vous défaire. Peut-on être plus heureux que nous? On nous soigne, notre nourriture est choisie et excellente...

— Oui, on nous engraisse, » murmura la pauvre oie.

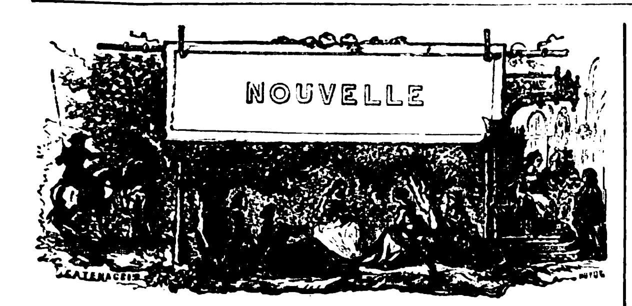
« Et quant au dénoûment de l'existence, » continua le coq philosophe, « c'est une loi générale qu'il faut bien accepter; la fouine, la maladie ou la cuisinière, mon Dieu! tout cela se vaut. »

Je vous envoie cette conversation, surprise parmi la gent volaille. Le coq avait-il raison? Les femmes font-elles réellement autant d'emprunts qu'il le disait à l'espèce dont il se montrait si fier de faire partie? J'aime à croire qu'il exagérait la situation. En ce qui me concerne, j'ai été surtout frappé de reconnaître que toutes les passions et toutes les prétentions humaines avaient leurs équivalents parmi toutes les races de la création. La vanité, le désir de faire de l'effet, l'envie, la haine, les rodomontades, tout cela se retrouve en miniature dans une basse-cour; tout cela s'y produit avec la même intensité que sur la scène du monde. D'où je conclus... Mais que pourrais-je bien en conclure?... Cela demanderait trop de développements, et je remplace ma conclusion par un vœu :

Puissent les hommes et les femmes choisir leurs exemples ailleurs que parmi la gent emplumée !

E. R. Sainfoin.






## LA FAMILLE BÉROUVILLE.

### I.

LE SALON D'ÉTÉ.

Un soleil rayonnant brûlait les toits pointus de la petite ville de Louvigny, et donnait aux cailloux bleuâtres et inégaux qui pavaient ses rues le poli et l'éclat du marbre. Les portes de toutes les humbles maisonnettes étaient ouvertes, et l'intérieur de chaque petit ménage fût apparu aux yeux des passants, s'il y avait eu des passants. L'air et le soleil entraient d'ailleurs avec la même liberté dans les maisons bourgeoises, par les fenêtres, dont un vent léger gonflait les antiques rideaux, généralement ornés de la frange blanche à grelots. Chacune de ces maisons avait son jardin enclos de murs, ou, dans les faubourgs, simplement fermé par une haie épaisse d'aubépine.

C'était cette fraîche clôture qui entourait en grande partie le vaste jardin de Mlle Moricette Legrand, une excellente vieille fille, qu'on regardait un peu à Louvigny comme la doyenne de la société. Louvigny était une petite ville morte, où il n'y avait ni industrie, ni commerce; mais où il y avait une société composée par les membres des familles bourgeoises qui y avaient pris depuis longtemps racine. Dans ces familles, c'était généralement l'élément féminin qui dominait, et la raison en était fort simple: la plupart des garçons embrassaient une carrière, ce qui les disséminait au loin; les filles restaient, et, règle générale, vieillissaient dans le célibat. Il est inutile d'ajouter qu'il y avait beaucoup d'exceptions. Pour qui connaissait bien Louvigny, il n'y avait pas lieu de s'étonner que ce qui est ailleurs la règle fût devenu là l'exception.

Les familles étaient très-nombreuses, partant peu riches; et, par l'absence des garçons, il y en avait qui n'étaient plus guère composées que de filles.

A cette question: Combien de demoiselles (hélas! à Louvigny on disait souvent: des demoiselles)? chez Mme Bérouville, chez M. Lereste, chez les Roullin, on répondait: quatre, trois, cinq, ce qui donnait tout de suite douze filles à marier, auxquelles il n'était pas commode de procurer des partis sortables, et nous disons sortables, car il fallait qu'ils le fussent à tous les points de vue. Au reste, le célibat était fort gaiement accepté par la plupart d'entre elles. Il y avait toujours quelques membres de la famille à se marier, et sur les enfants de ceux-là se reportaient les tendresses de cœur, les espérances de l'avenir, l'intérêt de la vie. D'un autre côté, comme la fortune solide ou éphémère, réelle ou simulée, n'était pas là avec ses gâteries amollissantes et perfides, ses sollicitations permanentes à l'oisiveté, la vie, monotone à coup sûr, restait essentiellement active. Or le travail est partout et toujours le charme et le ressort de l'existence. Dans les villes plus considérables, où les fortunes diverses se heurtent et se mêlent sans cesse, les natures molles courent un grand danger. Sans rien avoir qui puisse servir d'excuse au futile emploi du temps, elles l'usent dans les passe-temps qui sont ceux de leurs connaissances riches; elles s'éternisent devant un piano ou une broderie difficile, dans des fêtes perpétuelles ou dans des visites inutiles, au lieu de se préparer au rôle modeste, mais agissant et utile, qu'elles ont à jouer. Ce faux système d'éducation produit les plus tristes résultats, et augmente dans une désolante proportion le nombre des jeunes filles qui, appartenant par leurs relations, et surtout par la mollesse des habitudes, à la portion très-distinguée et très-riche d'une société, ne savent plus se trouver heureuses dans une position plus étroite. Et comme cette aisance factice, due le plus souvent aux émoluments du père ou du mari, se fond inévitablement quand l'heure de la retraite ou l'heure plus fatale de la mort a sonné, il y a des existences qui auraient pu être modestement heureuses, qui se brisent, moralement parlant, des femmes qui se consument dans de stériles regrets ou qui végètent dans une lâche oisiveté, où bientôt toute dignité se perd.

A Louvigny, on avait généralement plus de souci d'assurer le bonheur de ses enfants. On y menait une vie simple. Ce n'était que dans les maisons chargées d'enfants qu'on voyait un certain nombre de servantes; ailleurs les jeunes filles se relayaient dans les occupations du ménage; elles faisaient elles-mêmes leur chambre, mettaient le couvert, cueillaient le fruit dans le jardin, taillaient, cousaient, repassaient, et entouraient leur mère comme autant d'aides de camp prêts à exécuter ses ordres. On préparait ainsi d'excellentes femmes de ménage, de très-habiles maîtresses de maison. Celles qui ne quittaient pas la maison paternelle continuaient à y vivre gaiement, sans crainte de devenir jamais inutiles aux autres ou à elles-mêmes, sauvegardées de l'égoïsme et de l'ennui par leurs habitudes laborieuses. Leur travail, en quelque sorte nécessaire, avait toujours le caractère d'utilité sans lequel il n'y a plus de véritable intérêt.

Les réunions de femmes à Louvigny, celles même qui n'avaient d'autre but que de se distraire en commun par quelques heures de conversation, n'avaient pas le caractère mollement oisif qui caractérise les visites que les femmes trop mondaines, et par conséquent ordinairement inoccupées, se font entre elles. Pour nous en convaincre, il nous suffira de jeter un coup d'œil dans la vaste tonnelle qui sert de salon d'été à Mlle Moricette Legrand. Toute la partie jeune de la société féminine de Louvigny est réunie là, sous la présidence d'une femme d'une cinquantaine d'années, vive, grasse, souriante, à l'œil doux et calme. Le contentement et une bienveillance naturelle forment la physionomie de ce visage légèrement couperosé, contre lequel flottent des papillottes de cette couleur terne qui n'est plus le blond, et qui n'est pas encore, et bien franchement, le blanc. La plus vieille fille de Louvigny est la plus heureuse personne du monde, et elle jouit à cette heure des bénéfices d'une vie retirée où les joies vives n'ont pas eu leur jour. Aussi, en arrière, nul souvenir éternellement fâcheux, nulle blessure prête à se rouvrir, nul regret persistant et vivace. Son passé pouvait se comparer à ces ruisseaux clairs qui dorment le long des prés, et qui n'ont pas plus de rapport avec le torrent brillant et écumeux qu'avec l'étang sombre, à l'eau trouble et au fond vaseux. Ses amitiés lui étant restées, le présent lui offrait une existence très-douce, et devenue relativement très-aisée. Ce bonheur-là, je le sais bien, mériterait à peine ce nom pour l'âme jeune, passionnée, éprise d'illusions; mais ceux qui ont été initiés aux nombreuses déceptions de la vie ne peuvent s'empêcher de regarder d'un œil d'envie ces existences reposées, d'où sont exilés le regret, le souci et l'ennui, ces trois vers rongeurs du cœur humain.

Les femmes qui entouraient Mlle Legrand n'étaient plus, à part deux ou trois exceptions, de la première jeunesse. C'était le noyau, la cohorte des vieilles filles futures de Louvigny. Depuis un certain nombre d'années les employés qui s'étaient succédé à Louvigny y étaient arrivés mariés; et vraiment, parmi cette génération, la beauté ou la grâce ne brillaient que par leur absence. Cependant, au moment où chaque ouvrière attaquait l'ouvrage qu'elle avait apporté, une nouvelle venue qui arrivait comme un démenti vivant donné au jugement énoncé plus haut fit son entrée dans la tonnelle. C'était une vraie jeune fille, celle-là: taille svelte, joues satinées, lèvres fraîches, œil humide et brillant, physionomie rieuse. On n'aurait pu, sans inconvénient, mesurer ses traits au compas, car la régularité n'en était point parfaite; mais ce qui constitue l'harmonie et le charme de l'ensemble ne laissait rien à désirer. L'ovale du visage était gracieux, le front large et pur, le teint d'une merveilleuse transparence, bien que très-sain, les yeux grands, remarquablement coupés, d'un bleu pervenche; cela faisait passer la bouche d'un dessin ferme, mais grande; un nez non classé, mais qui n'affectait aucune forme disgracieuse.

La toilette, jeune aussi, jolie aussi, faisait paraître bien vulgaires les toilettes des demoiselles rassemblées sous la tonnelle. A Louvigny, passé vingt-cinq ans, on ne portait que de bonnes étoffes, solides de tissu et de couleur; on ne suivait la mode que de très-loin; celles qui étaient d'une santé délicate se hâtaient d'adopter le petit bonnet de mousseline, et le posaient sur le plus arriéré des chignons; on se vieillissait enfin. La nouvelle venue avait une robe d'une nuance très-claire et d'un tissu très-léger, une écharpe, négligemment attachée, qui retombait gracieusement sur sa taille souple, et pourtant fièrement cambrée, un petit chapeau. Ses beaux cheveux châtains, relevés d'une manière un peu enfantine sur ses tempes délicatement veinées, étaient massés dans un filet bleu, et pendaient sur son cou élégant; cela, au fond, était simple, mais très-jeune et très-frais.

« Bonjour, tante Moricette, » dit-elle en saluant légèrement; « bonjour, Mesdemoiselles. »

Mlle Legrand comptait bien des neveux et bien des nièces à Louvigny; elle était, en quelque sorte, devenue une tante publique. Tout ce qui ne faisait pas partie du monde officiel, ni de la société brillante que l'été amenait dans les châteaux environnants, l'appelait tante Moricette.

« Comment va ton oncle, Anna? » demanda Mlle Legrand tout en continuant les actives recherches commencées dans une vaste corbeille à compartiments, où se rangeait, dans un ordre admirable, tout ce qui peut servir aux ouvrages de femmes.

« Très-bien, merci, » répondit la jeune fille, qui attachait contre le feuillage son écharpe et son chapeau.

Il lui fut plus difficile de se trouver une place à elle-même. En fait de siége, il ne restait qu'un petit tabouret et un large banc de gazon, encore humide d'une ondée du matin. Anna prit le tabouret, le plaça sur le banc, et monta sur ce siége improvisé, devenu le plus élevé de toute l'assemblée.

« Tante Moricette, regardez donc Anna dans sa niche, » dit une voix.

Mlle Legrand se détourna.

« Va plutôt chercher une chaise, » dit-elle en riant, « ce sera plus sûr.

— Mais moins agréable, » répondit Anna en s'appuyant sur la fragile barrière; « je suis très-bien ici; seulement je froisserai un peu votre vigne et votre clématite. C'est bien joli, pourtant. »

C'était bien joli en effet; mais, ce qu'il y avait de joli, c'était ce charmant visage, encadré de verdure, ces cheveux ondulés, ce front blanc, qu'effleuraient les feuilles découpées de la vigne, et les grappes étoilées de la clématite.

« De quoi parliez-vous, Mesdemoiselles? » demanda Anna, en tirant de sa poche une mignonne aumônière qui n'avait aucun lien de parenté avec les sacs à ouvrage qui s'entassaient sur le guéridon placé devant Mlle Moricette.

De quoi on parlait? La question ne laissait pas que d'être embarrassante. A Louvigny, dans la vieille société, les sujets de conversation n'étaient, en général, ni très-variés, ni très-élevés. Ce n'était pas qu'on ne déployât parfois une passion digne de choses plus graves; mais enfin, quand de la synthèse de l'entretien on descendait à l'analyse, c'était parfois à faire sourire. Mlle Moricette ne tolérant pas la médisance qui affile la langue et donne souvent je ne sais quelle fausse vivacité au plus médiocre esprit, on ne pouvait recourir à cette mine inépuisable où s'alimentait parfois, hélas! la chronique de Louvigny.

« Je disais, je crois, à ces dames, qu'il y avait une maladie sur les moutons, » répondit simplement une grosse fille aux mains rouges, dont le père faisait valoir.

« Ce qui rendra la laine chère cette année, » ajouta une autre qui tricotait avec ardeur.

On partit de là pour rappeler ce qui s'était dit.

Une des demoiselles Bérouville présentes, et il y en avait cinq en comptant Anna, avait parlé de son oncle, un nabab qui revenait d'Amérique, après une absence de trente ans, et auquel toute la famille se préparait à faire le plus tendre accueil. Une autre avait annoncé que la grille du cimetière allait être repeinte; une troisième, que les femmes de chambre d'un château voisin avaient persuadé aux ouvrières de Louvigny de s'affubler de crinolines.

« Eh bien! c'est encore moi qui dirai la nouvelle la plus intéressante, » s'écria gaiement Mlle Legrand. « Le nouveau receveur de l'enregistrement est à Louvigny depuis hier soir, et je sais son nom. »

A cette nouvelle, vraiment inattendue, toutes les têtes se levèrent.

« Déjà? » murmura-t-on.

Et les plus curieuses, sans reprendre haleine, s'écrièrent:

« Qui est-ce?

— Monsieur Paul Dévran.

— Comment, le fils de M. Dévran, l'ancien receveur? » dirent deux des plus âgées.

« Lui-même. Ce gentil petit Paul! combien de fois ne lui ai-je pas noué les cordons de ses souliers et attaché sa collerette! »

Depuis une vingtaine d'années il n'y avait pas à Louvigny un enfant à la toilette duquel Mlle Legrand ne pût se vanter d'avoir mis la main. Elle aimait beaucoup les enfants, et ils avaient seuls la permission de cueillir, dans son jardin, les fleurs variées dont la culture était une de ses occupations les plus aimées.

« Voilà Louvigny défaîné, » continua Mlle Legrand, qui, en petit comité, se permettait cette expression peu académique, mais très-populaire en Bretagne; « Paul Dévran est garçon. »

Cette plaisanterie parut extrêmement goûtée par l'assistance, et chacune des travailleuses exhuma les souvenirs qu'avait pu lui laisser le passage de la famille Dévran à Louvigny.

« J'ai bien souvent entendu ce nom-là, » dit Anna qui jusque-là n'avait rien dit; « mais j'avoue que je ne me rappelle en aucune façon ceux qui le portent. »

Cette assertion souleva un *tolle* général.

Comment pouvait-elle avoir oublié ce bon M. Dévran, qui distribuait si généreusement des dragées au premier janvier; Mme Dévran, qui était si grande dame; la petite Dévran, qui était si bien mise; et surtout Paul, le joli petit Paul, dont on avait encore les cheveux noirs bouclés devant les yeux?

« Vous avez toutes, je n'en disconviens pas, très-bonne mémoire », dit Mlle Legrand quand elles se turent; « mais si vous vouliez réfléchir un peu, au lieu de tant parler, vous n'accableriez pas cette pauvre Anna. Les Dévran ont passé trois ans à Louvigny. Paul avait à peu près votre âge; qu'aviez-vous alors? Huit ou dix ans au plus. Vous jouiez avec lui, vous vous promeniez avec lui, et Anna, que vous auriez joliment culbutée dans vos folles parties, avait cinq ans à peine.

— C'est égal, » dit une grande blonde, qui représentait à Louvigny la femme romanesque, « Anna aurait pu conserver de Paul Dévran au moins un souvenir.

— Mais, » s'écria Anna, « je me souviens en effet; est-ce bien de lui que je me souviens? vous allez peut-être me le dire.

— Surtout, explique-toi plus clairement, si c'est possible, » remarqua gravement Mlle Legrand, en enfilant son aiguille, « et ne mets pas ainsi ensemble le Oui et le Non.

— C'est que c'est si vieux, tante Moricette, et si vague, » reprit Anna, qui avait croisé ses mains blanches, et qui prenait involontairement l'attitude et le regard d'une personne qui cherche à ressaisir quelque chose d'invisible, d'impalpable, qui se penche vers le passé muet, en prêtant l'oreille comme pour entendre la mystérieuse vibration des cordes que les premières impressions ont touchées de leur doigt léger.

Et, après une minute de silence, elle ajouta:

« Vous savez toutes combien les très-gros chiens me font peur. Cette peur-là est instinctive, irraisonnée; il me semble que je l'ai toujours eue. Il me semble aussi qu'autrefois un grand chien est venu à moi, la gueule béante, les yeux enflammés. Est-ce un souvenir? est-ce un rêve? Vraiment, je n'en sais rien. Cependant il y a des moments où je suis persuadée que c'est un souvenir. Je vois une rivière, des arbres, un énorme chien blanc, et, auprès, un petit garçon en bleu, qui a du sang et de l'écume sur une de ses mains.

— Ah! la mémoire; quelle drôle de chose! » dit Mlle Legrand, qui avait suivi attentivement, dans ses développements un peu confus, le récit d'Anna. « Sais-tu que tu n'avais guère que trois ans quand cela est arrivé?

— Cela est donc arrivé?

— Oui; et, si tu avais voulu en parler à ton oncle Ambroise, il t'aurait rafraîchi la mémoire. Nous étions à un retour de noce chez son père, à la Ville-Roux. Tous les



Bérouville étaient là au complet, moins Claude, qui, depuis quatre ans, était parti pour les Antilles. Après le dîner il était venu des enfants. C'était au mois d'août, et on les mena jouer dans la prairie, contre l'étang. Ambroise, qui n'était alors que lieutenant de vaisseau, avait un chien de Terre-Neuve nommé *Toto*, qui le suivait partout. L'animal était généralement assez doux, et les petits garçons voulurent s'en faire un joujou. Il se prêta complaisamment à leurs caprices, traîna des voitures et servit de cheval. Anna, qui était toute petite alors, ne voulut pas en approcher, et, profitant d'un moment où personne ne la regardait, elle s'échappa, et courut vers la maison. Toto, qui était libre aussi en ce moment, eut la malheureuse idée de la suivre. Quand l'enfant, en se détournant, l'aperçut, elle se mit à pousser des cris perçants, qui irritèrent tellement Toto, qu'il la saisit par sa petite robe. Or, une fois excité, il devenait redoutable pour un enfant de cet âge. Paul Dévran, qui jouait auprès, s'élança bravement à son secours. Tout en appelant ses camarades qui fuyaient et les gardiennes occupées comme toujours de leurs bavardages, il essaya de diriger vers lui la fureur du chien, que les cris d'Anna exaspéraient. Pour cela, il commença à le battre, à lui tirer les oreilles, la queue. Toto lâcha la petite fille, mais, tournant sa colère contre son défenseur, il le mordit à la main. Le pauvre enfant eut le pouce mâché, et je suis convaincue que son doigt porte encore les marques de cette morsure.

« Je me rappelle cela comme si c'était hier. Tant de bruit s'ensuivit! Ambroise voulait sur l'heure fusiller son chien, Mme Dévran jetait les hauts cris, Anna continuait de pousser d'affreux gémissements; le petit blessé seul ne disait rien, et son courage causa une admiration générale. Son doigt guérit assez vite, mais je puis t'assurer, Anna, que si Toto avait donné ce coup de dent dans les chairs de la délicate petite créature que tu étais alors, le dommage eût été autrement grave.

— Eh bien! tante Moricette, je suis bien aise d'apprendre le nom de mon défenseur, » dit Anna gaiement, « et enchantée enfin de faire sa connaissance. Mais, » ajouta-t-elle en se penchant en avant, « ne serait-ce point lui qui s'avance vers nous? »

La porte de la maison qui donnait dans le jardin s'était ouverte, et la jeune servante de Mlle Legrand indiquait du geste la tonnelle à un jeune homme, qui, une seconde plus tard, y faisait son entrée. Physiquement, il n'avait rien de remarquable; mais sa physionomie frappait. La gravité sans affectation, la franchise qui ne peut se simuler, je ne sais quoi de digne et de calme lui formaient une physionomie à part, qui lui donnait une distinction très-réelle. Si son front était sérieux sous ses cheveux noirs gracieusement ondulés, il avait, dans le sourire, une finesse, et, dans le regard, une expression de jeunesse qui tempéraient suffisamment cette gravité un peu froide.

Il se présenta dans ce cercle féminin avec un aplomb qui révélait une grande habitude du monde, et pria Mlle Legrand, qui parlait de passer au salon, de ne pas se déranger. Par une générosité qui demeura sans récompense, deux des jeunes filles présentes feignirent de se trouver très-commodément sur la même chaise, et, grâce à ce sacrifice, il trouva un siége tout prêt.

« Vous avez ma première visite à Louvigny, Mademoiselle, » dit-il d'une voix dont le timbre était très-harmonieux, « et cela devait être, ma mère ayant conservé de vous le meilleur souvenir.

— Serait-ce à Monsieur Paul Dévran que j'aurais le plaisir de parler? » demanda la vieille demoiselle.

Le jeune homme s'inclina en souriant.

« Il est probable que tu ne croyais pas si bien dire, Anna, » dit Mlle Moricette en s'adressant à la jeune fille.

M. Dévran leva aussitôt les yeux, et aperçut pour la première fois Anna, qui, trouvant en ce moment sa position par trop pittoresque, s'enfonçait, toute rougissante, dans sa niche de verdure.

Il se leva, et la salua gracieusement, ce qui acheva de la déconcerter.

« Je rappelais tout à l'heure un souvenir où il était très-fort question de vous, » reprit Mlle Moricette. « Ce n'est pas la première fois que vous venez à Louvigny?

— Je ne l'ai pas oublié, Mademoiselle. Quand j'ai aperçu votre clocher, je l'ai salué comme une ancienne connaissance.

— A la bonne heure. Maintenant, parlez-moi de votre famille. Votre père.....

— Je n'avais guère que quatorze ans quand nous avons eu la douleur de le perdre.

— Il est mort jeune. C'était un bien excellent homme... Votre sœur?...

— Est morte aussi.

— Ah! mon Dieu! J'ose à peine vous demander si... »

Elle s'arrêta.

« Je vous comprends, Mademoiselle; Dieu merci, j'ai encore ma mère. Elle m'a chargé d'un million de souvenirs pour vous.

— Je vous remercie. Où habite-t-elle?

— Dans ce moment, elle est à Nantes. Voilà deux ans que, pour ne pas me quitter, elle mène une vie nomade, qui, pourtant, n'est guère selon ses goûts.

— Vous suivra-t-elle à Louvigny?

— Certainement. Des affaires de famille la retiennent à Nantes; mais, dans deux mois, j'espère la voir arriver. En attendant, je logerai à la Boule d'Or. L'hôtesse, dont j'avais conservé un faible souvenir, m'a fait l'accueil le plus empressé.

— Madeleine, de la Boule d'Or, est une très-bonne fille, qui doit se rappeler votre famille. Au reste, Monsieur, vous ne serez pour personne un étranger à Louvigny; vous y êtes le bienvenu; et tous les anciens amis de vos parents seront, comme moi, charmés de vous y voir. »

Cette phrase amicale fut prononcée avec un tel accent de sincérité que la figure sérieuse du jeune homme s'en éclaira, et la conversation entre lui et Mlle Moricette continua sur ce ton simple et cordial. Il avait d'autres visites à faire, et il se leva bientôt pour prendre congé de la vieille demoiselle. Les dernières paroles que lui adressa Mlle Legrand furent pour l'inviter à venir partager son souper du dimanche. Ce jour-là elle réunissait ses parents et ses amis, et il était désormais du nombre de ces derniers. Sur cette aimable invitation on se sépara.

Quiconque connaissait la dextérité de langue des dames de Louvigny, le peu de goût qu'elles avaient pour le silence, eût été étonné de leur mutisme après le départ de Paul Dévran.

Un jeune homme, un étranger d'un extérieur agréable, distingué dans ses manières, dans sa tournure, était devenu chose rare à Louvigny, où les hommes contractaient généralement un laisser-aller peu favorable à la distinction, et, lui parti, on y pensait encore. Il faut bien le reconnaître, cette petite songerie sentimentale, et peut-être anticélibataire, ne dura qu'une minute. Quand Mlle Legrand eut repris sa place, toutes les langues se délièrent en même temps, et chacune d'elles formula le jugement porté par sa propriétaire sur Paul Dévran. Ce jugement suivit naturellement la pente d'esprit particulière à chacune de ces demoiselles; chacune d'elles appliqua à sa manière son talent d'observation. En résumant ces jugements divers on put reconnaître que:

Il avait l'air bon, — l'air spirituel, — l'air grave, — une toilette d'un goût parfait, — un col droit, — une physionomie mélancolique, — des souliers vernis, — le pouce de la main droite très-plat et comme déformé.

L'auteur de cette dernière remarque, il n'est pas besoin de le dire, fut Anna Bérouville.

Ce soir-là, tout Louvigny s'occupa du nouveau receveur de l'enregistrement dont, grâce au caquet féminin des travailleuses de l'après-midi, on concevait l'opinion la plus favorable.

(*La suite au prochain numero.*) Zénaïde Fleuriot.



## RENSEIGNEMENTS

*A. C. Havre.* Un journal du même format que la *Mode illustrée*, mais n'ayant avec nous que cette analogie, a publié dans les départements, en se gardant bien de les faire paraître à Paris, des prospectus dans lesquels la *Mode illustrée* est l'objet d'une attaque malveillante.

La notoriété de notre journal est maintenant trop grande pour que nous daignions répondre à de pareilles attaques. Nous envoyons *gratis et franco* par la poste un numéro *quelconque* de notre journal à toute personne qui désire connaître la *Mode illustrée* avant que de s'y abonner. Que le journal qui nous attaque agisse de même, et le public pourra juger en parfaite connaissance de cause à quelle publication il doit donner la préférence.

Nous remercions notre abonnée du Havre de l'intérêt qu'elle veut bien nous témoigner à ce sujet.

---

*M. le docteur C... à S..., Cher.* Nous n'insérons aucune *annonce* ou *recommandation* payée, et lorsqu'il nous est *bien* démontré qu'un objet ou une invention quelconque peut être utile à nos abonnées, nous nous hâtons de la porter à leur connaissance; notre publication est gratuite, ce qui nous permet de nous occuper seulement des sujets qui offrent une utilité incontestable. Si donc l'on pouvait faire autour de nous des expériences avec cette composition, si l'efficacité nous en était ainsi démontrée, nous nous hâterions de signaler cette invention. — *N° 40,845, Sarthe.* Nous avons publié dans la 14e livraison des *Patrons illustrés* un dessin pour tapis de table; deux autres dessins du même genre paraîtront prochainement. J'engage ma filleule à choisir l'un de ces dessins, à le broder sur le reps groseille, en choisissant pour la broderie une nuance de soie *plus claire* ou *plus foncée* que le reps. Merci pour les vœux. — *N° 42,024, Tarn-et-Garonne.* Le volant tout violet nuirait en effet à la teinte de la robe; je préférerais un dessin exécuté en lacets noirs ou bien en lacets à carreaux violets et noirs; on peut aussi employer une fine corde en soie noire. — *N° 21,196, Côte-d'Or.* Si l'on porte parfois des manches moins étroites en été, ces manches sont tout à fait délaissées pendant l'hiver; en ce moment, on ne voit que des manches étroites *à coude*. Je ne puis avoir oublié de répondre à notre abonnée; aucune lettre ne me demeure inconnue, pourvu cependant qu'elle soit accompagnée d'une bande portant le nom de l'abonnée; moyennant cette formalité, on est certain d'avoir une réponse.

*N° 474, Belgique.* Pour guérir et prévenir les *gerçures*, on étend sur les mains une légère couche de pommade de concombre, on met des gants, on les enlève après une demi-heure; on emploie cette même pommade sur le visage, mais non tous les jours. Rien ne s'oppose à ce que l'on porte une montre en toute circonstance. Il n'est nullement nécessaire qu'une jeune fille présente de l'eau bénite à un homme. Le corail est la parure qui convient le mieux aux jeunes filles. — *N° 11,647, Paris.* Nous avons publié cet été dans la *Mode illustrée* et dans les *Patrons illustrés* des manteaux pour enfants d'un an; leur forme ne varie pas, et nous ne pouvons y revenir en ce moment. — *N° 43,391, Indre.* Nous publions sans cesse des descriptions et gravures de garnitures. Presque tous les corsages se font à basques; les jupes sont toujours taillées à pointe, et montées à plis. — *N° 42,892, Meurthe.* Volants tuyautés. Oui pour le paletot et le chapeau. Merci pour les vœux. — *N° 7,302, Eure-et-Loir.* Nous répétons bien souvent qu'il est absolument *impossible* de donner aucune réponse directe par la poste. Paletot à manches; y mettre la garniture de passementerie. Les chapeaux de crêpe ne peuvent se porter de *jour* qu'à dater du mois de mars. — *N° 29,262, Vendôme.* Rien ne s'oppose à la plume blanche sur le chapeau du petit garçon. On porte toujours ces vestes; cachemire violet et grelots en passementerie; ce patron a été publié l'année dernière; le demander aux bureaux du journal. Bandes de taffetas noir, découpées d'un côté à dents pointues, bordées de soutache violette. On porte généralement les corsages à basques. Ce magasin est considéré comme étant consciencieux. — *N° 44,470, Loire.* L'explication du point diamant a été donnée, et le numéro dans lequel elle se trouve, indiqué; il est plus facile à notre abonnée de demander ce numéro dans nos bureaux, qu'à nous de répéter cette explication inutile pour toutes les abonnées qui l'ont reçue. Nous avons également publié des patrons de sous-manches, d'après lesquels on peut arranger les manches trop larges. Nous avons publié aussi tout récemment des modèles de voiles de fauteuil; d'autres paraîtront. On ne fait pas d'écrans au tricot.

*Le Directeur-Gérant:* W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

A NOS ABONNÉES.

Dans ce jour de bonheur
(L'habitude en est prise),
Père, grand'mère, sœur,
Chacun fait sa surprise;

Et d'instants en instants
La cloche, qui s'agite,
De bienheureux parents
Annonce la visite.

De mille points divers
Les présents vous arrivent;
Les compliments en vers
Et les lettres se suivent.

On donne à ses amis,
Au pauvre, à l'enfant sage
Dans ce riche partage
Personne n'est omis.

Et, désireux de plaire,
Sans rester en arrière,
Le Journal humblement,

Pour commencer l'année,
Offre à chaque abonnée
Cet éventail charmant.

A. Moisy.

## EXPLICATION DU SAUT DU CAVALIER.

Voir, à notre dernier numéro, l'Échiquier renfermant, disséminées dans ses cent-vingt-huit cases, les syllabes contenues dans les vers qui précèdent.

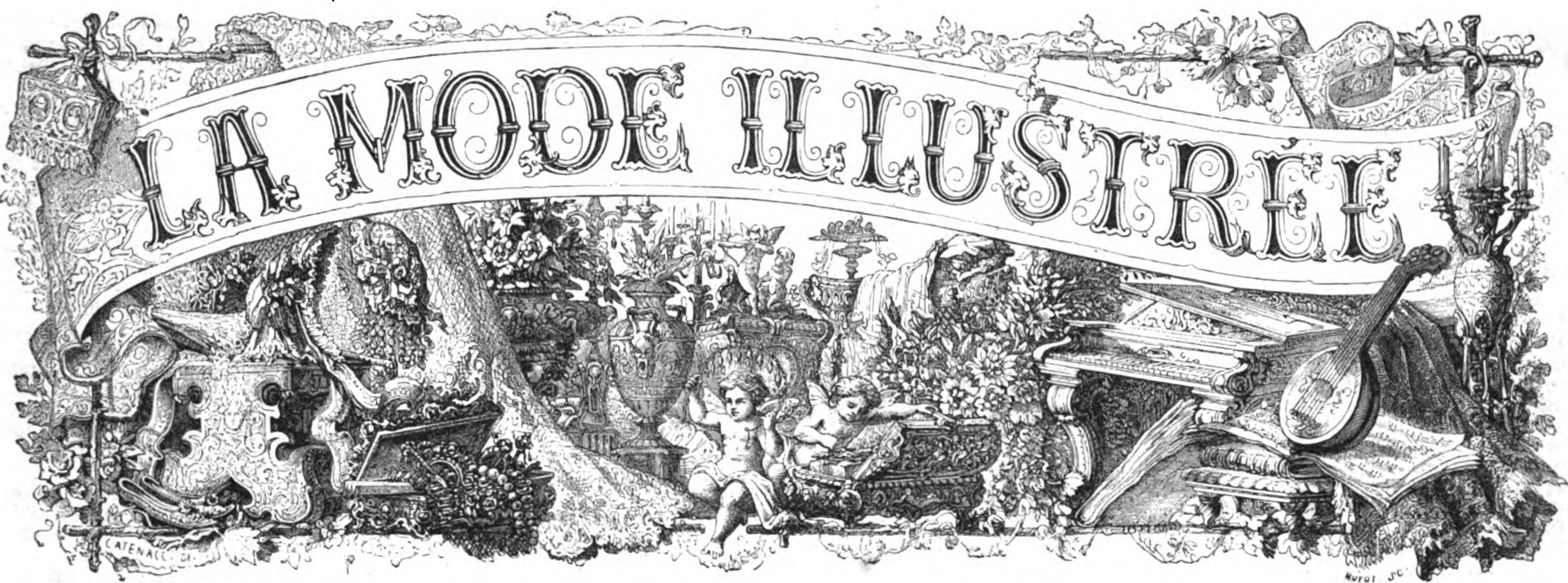
Dessin de M. Boyer.

## AVIS.

Nous publierons avec le n° 3 la première livraison des *Patrons illustrés* pour l'année 1865. Cette livraison contiendra les objets suivants: pantalon, gilet, veste, du costume pour petit garçon de 4 à 6 ans. — Pantalon pour femme. — Robe pour petite fille de 1 à 2 ans. — Robe pour petite fille de 3 à 5 ans. — Dessins pour entre-deux et bandes en broderie.



N° 3. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 15 janvier 1865.




Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 50 CENTIMES.

JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
*Avec Patrons illustrés.*
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
*Avec Patrons illustrés.*
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

**Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, sera considérée comme non avenue.**
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 84, Cambridge Street, South-Belgravia, S. W. —

**Sommaire**. — Coiffure Marie-Antoinette. — Chancelière en forme de plaid roulé. — Plateau en cordon. — Tabouret-pouff au crochet. — Garniture de lampe, abat-jour et plateau. — Porte-cigares. — Bourse de jeu tricotée en perles de cristal. — Crochet hermine. — Barbe en dentelle perlée en jais. — Crochet rayé. — Encadrement pour portefeuille ou tapis. — Description de toilettes. — Modes. — Ameublement. — Les Cosmétiques. — NOUVELLE : La Famille Bérouville.



COIFFURE MARIE-ANTOINETTE, VUE PAR DEVANT.

## Coiffure Marie-Antoinette

EXÉCUTÉE PAR M. CROISAT, RUE RICHELIEU, 76.

Le chignon est celui qui figure dans le n° 48 (voir accessoires de coiffure n° 8); les cheveux de devant sont fortement ondulés et relevés sur un crêpé; des fleurs de cactus et des épingles à tête de diamant sont posées çà et là.

## Chancelière en forme de plaid roulé.

Cette chancelière, qui contiendra à volonté une boule remplie d'eau chaude, ou bien un tabouret en bois, pourra servir à domicile et en voyage. Elle se compose d'une couverture faite au crochet, légèrement ouatée, ayant 83 centimètres de longueur et 55 centimètres de largeur, maintenue par des courroies également exécutées au crochet.

Pour faire la couverture on prend de la laine noire, on exécute une chaînette de 100 mailles, sur lesquelles on revient en faisant 110 tours de mailles simples, composés de 2 mailles blanches, 2 mailles noires, faites alternativement. Après deux tours, on *contrarie* les mailles, c'est-à-dire que l'on place les blanches au-dessus des noires, celles-ci au-dessus des blanches; le travail doit être conduit de telle sorte qu'il soit serré, mais cependant élastique. Quand il est terminé, on y met une légère feuille de ouate, et on le double avec de la percaline noire. Ouate et doublure doivent avoir partout 3 centimètres de moins que le travail au crochet, lequel est ourlé tout autour à l'envers, sur la doublure.

Les deux courroies ont chacune 75 centimètres de longueur; on les exécute avec de la laine nuance cuir, en mailles simples, faites sur un cordon. Ces rubans ou *courroies* se composent de trois tours faits dans le sens de leur longueur. On les réunit par un troisième ruban servant de poignée, ayant 30 centimètres de longueur. Pour cette poignée, on fait (sur du cordon) une chaînette de 12 mailles, et l'on travaille en rond de dedans en dehors, de telle sorte que l'envers des mailles se trouve en dehors; on fait ainsi un petit rouleau, dans lequel on glisse une corde de grosseur moyenne. Les deux courroies, dont l'extrémité est un peu pliée, sont passées au travers de boucles en acier; on fait également au crochet une petite patte sur chaque courroie; sous la patte, on passe l'extrémité de la courroie, après que celle-ci a été serrée avec la boucle. Le bord supérieur de la couverture forme au milieu une sorte de poche pour les pieds. Sur les côtés de la chancelière, on pose des boutons et des boutonnières, comme le dessin l'indique.

On peut faire la couverture bleue et verte, ou violette et noire.

## Plateau en cordon.

MATÉRIAUX : 20 à 24 mètres de cordon en laine, rouge, bleu ou violet, ou de toute autre couleur.

Ce plateau servira pour une lampe, ou bien, exécuté en cordon de laine écrue ou de coton blanc, il sera placé sur la table, sous les plats chauds.

Le fond se compose d'une rosette isolée, exécutée avec trois cordons, ayant chacun 2 mètres 10 centimètres de longueur. On reportera sur un papier tous les contours de notre dessin, et l'on travaillera sur ce papier. A la place marquée par une croix, on pose les trois cordons *dans le milieu* de leur *longueur*, et l'on dirige leurs extrémités dans les deux sens opposés, en les entrelaçant selon que le dessin l'indique. Lorsque la rosette est terminée, les bouts des cordons doivent se trouver réunis sur la place opposée à celle qui est marquée par une croix, et on les coud ensemble, de telle sorte qu'ils se trouvent cachés sous l'ondulation des trois cordons. Le reste du travail est fait d'une part avec trois morceaux de cordon ayant chacun 3 mètres de longueur, et d'une autre avec deux morceaux de cordon ayant chacun 2 mètres de longueur. Avec les trois morceaux qui marchent toujours réunis, on forme d'abord les grandes



COIFFURE MARIE-ANTOINETTE, VUE PAR DERRIÈRE.

boucles, puis avec les deux morceaux les petites boucles ; pour les uns comme pour les autres, on commence par le milieu des cordons, parce que leur longueur serait incommode si l'on commençait par l'une de leurs extrémités. On coud ensemble tous les bouts des cordons, puis on réunit la rosette et le cercle qui vient d'être exécuté, en employant un seul cordon, comme notre dessin l'indique clairement.

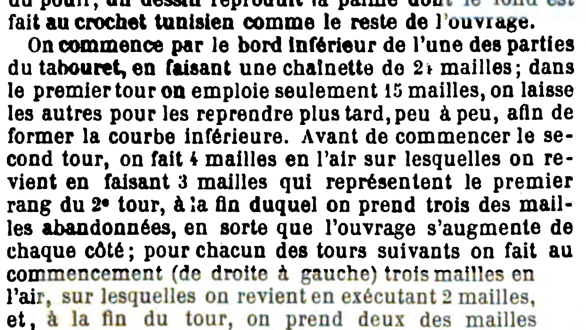


CHANCELIÈRE EN FORME DE PLAID ROULÉ.

## Tabouret-pouff au crochet.

MATÉRIAUX : 150 grammes de laine zéphyr de diverses nuances ; un crochet en bois n° 6 ou 7.

Cet élégant tabouret est recouvert au crochet tunisien, et se compose de six morceaux faits isolément, rouges et verts alternativement, sur lesquels on brode, au point ordinaire de tapisserie, une palme blanche. Nous publions en grandeur naturelle l'une des six parties du pouff; un dessin reproduit la palme dont le fond est fait au crochet tunisien comme le reste de l'ouvrage.



On commence par le bord inférieur de l'une des parties du tabouret, en faisant une chaînette de 21 mailles; dans le premier tour on emploie seulement 15 mailles, on laisse les autres pour les reprendre plus tard, peu à peu, afin de former la courbe inférieure. Avant de commencer le second tour, on fait 4 mailles en l'air sur lesquelles on revient en faisant 3 mailles qui représentent le premier rang du 2e tour, à la fin duquel on prend trois des mailles abandonnées, en sorte que l'ouvrage s'augmente de chaque côté; pour chacun des tours suivants on fait au commencement (de droite à gauche) trois mailles en l'air, sur lesquelles on revient en exécutant 2 mailles, et, à la fin du tour, on prend deux des mailles abandonnées, en sorte que ces dernières sont toutes employées lorsqu'on a fait le 5e tour, et que le nombre des mailles s'élève à 33.

Dans le 6e tour, on diminue une maille au commencement, autant à la fin; puis, sans augmenter ni diminuer, on exécute 3 tours. Avec le 10e tour commence *la palme*. On fait d'abord 12 mailles avec la laine jusqu'ici employée, puis 7 mailles avec de la laine blanche, — puis 12 mailles avec la laine précédente. En consultant le dessin de la palme et celui qui représente le travail en grandeur naturelle, on continue l'ouvrage, en comptant les mailles, pour faire les diminutions, qui sont égales pour chaque côté. Le travail en tapisserie fait sur la palme est une petite branche verte et lilas pour le fond vert, — verte et ponceau pour le fond rouge.

L'encadrement des palmes se fait isolément, puis on le coud à sa place. Pour cet encadrement, on prend de la laine noire, on fait : * 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la première de ces 5 mailles, ce qui forme un petit feston. — Recommencez 34 fois depuis *. On a 35 petits festons, dont le dernier est rattaché au premier par une maille simple. On coud ces festons autour de chaque palme, puis on les traverse, de distance en distance, avec de la soie maïs (voir le dessin).

Les petites coquilles servant de bordure aux six parties du pouff sont exécutées avec de la laine brune; on commence par la pointe supérieure.

1er *tour*. — 4 mailles en l'air qui forment la première bride; — * 5 doubles brides (pour chacune desquelles on jette le brin deux fois sur le crochet) dans la plus proche maille de lisière du travail au crochet tunisien, — une maille en l'air, sous laquelle on passe 2 mailles; — une maille simple dans la plus proche maille de lisière; — encore une maille en l'air, sous laquelle on passe 2 mailles. Recommencez toujours depuis *. Sur le coin inférieur, au lieu de passer *deux* mailles, on n'en passe qu'une chaque fois, afin que l'ouvrage ne soit pas *tendu*.

2e *tour*. — Dans la première maille du tour précédent on fait 2 mailles simples; — * 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe les 5 doubles brides formant une coquille; — une maille simple *avant*, — une maille simple *après* la plus proche maille simple du tour précédent. Recommencez depuis *.

3e *tour*. — Comme le 1er tour, mais en faisant toujours les 5 doubles brides entre 2 mailles simples, et la maille simple sur les 2 mailles en l'air du tour précédent.

4e *tour*. — Comme le 2e tour.

Sur la courbe inférieure on fait trois *rangs* de ces *coquilles*, tandis que l'on n'en fait que deux sur les côtés; on exécute ce troisième rang en répétant le 3e et le 4e tour.

On assemble les six morceaux, puis on les fait monter par un tapissier, soit sur un tabouret, soit sur un siége plus élevé, pour former un pouff; on borde le travail avec une large frange en laine; on place au milieu un grand plat.

## Garniture de lampe.

ABAT-JOUR ET PLATEAU.

MATÉRIAUX : Laine zéphyr blanche ; soie plate ; plusieurs nuances de chenille verte, montée sur fil d'archal; tulle blanc; fil d'archal, etc.

Ce travail, qui peut être adapté à toutes les lampes, se compose de *rosettes* faites isolément, au filet, et de feuilles exécutées en chenille verte. Pour faire l'une des plus petites rosettes dont nous publions un dessin en grandeur naturelle, on *pelotonne* de la laine zéphyr blanche, double, sur une navette à filet, et, en place du fil sur lequel on monte un travail au filet, on prend du fil d'archal *laqué* ou *verni*, un moule ayant 3 centimètres de circonférence, et l'on monte le nombre de mailles voulu pour chaque rosette. Sur notre modèle ce nombre est de 200 mailles pour chaque grande rosette, de 25 mailles pour chacune des plus petites rosettes, et, vu la laine prise *double*, ces nombres se trouvent doublés. Dans le tour suivant on travaille avec la laine simple sur un moule ayant à peine 1 centimètre de circonférence, et chaque maille faite avec la laine double représente 2 mailles, c'est-à-dire que l'on fait une maille dans chaque brin de la laine. Vient ensuite un tour exécuté sur une aiguille à tricoter, en acier, employée en guise de moule; ce tour est fait avec de la soie

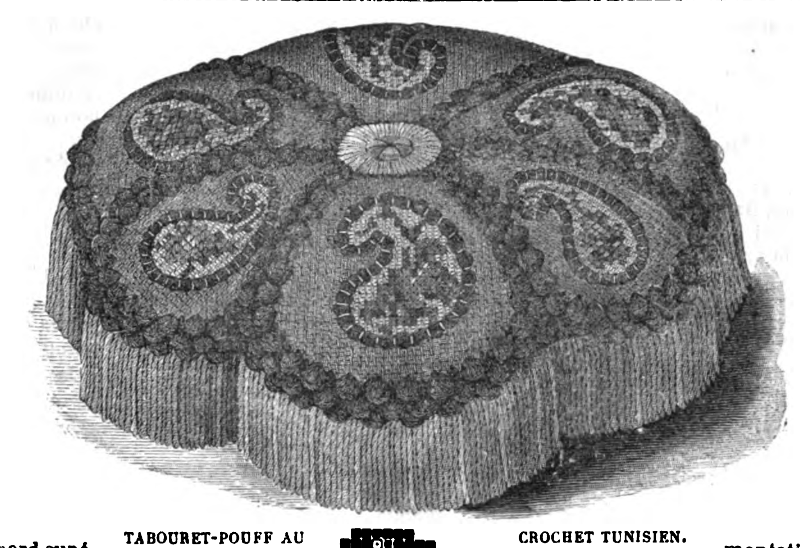
PLATEAU EN CORDON, GRANDEUR NATURELLE.

plate, cerise vif, et l'on fait une maille dans chaque maille. Le filet est terminé; on rapproche les mailles en les serrant sur le fil d'archal, et on dispose celui-ci en spirale, de façon à former une rosette (voir le dessin) dans le milieu de laquelle on place trois ou quatre bouclettes en chenille verte, montée sur du fil d'archal. Sur notre modèle, la soie plate est cerise pour une rosette, jaune d'or pour la suivante, et ainsi de suite alternativement.

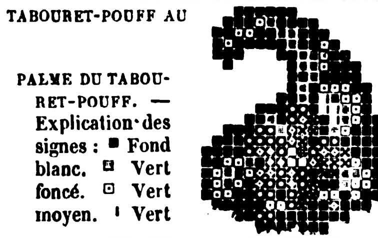
Chaque feuille est faite avec une nuance de chenille verte, montée sur du fil d'archal ployée en spirale, et fixée à la tige par quelques points faits avec de la soie verte (voir le dessin). Le nombre et la dimension des rosettes se règlent d'après la grandeur du plateau de lampe et de l'abat-jour que l'on veut faire.

Quant à l'abat-jour, on prépare une bande de tulle blanc, roide, ayant la hauteur et la largeur voulues pour envelopper un globe de lampe; on coud ensemble les deux extrémités de ce morceau de tulle; on met un fil d'archal sur son bord inférieur; on fronce le bord supérieur, on y met aussi un fil d'archal moins long; les rosettes et les feuilles sont cousues sur ce tulle en deux ou trois rangs. Pour le plateau, on prend un morceau de carton, de forme ronde, ayant 20 à 24 centimètres de diamètre, on le recouvre avec du velours, ou du drap, ou du reps de laine, et on l'encadre avec des rosettes et des feuilles.

On peut, bien entendu, exécuter ces rosettes avec des laines de diverses couleurs.



TABOURET-POUFF AU CROCHET TUNISIEN.



PALME DU TABOURET-POUFF. — Explication des signes : ■ Fond blanc. ◘ Vert foncé. ◙ Vert moyen. ꞌ Vert clair. ■ Rouge foncé. ◘ Rouge moyen. ◙ Rouge clair. ■ Jaune foncé. □ Jaune d'or.

## Porte-cigares au crochet.

**MATÉRIAUX :** Fine soie de cordonnet, noire, ponceau, blanche, verte, maïs.

Ce porte-cigares, fait entièrement au crochet, épargnera des frais de *monture*, parfois assez considérables. Notre dessin représente l'étui en grandeur naturelle; il est fait entièrement en mailles simples, avec des augmentations et des diminutions régulières, qui forment les festons du dessin. On prend la soie noire, on commence par le côté ouvert de l'étui, en faisant une chaînette de 120 mailles, dont on réunit la dernière à la première, de façon à former un cercle.

1er *tour*. — * 4 mailles-chaînettes, — une maille simple, — une demi-bride, — 3 brides, — une demi-bride, — une maille simple. Recommencez 9 fois depuis *; chacune des mailles qui viennent d'être décrites doit se trouver sur une maille de la chaînette.

2e *tour*. — * Une maille-chaînette dans chacune des 4 mailles-chaînettes du tour précédent; dans chacune des 3 mailles suivantes une maille simple; dans la bride du milieu des trois brides on fait 3 mailles simples; dans chacune des 3 mailles suivantes une maille simple. Recommencez depuis *.

3e *tour*. — * Une maille simple, — 2 mailles-chaînettes sur les 2 mailles-chaînettes du milieu des 4 mailles-chaînettes du tour précédent; — dans chacune des 5 mailles suivantes on fait une maille-chaînette; — dans la maille du milieu des 3 mailles faites dans une seule maille, on fait 3 mailles; dans chacune des 4 mailles suivantes une maille-chaînette. Recommencez depuis *.

4e *tour*. — On passe toujours les deux mailles-chaînettes faites dans chaque creux des festons; dans chacune des autres mailles on fait une maille simple, mais, dans la maille du milieu des trois mailles, faites dans une seule maille, on fait toujours 3 mailles simples. Tous les tours se font désormais comme ce 4e tour.

On en fait encore 2 noirs, — puis 1 maïs, — 2 noirs, — 1 maïs; viennent ensuite 4 tours, durant lesquels on fait la première moitié de chaque feston rouge, l'autre verte, mais avec addition de petites mouches noires dans le fond rouge et dans le fond vert; par conséquent, dans le 1er de ces 4 tours, on fera alternativement 8 mailles rouges, — 8 mailles vertes; dans le second et le troisième tour * 3 mailles rouges, — 2 noires, — 3 rouges, — 3 vertes, — 2 noires, — 3 vertes. Recommencez depuis *. Dans le 4e tour on fait alternativement 8 mailles rouges, — 8 mailles vertes; dans le changement des couleurs que l'on emploie, il faut observer la règle suivante : lorsqu'on a fait 8 mailles rouges auxquelles succèdent 8 mailles vertes, on doit terminer la 8e maille rouge avec le brin rouge, de telle sorte que le côté de dessus de la maille suivante (verte) soit encore rouge; on en fait autant pour les *mouches* noires. Le brin de la couleur abandonnée reste toujours en dessous du travail, sans être coupé. Après les 4 tours qui viennent d'être décrits, on en fait un maïs, et l'on commence la rayure suivante par 2 tours noirs. Cette rayure est pareille à la précédente, mais les festons mi-partie rouges et verts sont blancs et bleus; on continue de la sorte en faisant alterner les couleurs des rayures et les séparant toujours par deux tours noirs; on termine la 7e rayure par un seul tour maïs; on doit de plus *contrarier* la composition des festons; ainsi, lorsque le rouge forme la 1re moitié des festons dans la première rayure, il sera employé, dans la 3e rayure, pour la seconde moitié des festons; il en est de même pour le blanc et le bleu. Après le dernier tour maïs, on prend la soie noire pour exécuter le fond qui devra être plus tard replié en dedans; on fera 4 tours de la façon observée jusqu'ici, — puis deux tours durant lesquels on continue les diminutions; mais quant à l'augmentation, au lieu de faire 3 mailles dans une seule, on n'en fera que deux, — puis on passe seulement *une* maille à la place consacrée à chaque diminution, et l'on supprime totalement les augmentations, de telle sorte que le fond va toujours se rétrécissant.

L'étui servant à contenir les cigares est fait en carton léger, recouvert de moire noire; le travail au crochet est fixé sur un étui pareil, doublé de moire noire; le précédent étui se glisse dans ce dernier.

## Bourse de jeu tricotée

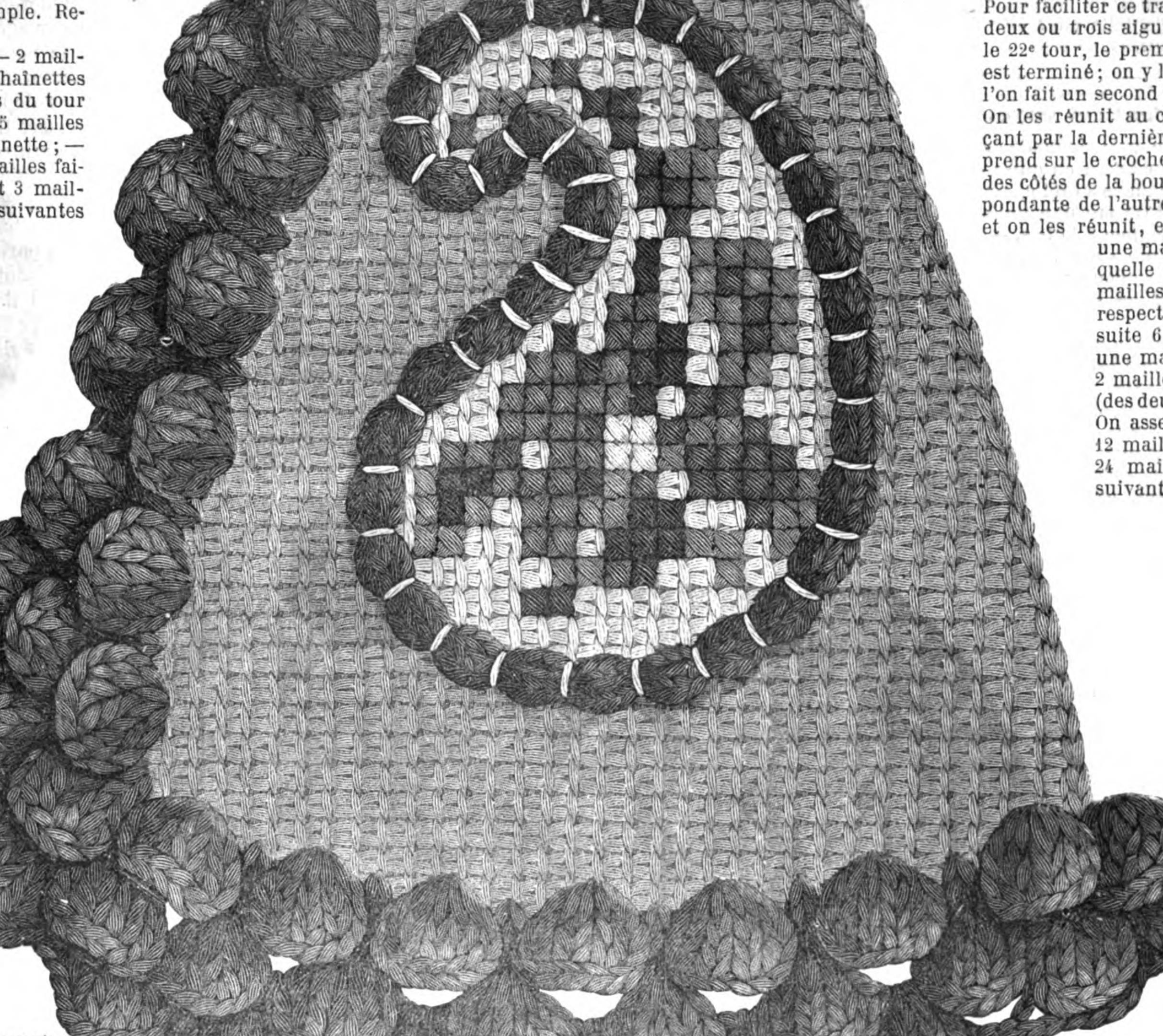
EN PERLES DE CRISTAL.

**MATÉRIAUX :** Deux écheveaux de soie de cordonnet ponceau; 10 fils de perles blanches en cristal; trois jeux de très-fines aiguilles à tricoter; un fermoir d'acier; un peu de taffetas ponceau.

La bourse se compose de deux morceaux ronds, faits isolément. On enfile sur la soie ponceau deux à trois fils de perles; on monte 18 mailles, divisées sur quatre aiguilles et réunies en rond; le premier tour se fait à l'endroit. Après la première maille tricotée, on glisse une perle entre cette maille et la suivante qui va être faite, et l'on continue ainsi pour tout le tour. Le second tour est semblable au précédent, mais fait à l'envers. On fait toujours alternativement un tour à l'endroit, un tour à l'envers.

Dans le 3e tour, on glisse deux perles au lieu d'une, et le nombre des perles augmente toujours d'une perle, après que l'on a fait deux tours, jusqu'à ce que l'on ait, dans le 21e et le 22e tour, 11 perles entre chaque maille. Pour faciliter ce travail, on peut ajouter deux ou trois aiguilles à tricoter. Avec le 22e tour, le premier côté de la bourse est terminé; on y laisse les aiguilles, et l'on fait un second côté pareil à celui-ci. On les réunit au crochet en commençant par la dernière maille tricotée. On prend sur le crochet une maille de l'un des côtés de la bourse, la maille correspondante de l'autre côté de la bourse, et on les réunit, en faisant au crochet une maille simple, avec laquelle on retire les deux mailles de leurs aiguilles respectives. Viennent ensuite 6 mailles en l'air, — une maille simple dans les 2 mailles *tricotées* suivantes (des deux côtés de la bourse). On assemble de cette façon 12 mailles (par conséquent 24 mailles); les 6 mailles suivantes représentent l'ouverture destinée au fermoir; on les démonte au crochet, comme les précédentes, mais séparément pour chaque côté.

Le tour suivant est formé de mailles simples. On fait une maille dans chaque maille des festons de mailles en l'air, mais on fait deux tours de mailles simples sur le contour de l'ouverture, puis on exécute la bordure.



SIXIÈME PARTIE DU TABOURET-POUFF, GRANDEUR NATURELLE.

*1er tour de la bordure.* — * Une double bride, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles du tour précédent. Recommencez depuis *. On retourne l'ouvrage pour le

*2e tour.* — * Une maille simple dans la plus proche bride, — 4 brides placées *à cheval* sur les 3 mailles en l'air du tour précédent. — Recommencez depuis *.

On encadre la bordure avec une frange de perles. Pour chaque boucle de cette frange, on enfile 30 perles; on fixe le brin de soie dans le milieu du feston (voir le dessin); — on enfile 30 perles, on les entrelace dans la boucle précédente, on les fixe au feston suivant, et ainsi de suite.

On double la bourse avec du taffetas ou de la moire ponceau, et l'on coud bourse et doublure autour du fermoir.

### Crochet hermine.

Ce point est, ainsi que le suivant, une variation du crochet tunisien; on le fait en *allant et revenant.* Ces deux rangs de droite à gauche, — de gauche à droite, — composent un tour du dessin. On emploiera ces deux dessins pour pèlerine, vestes, couvertures, etc.

FEUILLE EN CHENILLE POUR LA GARNITURE DE LAMPE.

Après avoir fait une chaînette très-lâche, on revient sur ce premier travail.

*1er tour.* — On passe le brin au travers de la première maille; on le garde sur le crochet, on jette le brin sur le crochet, — on passe le brin dans la même maille, en sorte que l'on a quatre boucles sur le crochet. On répète ceci dans chaque maille de la chaînette. Dans le second rang, de gauche à droite, on démonte la maille quadruple, comme une seule maille.

*2e tour.* — Comme dans le premier rang du tour précédent, on forme des mailles quadruples, en piquant toujours le crochet, entre deux groupes de mailles, à la place indiquée par une croix. Dans le deuxième rang, on démonte, comme cela a été indiqué pour le premier tour, et l'on travaille tous les autres tours comme ce deuxième tour. On exécute les *queues* d'hermine en faisant une maille quadruple noire, après 2 mailles quadruples blanches, dans chaque troisième tour.

### Barbe en dentelle perlée en jais.

Les barbes, feuilles, papillons, entre-deux de dentelle noire (imitation), employés pour les garnitures de robes, sont très-souvent ornés de perles en jais. On trouve tous ces objets en dentelle chez Mme Aubert, modiste, rue Neuve-des-Mathurins, no 6.

### Crochet rayé.

Dans chaque maille de la chaînette on passe le brin, que l'on conserve sur le crochet en guise de maille; dans le deuxième rang (de gauche à droite), on démonte 3 mailles l'une après l'autre. * On fait une maille en l'air, — on démonte 3 mailles ensemble à la fois, — on fait une maille en l'air, — on démonte 3 mailles l'une après l'autre. On recommence toujours depuis *.

Le 2e tour et tous les suivants sont faits ainsi qu'il suit :

*1er rang.* — De droite à gauche. On reprend sur le crochet le nombre de mailles qui composent la chaînette, c'est-à-dire que l'on passe le brin dans chacune des trois mailles perpendiculaires, et aussi dans les trois vides suivants. On trouvera sur le dessin (qui représente le rang de gauche à droite, à moitié fait) les trois mailles perpendiculaires, désignées chacune par un point, — les trois vides, marqués chacun par une croix. Dans le rang de gauche à droite, on démonte, comme cela a été indiqué pour ce rang, dans l'explication du premier tour.

### Encadrement

POUR PORTEFEUILLE OU TAPIS.

Si l'on désire broder un grand portefeuille dont le milieu serait occupé par de belles initiales, on exécutera ce dessin au petit point, — ou bien à la croix, — sur du canevas très-fin. Si l'on veut employer ce dessin pour encadrer une descente de lit, on choisira du canevas très-gros, ou même on le fera au point *double-croix*, employant quatre fils en hauteur et en largeur.

DESCRIPTION

### DE TOILETTES.

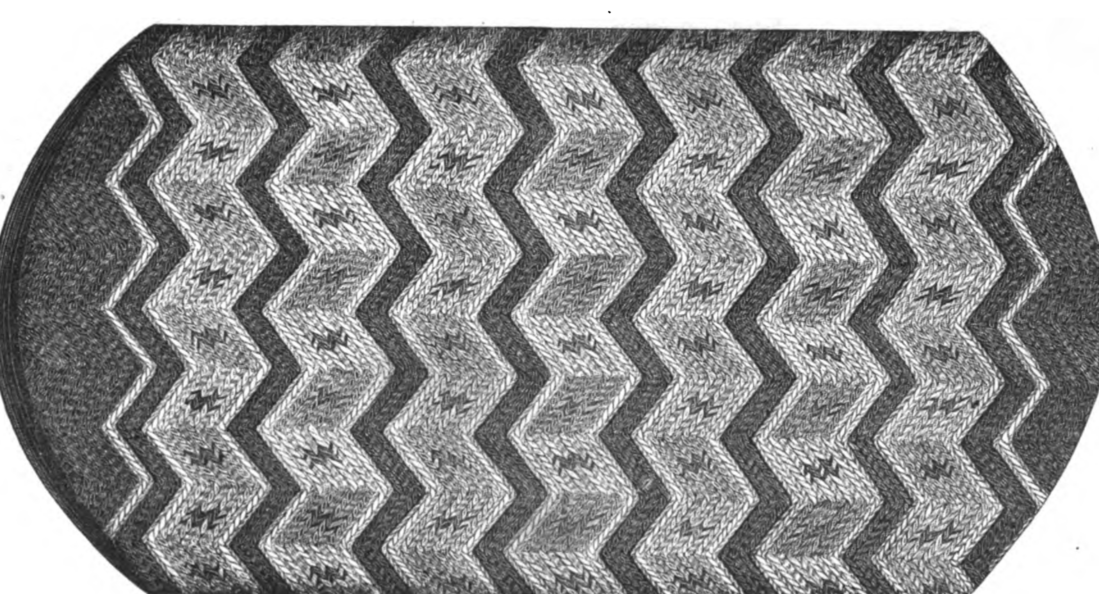
*Robe de bal.* Première jupe de taffetas blanc; seconde jupe en tarlatane bleue, recouverte avec une robe en



GARNITURE DE LAMPE.

crêpe bleu, dont le bord inférieur est orné d'un gros bouillonné, voilé par du tulle *illusion* blanc; une tunique de même tulle blanc recouvre toute la toilette. Cette tunique, ouverte par devant, est bordée avec une frange de plumes de paon, et fixée, de distance en distance, par des papillons dorés. Mêmes papillons avec entourage de plumes de paon sur le bouillonné. Corsage décolleté en crêpe bleu, avec draperie de tulle blanc, ornée au milieu et sur les épaules avec des papillons dorés. Coiffure avec plumes de paon et papillons; manches très-courtes; gants blancs à 4 boutons; sortie de bal en satin blanc, doublée de satin bleu, garnie de frange lama.

*Robe de chambre en velours noir, doublée de satin cerise.* La doublure forme revers par devant, sur une jupe blanche à volants, et plastron sur la poitrine. Les manches sont à crevés cerise à chaque bout. Des cordes et des glands cerise composent les ornements de la robe de chambre, retenue à la taille par une longue cordelière. Bonnet en dentelle blanche, avec rubans en velours cerise. Col et manches de mousseline blanche, avec ruches de dentelle.

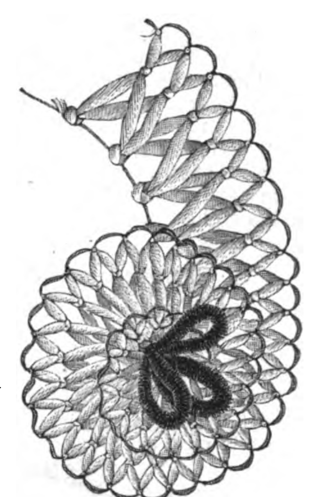


PORTE-CIGARES AU CROCHET, GRANDEUR NATURELLE.

## MODES.

Les toilettes dont Paris s'occupe le plus en ce moment se composent de tulle, de gaze, de fleurs, de rubans, de perles d'or, d'acier, d'argent ...; en un mot, ce sont les toilettes de bal.

Jamais on n'a employé autant de *clinquant* dans les accoutrements féminins qu'en l'an de grâce 1865. Les grosses perles de métal s'enroulent dans les coiffures, serpentent sur les robes, s'incrustent dans les mèches de cheveux; leur poids n'est pas, — heureusement! — en rapport avec leur apparence, car ces boules d'acier, d'or ou d'argent, sont creuses et légères. On les mélange aux fleurs, on les attache aux manches, aux corsages de robes de bal; en un mot, il semblerait que l'on ne peut plus se passer de ces ornements, si l'on ne voyait quelques toilettes charmantes dans la composition desquelles il n'entre point la moindre perle. Je veux décrire l'une de ces toilettes, qui m'a paru la plus jolie, la plus fraîche, la plus simple et la plus élégante, parmi toutes celles qui l'entouraient.



EXÉCUTION DE L'UNE DES ROSETTES AU FILET, GRANDEUR NATURELLE.

Robe de dessous en poult-de-soie blanc; première jupe, en tulle, garnie avec trois grosses ruches de tulle; seconde jupe, plus courte que la précédente, également en tulle blanc, dont le bord était découpé en dents peu creuses, arrondies par conséquent. Cette jupe était beaucoup plus longue derrière que devant; elle était entièrement garnie avec une ruche étroite, en tulle blanc, qui, après avoir bordé l'une des dents, remontait sur la jupe jusqu'au corsage, en s'inclinant un peu pour se rapprocher de la ruche, qui, après avoir bordé la dent suivante, remontait aussi vers le corsage, — ainsi de suite, tout autour de la jupe. Le corsage à pointe avait, en guise de *berthe*, trois ruches de tulle; les manches courtes étaient garnies de la même façon; de petits liserons blancs serpentaient dans la coiffure et retombaient en arrière en deux *traînes* d'inégale longueur.

C'était une toilette de jeune fille, mais une jeune femme eût pu la porter avec quelques modifications, en choisissant, entre autres, du satin blanc pour la robe de dessous et des fleurs de nuance vive pour la coiffure.

Les jupons sont définitivement aussi ornés que les robes les plus ornées; on emploie toujours pour les garnir les jolis galons-cachemire que l'on fabrique aujourd'hui avec une frange, absolument comme les bordures de châle que ces galons semblent reproduire en miniature.

Une mode, qui n'est jusqu'ici adoptée que par quelques actrices, lesquelles se chargent du reste de familiariser le public féminin avec toutes les excentricités de la toilette, consiste à couper les lés d'une robe et à les *monter* de telle sorte que toute leur ampleur soit rejetée en arrière en un paquet énorme. Toujours d'après cette mode, la robe est entièrement plate devant et sur les hanches, et se trouve *tendue* sur la crinoline, dont elle dessine la forme; c'est une réminiscence de l'an 1800. Dans ce temps-là, cette mode, qui ne s'alliait pas à la crinoline, se bornait à être laide et inconvenante; aujourd'hui, grâce à la crinoline, les robes plates et tendues sont seulement grotesques.

On *revoit* sur des robes en taffetas quelques hauts volants, ayant 25 centimètres



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob, Paris

*Toilettes de M.elles RABOUIN, 67, r. N.ve des P.ts Champs.*

de largeur, mais ils ne sont jamais montés *à bord* de la jupe. On les fronce, ou bien on les *tuyaute* à tête; on les pose sur la jupe, qui est très-longue par derrière, de façon à laisser passer son bord sous le volant par devant; puis ce volant s'incline toujours davantage, et, par derrière, il dépasse même la robe, pour augmenter sa longueur à cette place. Cette garniture, ample et un peu sévère, convient surtout aux dames âgées et à celles qui ne sont plus tout à fait jeunes.

On porte beaucoup de vestes d'intérieur, et même, ce qui est plus grave, de *sorties de bal* en drap ponceau, ornées de rubans en velours noir, encadrées avec un cordon en soie blanche. Passons. Je ne suis pas chargée d'*approuver*, mais bien d'enregistrer les décisions de la mode. Une autre nuance, tranchante sans doute, mais si jolie que je n'ai pas le courage de la condamner, est le rose vif, dit *rose de Chine*. On l'emploie aussi pour les bournous du soir et pour les vestes du matin. Si l'on recule devant l'emploi de ces teintes en guise de principal, on peut les adopter comme accessoire. Ainsi une veste de soie ou de velours noir peut être doublée en cachemire ou satin ponceau, et cette doublure est mise en évidence sur les revers de la veste et sur ceux des manches. Quant aux broderies de perles noires, elles sont semées à profusion sur les *confections* de tous genres; on peut les adopter sans scrupule, tant elles sont devenues d'un usage général.

E. R.



BOURSE DE JEU TRICOTÉE EN PERLES DE CRISTAL.

## AMEUBLEMENT.

La mode parisienne ne se borne pas à exercer son pouvoir dans le domaine de la toilette : elle touche à toutes choses, elle change toutes choses, et ne cesse de se conformer à l'injonction jadis adressée à Clovis, en adorant ce qu'elle a brûlé, en brûlant ce qu'elle a adoré.

Il n'est point de localité en ce monde où l'on pousse aussi loin qu'à Paris le luxe relatif du mobilier et le culte du confortable. En ce moment la mode favorise le style Louis XVI pour les salons, remonte d'un règne en arrière pour les chambres à coucher, que l'on remplit de meubles Louis XV, et demeure *fantaisiste* pour les salles à manger et les cabinets de travail.

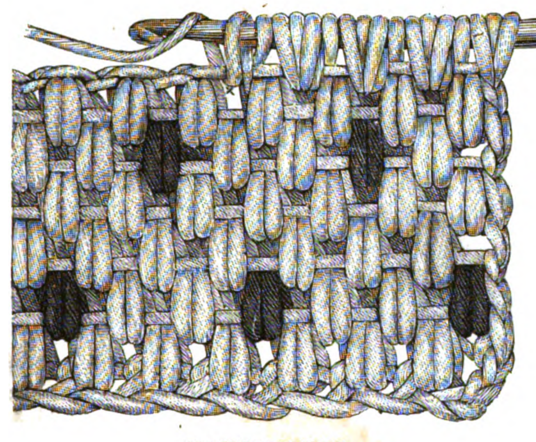
En dehors du style Louis XV, les chambres à coucher ont parfois un mobilier moderne en marqueterie de deux tons, composée de bois de palissandre et de bois de rose, sans cuivres, bien entendu. Ce mobilier se compose du lit, de la table qui l'accompagne, d'une commode, d'une grande psyché, d'une chaise longue, de deux ou quatre petits fauteuils *crapauds*, d'un guéridon, et, si la dimension de la chambre le permet, d'une étagère-bibliothèque, posée sur un pied à pivot, qui permet de tourner et de mettre à sa portée les diverses cases dans lesquelles on a rangé les livres. Les étoffes employées pour cette chambre peuvent être foncées, sans cependant être *tristes*. Ainsi, le gros bleu, nuance bluet, en reps de laine ou velours de laine, convient à une chambre à coucher, surtout si l'on *égaye* cette couleur en la mélangeant avec des bandes de tapisserie posées comme encadrement des rideaux et des portières, ou bien intercalées dans les rideaux; les siéges seraient analogues, recouverts, par conséquent, avec des bandes de tapisserie, alternant avec des bandes d'étoffe; le papier serait gris, de deux ou trois tons; grises aussi les boiseries.

Pour une jeune femme, ce mobilier aurait peut-être une physionomie un peu sévère; on pourrait, dans ce cas, adopter les meubles en bois laqué et verni en blanc, recouverts en perse à dessins anciens, sans apprêt, dite perse *cretonne*. Si l'on n'était pas forcé de restreindre la dépense, on tendrait les murs et le plafond en perse pareille à celle des meubles. Au centre du plafond, à la place où tous les plis de l'étoffe se rencontrent sous une rosace, on suspendra une lanterne en forme de globe, en cristal dépoli. Point de jardinières dans cette chambre, à moins que les fleurs dont on les garnirait ne soient sans parfum.

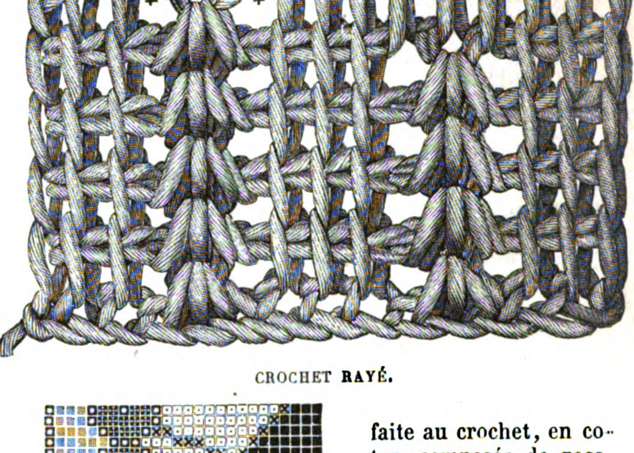
Dans le cas où l'on devrait s'interdire le luxe, sans vouloir cependant renoncer à une apparence confortable, on choisirait des rideaux et des portières en une étoffe de laine grenat, que l'on nomme *croisé*. Ce tissu est simple, solide et peu coûteux; on le doublerait en percaline de même nuance. Le bois d'acajou est aujourd'hui le moins coûteux de tous les bois; lorsqu'il est un peu ancien, il a perdu sa nuance trop criante et s'harmonise sans difficulté avec toutes les teintes d'étoffe. Le lit serait garni avec une couverture pareille aux rideaux, sur laquelle on poserait une deuxième couverture, faite au crochet, en coton, composée de rosaces ou de médaillons qui imitent la guipure ancienne; cet ornement communique à la chambre à coucher un aspect élégant et *soigné*. Si un édredon reste au milieu du lit, on le couvrira avec un travail au crochet, pareil au précédent.

Les armoires à glace sont bannies des chambres à coucher, mais seulement dans le cas où la disposition de ces chambres est soumise aux règles d'une élégance suprême. Dans les appartements modestes, il serait puéril de se priver de ce meuble commode, uniquement parce qu'on les place dans les cabinets de toilette, lorsqu'on est grandement et richement logé.

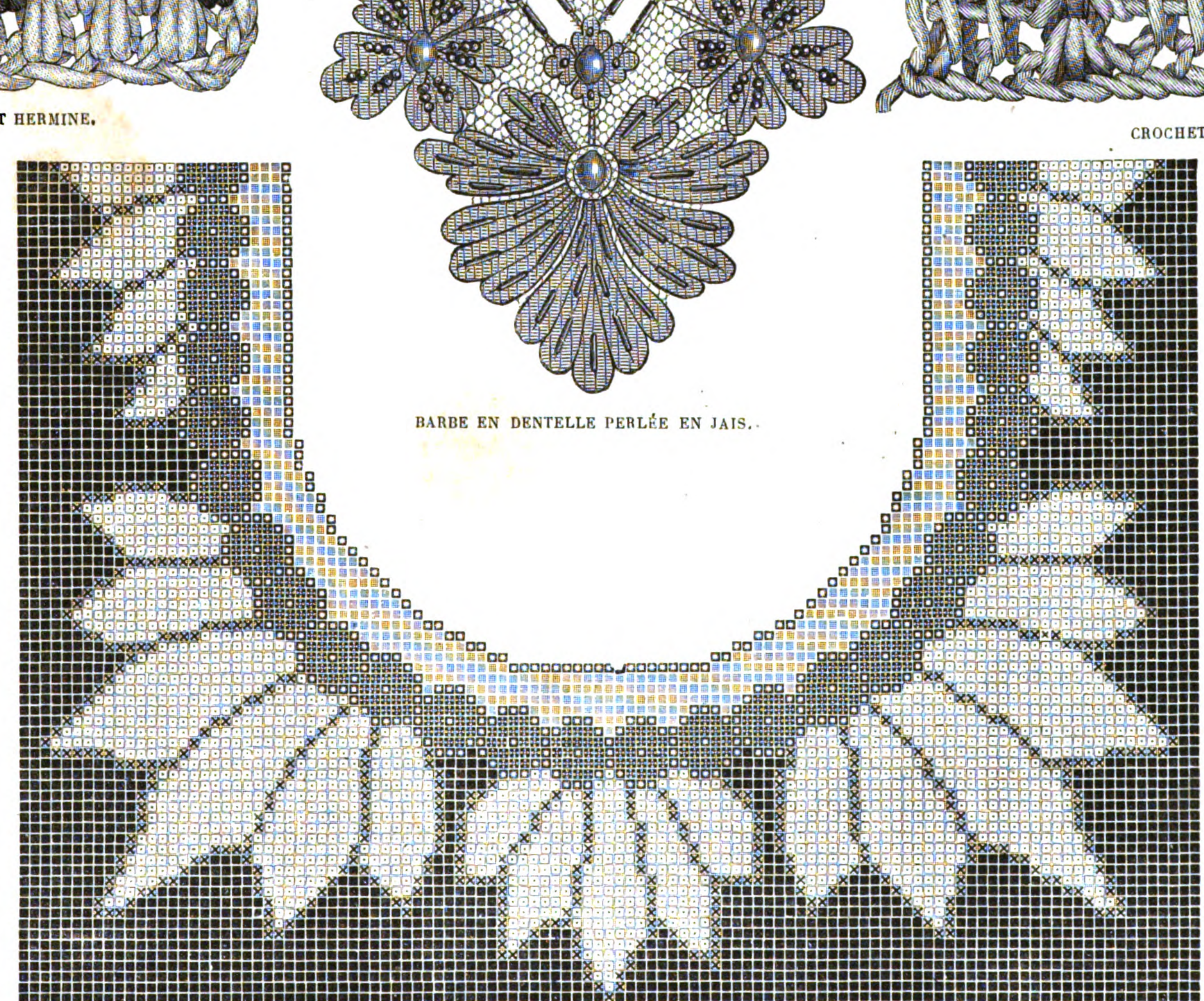
Le bambou, sous toutes ses formes en, couleur naturelle ou doré, jouit en ce moment de priviléges spéciaux : tabourets hauts et



CROCHET HERMINE.



CROCHET RAYÉ.



BARBE EN DENTELLE PERLÉE EN JAIS.

ENCADREMENT POUR PORTEFEUILLE OU TAPIS. — Explication des signes : ■ Noir. ■ Gris clair. ▫ Blanc en soie ou laine. ▫ Gris-acier. ▫ Jaune d'or. ■ Soie ou laine bleu vif.

ardinières, étagères, écrans, tables à ouvrage, composées de deux corbeilles superposées, pliants, chaises *volantes*, tout cela se fait en bambou, se place partout, s'allie aux mobiliers de toutes les époques. On trouve des tabourets de pied de ce genre chez MM. Allard, faubourg du Temple, n° 50, à 5 et 6 francs. Les étagères en bambou sont charmantes, avec leurs deux ou trois plateaux en laque chinoise (plus ou moins authentique), et les glands-grelots en laine multicolore qui les ornent; les rebords des plateaux retiennent tout ce qu'on leur confie, et l'on ne perd pas son temps à poursuivre un dé, ou bien un crochet, un peloton de laine, de soie ou de coton, qui prennent leurs ébats dans tous les coins de la chambre.

Les imitations de bois de chêne, meubles sculptés à la mécanique et couverts d'une couche de peinture qui leur donne la teinte du vieux chêne, sont exilés de toute salle à manger élégante; ils sont remplacés par le noyer à moulures noires, ou par le chêne *véritable*, auquel on laisse la teinte claire de son jeune âge. La sculpture de ces meubles est plus ou moins riche, selon que l'on peut les choisir plus ou moins chers. Quant à ces meubles en faux chêne, ci-dessus cités, chers à toutes les personnes qui voulaient se créer un intérieur moyen âge, pour y poser en châtelains et châtelaines, ils ont perdu tout crédit; l'abus qui en a été fait les a tués; les véritables *vieux* meubles en bois de chêne conservent leur mérite et leur valeur, et sont à leur place dans un cabinet masculin.

Le drap semble l'emporter sur le cuir, lorsqu'il s'agit des garnitures de fenêtres et des portières de salle à manger, mais non le drap uni; on l'orne avec des applications de drap de diverses couleurs éclatantes, festonnées à points très-écartés, faits en laine fine ou bien en soie. On adopte pour ces applications le genre chinois, ou arabe, ou égyptien. Ce dernier genre est fort à la mode en ce moment, même pour les travaux en tapisserie; il se compose d'hiéroglyphes de toute nature, de toute dimension, semés sur un fond uni, ou disposés en large bordure encadrant les rideaux et portières de drap vert, gros bleu, havane ou grenat. Si la table de la salle à manger est belle, on ne la couvre pas avec un tapis; parfois on se borne à l'avoir en bois brut, pareil à celui que l'on emploie pour les rallonges des tables de salles à manger. Dans ce cas, le pied seulement est en rapport avec le reste du mobilier, et l'on couvre la table avec un tapis pareil aux rideaux ou bien multicolore, garni de franges.

Les meubles ayant une autre destination changent de forme pour les cabinets masculins, mais ils sont de même genre que ceux des salles à manger : noyer, poirier ou chêne naturel. On met généralement dans un cabinet un large divan, sur lequel on peut, au besoin, improviser un lit; un ou plusieurs corps de bibliothèque, une table-bureau, des fauteuils et des chaises; rideaux et portières en reps ou bien en drap, pareils à ceux qui ont été décrits pour la salle à manger.

Quant aux salons, on adopte, ainsi que je l'ai dit, le style Louis XVI; il n'est pas le plus gracieux de tous, mais il est à la *mode*: meubles dorés ou blancs, garnis en damas de soie ou bien en tapisserie dite de Neuilly. La table ronde ou ovale est sévèrement bannie; on ne voit plus que des tables à quatre pieds. Si le mobilier est en bois blanc, laqué et verni, la table sera pareille, avec tapis de velours intercalé dans le bois, qui le dépasse tout autour, de façon à l'encadrer; encoignures destinées aux lampes; lustre de même style que le mobilier. Ceci est le salon *officiel*. Le salon intime est la pièce habitée constamment par la maîtresse de la maison, qui se garde bien de l'appeler son *boudoir*. Ce terme, empreint d'une affectation surannée, est de même date que les *vapeurs* et revêtu du même ridicule. On a un petit salon, ou bien un cabinet; on n'a plus de *boudoir*.

Dans cette pièce, tout relève de la fantaisie; c'est là que s'accumulent les jardinières de toutes formes, montées sur pied, ou posées sur des meubles, ou suspendues aux murs, sous forme de hottes en osier doré ou brut, contenant des plantes retombantes; mêmes plantes dans la jardinière d'osier ou de terre cuite, suspendue au plafond en guise de lustre. Là se voient les *pouffs*, plus ou moins élevés, les tabourets de toute taille, *semés* de tous côtés, sans symétrie apparente; la symétrie, qui glace le regard et paralyse l'esprit, est soigneusement bannie du *petit salon*. Là se trouvent les étagères de toutes dimensions, les porcelaines de Chine, du Japon, et les vieilles faïences servant de vases à fleurs, de coupes à cartes de visites, d'écritoire, de baguiers. Tous les meubles sont capitonnés, quelles que soient les étoffes avec lesquelles ils sont recouverts; point d'angles, tout est moelleux et arrondi; les portières et rideaux d'hiver sont ouatés et doublés; un tapis à grandes fleurs couvre le plancher; des livres, des journaux, des travaux féminins, se pressent sur toutes les étagères et sur toutes les tables. C'est là aussi que l'on place le piano en bois sculpté, de genre dit *artistique*, avec incrustations de marbre de diverses couleurs; le tabouret de ce piano est l'un des pouffs que l'on voit dans la chambre, mais il est monté sur une vis qui permet de l'exhausser.

Quant aux pliants, ce n'est pas seulement une mode, mais une fureur. J'en ai vus qui sont réellement ravissants, chez M^me^ Michaud-Jolly, boulevard Sébastopol, 14 (rive droite). Ce sont de vrais meubles de salon, montés sur *bambou*, dont les nœuds sont dorés. Ils sont garnis avec une résille à *boulots* en passementerie, de couleurs assorties à celles de la broderie. Cette garniture, posée sur chaque côté, forme une sorte de lambrequin *à jour*. Quand la tapisserie est faite sur canevas *Java*, on la double avec du canevas pareil; les quatre pieds du pliant sont retenus par une ganse assortie placée en X.

Les dessins *égyptiens* et Smyrne sont les plus appropriés à ce genre de *monture* ainsi qu'aux *escabeaux* et *pouffs* bas et carrés, que l'on garnit également avec une résille. Il y a des bambous *blonds*, et d'autres qui sont *noirs*.

Le *montage* des pliants coûte 32 francs; la tapisserie avec les assortiments coûte de 15 à 16 francs.

On fait, dans la même maison, des tapis d'une élégance suprême. La tapisserie est un dessin Louis XV, égyptien ou smyrniote. On place autour du tapis un premier encadrement en velours, de nuance assortie à celle de la tapisserie; l'intérieur de cet encadrement est découpé de façon à rappeler le mouvement des ornements du dessin de la tapisserie, et rattaché à celle-ci par une grosse corde en passementerie. Autour de ce premier encadrement, on en pose un second de nuance différente et capitonné.

La tapisserie est rembourrée avec du crin, afin de se trouver au même niveau que l'encadrement capitonné; le tout est doublé en toile verte. Les nuances de velours que l'on associe le plus volontiers sont le bleu avec le grenat, le noir avec le rouge. Ces tapis n'ont pas de dimensions bien précises; généralement la tapisserie a 1 mètre 50 centimètres de longueur, 50 centimètres de largeur. La largeur du premier encadrement est de 15 centimètres; celle du deuxième encadrement est de 45 centimètres.

Dans un récent article, consacré à l'ameublement (voir le n° 46 de l'année 1864), je me suis occupée principalement des ressources modestes forcées de tenir compte de la dépense; mais nous avons des lectrices qui veulent connaître les raffinements de l'élégance moderne, et l'équité nous commande de nous occuper des personnes riches comme de celles qui n'ont à leur disposition qu'un budget restreint. J'ajouterai que, si l'on ne pouvait avoir deux salons, on supprimerait celui que l'on n'habite pas, qui reste consacré aux réceptions cérémonieuses, et que l'on donnerait au salon *unique* le caractère ci-dessus indiqué pour le *petit salon*. On ne craindrait pas d'y avoir des livres qu'on lit, les journaux, les broderies, les siéges de toutes formes, les objets plus ou moins coûteux, mais qui peuvent toujours être élégants de forme, servant aux occupations de la maîtresse de maison. L'ordre n'exige pas une symétrie glaciale, il n'impose pas la compagnie de meubles anguleux, rangés chacun à une place déterminée et devenus inamovibles; pourvu que le désordre soit *beau*, c'est-à-dire qu'il accuse, non l'incurie et la malpropreté, mais bien la diversité des occupations, il devient un *effet de l'art*, préférable cent fois à l'ordre compassé et méticuleux.

EMMELINE RAYMOND.

## LES COSMÉTIQUES.

Nous empruntons au *Moniteur* du 15 novembre 1864 un article remarquable, qui sera lu par nos abonnées avec intérêt et profit. Il contient des renseignements précieux donnés par un savant, désireux d'éclairer les femmes sur les dangers qu'elles courent en adoptant, sur la foi de *réclames* salariées, les produits soi-disant miraculeux qui, en promettant de leur rendre la beauté, leur enlèvent à tout jamais la santé.

Celles de nos lectrices qui nous ont parfois adressé des questions relatives aux *cosmétiques* comprendront, lorsqu'elles auront lu cet article, les motifs de la réserve que nous nous sommes imposée sur ce sujet. Plus soucieux de leurs intérêts que du bénéfice produit par les recommandations portant sur cette branche de l'industrie, nous n'avons jamais voulu mettre notre publicité au service de cosmétiques, qui sont, ainsi que le dit M. le docteur Poisson, *inefficaces* ou *dangereux*.

La bonne éducation de la femme est d'une grande importance dans un État qui veut surtout s'élever par la moralisation des masses, base la plus sûre de toute prospérité, de tous vrais progrès. La femme, par son exemple encore plus que par ses conseils, peut faire un bien immense autour d'elle. Elle a l'instinct du bien, parce qu'elle est aimante; mais souvent son désir de plaire, qui part d'un sentiment louable en lui-même, se fourvoie; ce n'est plus seulement aux siens qu'elle cherche à plaire, mais à des indifférents; ce n'est plus seulement par ses qualités de cœur qu'elle veut séduire, mais par ses charmes; dans cette funeste voie elle marche à sa perte. Hors de la voie du sens droit, de ce qui est bien, on ne retrouve jamais que piéges, obstacles, chute et regrets.

Voici un bien sérieux préambule pour arriver à réformer quelques détails pernicieux de la toilette des femmes; mais c'est que ce n'est pas une légère faute chez les femmes de jouer leur santé pour paraître plus jeunes qu'elles ne le sont; c'est un véritable tort qu'elles se font et qu'elles font aux leurs, de se chagriner de vieillir, d'en prendre de l'humeur et de s'imaginer qu'elles pourront tromper sur leur âge en se peignant la figure, en se teignant les cheveux, en se pavanant, en se jetant dans la dissipation. Qu'elles soient de leur âge, sans autrement s'en tourmenter : elles en auront plus de bonté naturelle, en plairont davantage, et leur santé y gagnera. La paix n'en régnera que mieux chez elles et autour d'elles.

On a tout dit sur les dangers auxquels les femmes s'exposent en s'habillant trop légèrement; nous n'insisterons que sur les dangers qu'elles encourent en se servant journellement de cosmétiques, la plupart véritables poisons, malgré le nom menteur de cosmétique, qui, on le sait, veut dire : J'aime la beauté.

Le danger de se servir de cosmétiques pour la toilette a surtout été démontré par plusieurs de nos plus habiles chimistes, par M. A. Chevallier, toujours sur la brèche pour signaler les abus, par M. Reveil, qui a signalé à l'Académie de médecine la présence de soixante-cinq poisons dans des compositions de cosmétiques, et il ne les a pas tous examinés; et enfin par M. Arrault, qui, le premier, a élevé la voix avec autorité pour demander que sur les champs de bataille les ambulances et les chirurgiens soient sous la protection de Dieu, qu'on leur épargne les horreurs de la guerre.

M. Arrault, fort habile chimiste, a publié une brochure pour démontrer les avantages qu'il y aurait à fonder une parfumerie sanitaire et indiquer sur chaque flacon la composition du cosmétique mis en vente. La loi de vendémiaire an XI, dit-il, condamne à l'amende, à la prison même, le pharmacien, s'il vend un poison sans un ordre de médecin ou sans l'autorisation d'un commissaire de police, et cette loi laisse toute liberté au parfumeur de vendre les poisons les plus violents et à des doses considérables, parce qu'il les masque de parfums, qu'il les enserre dans des vases élégants avec des étiquettes jolies, fleuries, le plus ordinairement mensongères! Ainsi, la céruse, ce poison perfide et implacable, s'appelle blanc végétal; un savon à base minérale sera aussi nommé savon végétal; végétales aussi seront appelées les pommades pour teindre les cheveux, effacer les rides, les taches de rousseur, etc., et tous ces affreux mélanges, composés de nitrate d'argent, de cyanure de mercure, de sublimé corrosif, d'acétate de plomb, de sulfure de plomb, de mercure! Et encore, c'est que ces détestables ingrédients, tout en empoisonnant, ni ne teignent convenablement les cheveux, ni n'effacent les rides, ni ne donnent de la fraîcheur à la peau..., et c'est dans le vain espoir d'obtenir ces avantages, qu'elles n'obtiennent pas, que les femmes s'empoisonnent... N'est-ce donc pas d'une déraison inconcevable?

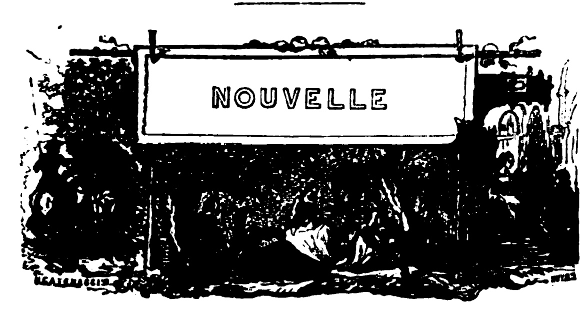
Le docteur Reveil, si honorablement connu, et qui, comme il a eu l'occasion de le dire, est désintéressé dans la question, puisqu'il est pharmacien sans officine, médecin n'exerçant pas la médecine, a pris le *Manuel du parfumeur*, et, dans ce seul livre, il a trouvé 5 formules contenant de l'arsenic, 6 du plomb, 4 du nitrate d'argent, 5 du mercure, 5 du sulfate de zinc, 3 de la chaux vive, 4 de l'hypochlorite de chaux, 1 de l'acide sulfurique libre, 1 de l'acide oxalique libre, 1 de l'émétique, 5 du sel ammoniac, 3 du camphre, 4 de l'essence d'amandes amères en proportion considérable, 1 de la coloquinte, 1 du tabac, 6 de l'opium, 2 du colchique, 1 de la ciguë, 2 du sulfate de quinine, 2 des cantharides. Que l'on ne l'oublie pas, disons-le encore, à ces dangereuses compositions on a donné les noms les plus doux, les plus suaves : blanc d'argent, de perle, de Vénus, pastilles du harem, crème de Psyché; c'est-à-dire : sels de mercure, de plomb, pierre infernale. Cette aimable crème de riz, dont on couvre les épaules, la gorge, les bras, n'est qu'un mélange de fécule et de talc. On se teint les cheveux avec du nitrate d'argent, des sels de plomb, de la chaux vive; les cheveux poussent blancs à la racine, sont gris-rouge au milieu, et noirs à l'extrémité. C'est, en vérité, une magnifique chevelure! Heureux quand, manquant l'expérience, on ne leur donne pas une teinte verdâtre. On veut s'épiler, il faut se servir de mercure, d'arsenic, d'oxyde de plomb, de chaux vive, de soude caustique, etc., etc.! Est-on bien sûr de l'eau de Cologne dont on se sert pour la toilette? Elle contient souvent du sous-acétate de plomb, etc., etc.

Le docteur Casimir Daumas a publié un fort spirituel article sur l'abus des cosmétiques. « Les femmes, dit-il, croient-elles donc s'embellir, en se frottant le visage de blanc, de bleu, de rouge et de noir, à en user leur peau, à la plisser, la racornir, l'écailler? Toutes les fois qu'une femme met le pied dans une parfumerie, où brillent tant de riches étiquettes et de petits pots enrubannés, il y a de quoi trembler pour elle. C'est le plus gracieusement du monde qu'on lui livre les poisons les plus perfides. Les femmes qui achètent des cosmétiques sont dupes ou victimes : ou elles achètent fort cher des graisses sans valeur et inoffensives, ou elles payent fort cher des poisons qui attaquent leur santé. Ce sont des ingrédients corrosifs qu'on leur vend pour donner de la longueur et une douce inflexion aux sourcils, du noir aux cils et aux paupières, et du feu aux yeux. On leur vend certains crayons dits mystérieux, à teinte noire ou bleue, pour tracer des réseaux d'azur sur leurs peaux délicates : de loin, c'est l'apparence d'une veine; de plus près, c'est une ride et souvent une peau écorchée; bientôt une raie rouge se dessine à la place des sourcils, les paupières se dégarnissent et s'enflamment, les yeux deviennent sujets à des ophthalmies, à un larmoiement continuel, etc., et encore si la femme paraissait jolie, si l'on pouvait s'y tromper, mais la plus habile n'arrache tout au plus que cette exclamation : C'est un joli pastel! »

Écoutons les conseils de notre savant hygiéniste Michel Lévy : pour les dents, qu'on les nettoie avec de l'eau dégourdie, qu'on les lave après avoir mangé; s'il faut les nettoyer plus profondément, que l'on se serve de poudres inertes : le charbon, le corail, les os calcinés; si si l'on veut un peu purifier l'haleine, que l'on y ajoute 2 ou 3 grains de chlorure d'oxyde de sodium; que l'on n'emploie le quinquina, le cochlearia, que si les gencives sont molles, saignantes. Les dentifrices d'ailleurs doivent varier selon l'état de la bouche de chaque individu; pour la peau, le savon est un bon cosmétique; quant aux cheveux, qu'on les lâche libres à l'air; quelques topiques gras, si les cheveux sont trop secs.

Le meilleur des cosmétiques, c'est la santé; c'est la santé qui entretient la jeunesse et la beauté; et ce qui donne surtout la santé, c'est un bon régime, c'est la paix de l'âme. C'est là, certes, une vérité bien triviale; mais, tant que les vérités n'ont pas conquis leur place, il faut les répéter. Ch. POISSON.

(*Moniteur* du 15 novembre 1864.)




## LA FAMILLE BÉROUVILLE.

Suite.

### II.

DEUX COMMÈRES.

Louvigny se montra, contre son ordinaire, des plus hospitaliers pour le nouvel employé. Sa qualité d'étranger fut volontairement mise en oubli. Toutes les portes lui furent ouvertes; les esprits les plus pointilleux de la petite ville l'acceptaient pour un des leurs; la débitante de tabac et la maîtresse d'hôtel, deux personnes fort importantes, qui gardaient la plus injurieuse défiance contre les employés étrangers, et qui méprisaient hautement, d'ailleurs, tout ce qui n'avait pas pris naissance sous le ciel de Louvigny, l'appelaient familièrement Monsieur Paul, et ne permettaient pas qu'il payât immédiatement sa pension, ses cigares et le repassage de ses faux cols.

Ce genre de faveurs témoignait des dispositions les plus sympathiques, et il s'en était montré suffisamment reconnaissant, en subissant, sans se plaindre, l'affectueuse inquisition que les bonnes âmes jugèrent à propos d'exercer sur sa conduite. C'était déjà beaucoup que cette inquisition eût un caractère affectueux, car il était impossible qu'il y échappât, la curiosité étant le défaut chéri de la grave Madeleine de la Boule d'Or, qui tenait la meilleure table d'hôte de Louvigny, aussi bien que de la grosse Mme Doré, l'épicière, qui logeait Paul. Seulement, l'une se contentait d'observer froidement, tandis que l'autre questionnait hardiment, commettait sans honte une foule d'indiscrétions, et se lançait ensuite à corps perdu dans le vaste champ des conjectures fausses ou vraies.

Quoi qu'il en fût, on savait où il allait, ce qu'il faisait, combien de lettres il recevait, quel timbre elles portaient. Elles auraient été chargées de sa conduite, qu'elles ne l'auraient pas entouré d'une surveillance plus assidue ni plus consciencieuse. Tout cela, heureusement pour lui, touchait à sa fin. Sa mère était venue le rejoindre, et il échappait à ses deux Argus, ou du moins il croyait leur échapper, car cette surveillance, prenant sa source dans un excès de tendresse, devait subsister quand même, comme nous pouvons nous en assurer en écoutant l'entretien des deux commères.

Cette épithète de commères peut-elle être irrespectueusement appliquée à Madeleine, cette matrone à l'air digne, à l'œil noir, dont on aperçoit le profil aigu à travers les vitres transparentes de la haute fenêtre qui éclaire la vaste et reluisante cuisine de l'hôtel de la Boule d'Or? Beaucoup d'orgueil et une tristesse habituelle sont empreints sur ses traits encore beaux, que la main du temps a pu user et amincir, mais non déformer.

« Ah! si Madeleine de la Boule d'Or écrivait sa vie! » s'écrie parfois son amie Marianne Doré, « quel roman cela ferait! »

Quoi! du roman à Louvigny, et à propos de l'austère Madeleine, sur le front altier de laquelle le haut bonnet breton prend l'air d'une coiffe de religieuse?

Cela eût été parfaitement compris par ceux qui n'avaient pas complétement oublié qu'à vingt ans Madeleine était connue à dix lieues à la ronde sous le nom de *la belle hôtesse*, et que tous les pensionnaires de la Boule d'Or en devenaient plus ou moins épris. Avait-elle espéré en ces cœurs volages? Avait-elle rêvé de devenir une dame, et de quitter cette ville monotone, où sa beauté s'ensevelissait? Avait-elle pris au sérieux les compliments que chaque voyageur ajoutait à son écot comme un tribut? On l'avait supposé; car elle avait dédaigneusement repoussé ceux qui pouvaient prétendre à sa main, et elle vieillissait dans la persuasion que tous les hommes, nés ailleurs qu'à Louvigny, étaient des ingrats, des oublieux, des égoïstes, et dans la persévérance d'un intérêt tout particulier envers les receveurs de l'enregistrement, les haïssant cordialement quand ils lui déplaisaient, les aimant passionnément quand ils accueillaient bien ses prévenances.

L'arrivée de Mme Doré interrompit brusquement le cours des réflexions auxquelles Madeleine, tout en cousant, se livrait dans sa cuisine, un instant déserte.

Mme Doré était une grosse et laide commère, que Louvigny avait vu naître, mais que les circonstances avaient conduite hors de ses murs. Elle y était revenue avec des modifications très-importantes dans l'esprit, les manières et la toilette. Ce jour-là elle était coiffée d'un bonnet garni de rubans bleus; une robe verte assez courte, et un caraco noir trop étroit, qui montrait sur les hanches sa doublure usée, complétaient son costume.

Sa maison et l'hôtel de la Boule d'Or se touchaient, disait-elle; il n'y avait qu'un saut à faire, mais ce saut l'essoufflait toujours terriblement, et ce fut en se laissant tomber sur un tabouret qu'elle s'écria avec une respiration entrecoupée et sifflante :

« Il y était, ma chère, il y était! »

Madeleine déposa sur le large rebord boisé de la fenêtre son dé d'argent, et soupira longuement.

« Il y va donc tous les jours, maintenant? » dit-elle.

« Tous les jours que le bon Dieu fait. Oui, tous les jours.

— Cependant, Marianne, il sort tous les après-midi avec sa mère.

— Oui, mais rien que les après-midi. Mme Dévran est tout à fait une femme de grande ville, Madeleine, une petite maîtresse. Elle ne se lève qu'à neuf heures, et passe des heures à sa toilette. Sa femme de chambre me l'a avoué. Cela donne le champ libre à maître Paul, qui court à la Ville-Roux.

— Comment cela se fait-il? Très-souvent, le matin, je le vois passer se dirigeant vers la Butte verte.

— Sans doute, mais n'y allant pas, et se rendant à la Ville-Roux.

— Ce qui est impossible, puisqu'il tourne le dos au seul chemin qui y conduit.

— Je vous dis qu'il y va.

— Mais comment?

— Par la rivière, donc. Au-dessus de l'écluse elle est presque à sec, par ces grandes chaleurs. Monsieur saute de pierre en pierre, et remonte à la Ville-Roux par le moulin des Chassis. Il me l'a dit lui-même.

— Il ne parle pas tous les jours de ces visites-là, Marianne.

— On le fait parler, Madeleine. Je l'ai fait joliment jaser ce matin, en mettant Mlle Anna sur le tapis, et en lui disant plus de bien que je n'en pense. Les jeunes gens, c'est si simple quand ils ont le cœur bien pris! Il fallait voir l'air avec lequel il écoutait mes vanteries, et comme je lui disais :

« Il me semble, Monsieur Paul, que vous n'allez plus aussi souvent faire la partie de ce bon Monsieur Bérouville de la Ville-Roux? » Il m'a répondu, avec le sourire que vous lui connaissez :

— J'y vais tous les jours.

— J'ai fait l'étonnée : « Comment! lui ai-je dit, c'est à la Butte verte que vous allez, pourtant! » C'est alors qu'il m'a vendu son secret.

— J'aurais cru qu'il avait meilleur goût, » dit Madeleine, en jetant machinalement un coup d'œil mélancolique vers une porte vitrée qui lui renvoyait obscurément son image. « Mademoiselle Bérouville est jolie si l'on veut.....

— Jolie! » s'écria Mme Doré, en croisant ses grosses mains sur son caraco; « par exemple! »

Anna Bérouville n'avait jamais été la favorite de ces dames, par une raison toute simple. Elle ne cultivait pas la nouvelle locale, et avait toujours paru y prendre un très-médiocre intérêt. A Louvigny, on voisinait beaucoup; il y avait si peu de distractions que, dans les phases de jeûne complet, on en cherchait où on pouvait. Celles de ces dames qui avaient adopté une entière liberté d'allures faisaient volontiers, en passant, une halte à la fenêtre de la Boule d'Or, où posait Madeleine, ou bien auprès du comptoir où Mme Doré débitait du tabac, de la cassonnade et des cancans. Anna s'était toujours abstenue. Quand elle passait avec son oncle, elle restait en voiture, et ne l'accompagnait pas dans les pauses qu'il faisait chez les deux amies, où il avait toujours quelque petite affaire à traiter. Cela offensait l'orgueilleuse Madeleine et la bavarde Mme Doré.

« A Louvigny, j'en trouverais dix plus jolies qu'elle, » reprit l'épicière.

« Oh! pour ça non, Marianne. J'ai vu les demoiselles de la société plus jolies qu'elle ne le sont actuellement, c'est vrai; mais Mlle Anna est très-bien, beaucoup mieux que ses cousines et que ses amies. Aussi, je l'ai toujours un peu crainte pour M. Dévran. Car enfin, joli garçon comme il l'est, spirituel, avenant, si bon enfant et très-bien posé, il ferait là un pauvre mariage.

— Oui; mais voilà, il est ébloui. A la Ville-Roux on mène grand train.

— Comme toujours. M. Ambroise n'a jamais beaucoup calculé, et a toujours été plus vite que ses chevaux. Quand il mourra, on en verra de belles! Et, dame! les pensions et la retraite ne seront plus là. Il ne laissera presque rien à ses nièces.

— Le pauvre homme! il a si peu de cervelle! » dit dédaigneusement Mme Doré, qui aimait moins l'officier de marine depuis qu'il avait déclaré que les cigares qu'elle vendait étaient secs et sans parfum. « Je sais bien qu'il leur resterait leur oncle d'Amérique; mais j'ai toujours entendu dire que celui qui compte sur les souliers d'un mort pour se chausser risque d'aller longtemps nu-pieds. Et puis, cet oncle-là, dont les autres Bérouville parlent tant, existe-t-il seulement? J'ai vu des oncles riches paraître dans les romans et dans les pièces qu'on jouait à la Porte-Saint-Martin, pas ailleurs.

— Je réponds de l'existence de celui-ci, Marianne. Voilà déjà quelque temps qu'il est débarqué au Havre. Maintenant, il est allé voir les enfants de sa sœur. Vous vous souvenez toujours bien de Mélanie Bérouville?

— Si je m'en souviens! Nous nous sommes mariées le même jour. Ainsi, vous croyez que ce millionnaire-là va enrichir tous les Bérouville?

— Je ne dis pas; mais on assure qu'il est très-riche, et toujours garçon. La sœur d'Anna, Mme Chemay.....

— Ah! Mme Chemay, une charmante petite femme, autrement gracieuse que sa sœur.

— Oui, Mme Chemay l'a vu plusieurs fois, et Mme Bérouville, la veuve, lui a envoyé son fils Achille, qui était à Rennes, comme vous savez.

— Oh! tous ses parents de Louvigny, et il en a par douzaines, comptent bien lui faire dénouer les cordons de sa bourse. Mais tout cela est éventuel, comme dit M. Doré, et Mme Dévran ne me paraît pas femme à se contenter de biens situés dans la lune. La cuisinière me l'a dit, elle n'oublie pas un centime de ce qui lui est dû, et elle n'est pas généreuse comme son fils, il s'en faut bien.

— On le volerait, lui, qu'il ne s'en apercevrait pas. C'est égal, c'est bien dommage qu'il se soit ainsi imaginé d'aller tous les jours à la Ville-Roux quand il n'avait pas sa mère.

— Il s'ennuyait, Madeleine. Je lui disais bien : « Venez « donc causer avec moi, Monsieur. » Il me répondait avec raison que j'étais sans cesse dérangée, et qu'il n'y avait pas moyen de dire deux mots de suite. »

Sur les lèvres minces et blanches de Madeleine passa un demi-sourire, qui aurait témoigné du peu d'estime qu'elle professait au fond du cœur pour la conversation de sa loquace amie.

« Enfin, il est en train de se casser le cou, » reprit la bavarde; « et sa mère, occupée à se bichonner, ne s'en aperçoit pas. Mais, tenez, le voilà, je crois. Oui, c'est bien lui. »

Elle alla coller son nez rond contre la vitre. Madeleine avait fait un demi-tour sur sa chaise, et regardait venir son protégé.

Il marchait rapidement, les mains dans les poches et le cigare aux lèvres. En passant devant la fenêtre, il fit aux deux curieuses, suivant son habitude, un signe de tête amical.

« Oh! le petit monstre! il va chercher le chemin de son écluse, » dit Marianne, en riant si fort, malgré sa colère, qu'elle en devint écarlate. « Regardez comme il est coquet, paré, attifé, soigné. Tous les jours des cols frais maintenant, et mille *adjutorium* de toilette, comme un homme qui va faire sa cour. Ce qui me console, c'est que ce ne sera peut-être qu'une amourette en l'air. Ces Messieurs les employés, et vous en savez bien quelque chose, ma pauvre Madeleine, c'est comme les officiers : autant de garnisons, autant de projets de mariage, ma chère. Dans ma jeunesse, il y avait à Rennes un régiment de chasseurs, de ceux qu'on appelait les petits chasseurs, qui.... »

Mais que nous importent ces radotages vulgaires, où l'imagination fertile de Mme Doré enveloppe de ses reflets menteurs la simple et terne vérité? Suivons plutôt Paul Dévran à la Ville-Roux, où il arrivera par un vrai chemin d'écolier, dont, nouveau Christophe Colomb, il a fait la découverte.

### III.

LES CONSEILS DE Mlle MORICETTE.

Les deux amies l'avaient bien dit, Paul Dévran s'était d'abord mortellement ennuyé à Louvigny. Il faut être né dans un pareil endroit pour s'y plaire. On ne doit donc pas s'étonner de voir l'étranger, qui y arrive seul et sous le coup de l'impression souverainement pénible que fait éprouver à certaines âmes le seul changement de lieu et d'entourage, se laisser aller à un abattement dont certains esprits ne se relèvent qu'à demi. Paul s'était entièrement relevé. Il allait voir son isolement se terminer prochainement par l'arrivée de sa mère; Madeleine et Marianne, par leurs soins empressés, lui avaient ôté les épines qu'un homme rencontre toujours dans la partie matérielle de la vie, quand il est forcé de s'en occuper; le salon de Mlle Moricette Legrand lui avait rendu une sorte d'existence sociale, et il avait surtout trouvé dans celui de la Ville-Roux de quoi occuper et charmer ses moments perdus.

Ce qui lui plaisait de plus en plus à Louvigny, c'était certainement la Ville-Roux, qui n'en était que très-peu éloignée.

La société était pourtant peu nombreuse à la Ville-Roux; elle se composait d'Anna et de son oncle. Les anciens de Louvigny se rappelaient bien avoir vu le vieux nid plein d'oisillons chanteurs; mais les destinées, les vocations, la mort, tous ces éléments de destruction y avaient passé comme un simoun fatal, et un jour il se trouva vide, complétement vide. Les parents et deux des frères reposaient dans le cimetière de Louvigny; un troisième fils, rameau qui s'était volontairement détaché du vieux tronc, vivait oublié en Amérique; une des sœurs priait dans un Carmel; l'autre s'était mariée au loin; Ambroise Bérouville, alors lieutenant de vaisseau, était devenu, à son grand contentement, propriétaire de la maison paternelle, qu'il avait rachetée quand son frère Antoine était mort, laissant une succession embarrassée, et deux filles sans fortune. L'une, née d'un premier mariage, avait dix-huit ans, et venait de se faire épouser par son cousin Auguste Chemay, dont un demi-empoisonnement par les champignons avait profondément altéré la santé. Clémentine Bérouville, sans fortune, sans beauté, douée d'un caractère tracassier et impérieux, qui demandait de l'exercice, saisit par les cheveux cette occasion, peut-être unique, de se créer un avenir. Elle anticipa donc sur son rôle futur de garde-malade, abreuva son maladif cousin de tisanes, veilla à ce qu'il eût

pieds chauds, lui tint fidèlement compagnie, quand le pauvre garçon, dont l'imagination se prenait, se laissait aller à des accès d'hypocondrie. Ce fut même elle qui, dit-on, provoqua une demande dont, tout préoccupé de son départ de la Ville-Roux, il n'avait plus l'idée.

« Je te soignerai si bien, Auguste! » lui dit-elle avec sentiment.

Elle avait touché la corde sensible. Auguste, qui faisait sans cesse son testament, et dont la conversation roulait généralement sur sa fin prochaine, se maria.

Restait Anna, une enfant de quatre ans, dont, son père mort, on ne savait positivement que faire. Mme Chemay allait habiter chez ses beaux parents. Ambroise Bérouville arriva dans sa propriété au moment où se débattait cette embarrassante question. Le conseil de famille s'étaitras, semblé une dernière fois, et la petite pupille était là, rouge, interdite, voilant sa jolie figure intimidée sous ses grands cheveux bouclés. Un plaisant, il s'en rencontre toujours partout, eut, pour s'amuser, l'idée de lui dire :

« Allons, petite, choisis un papa parmi tous ces Messieurs. Avec qui veux-tu aller? »

La petite fille, prenant au sérieux cette plaisanterie, avait successivement dirigé le pur rayon de ses grands yeux sur chacune de ces figures barbues, et était allée se suspendre au cou de son oncle Ambroise. Peut-être avait-elle subi la fascination qu'exerce l'uniforme sur les yeux enfantins, peut-être avait-elle été attirée sympathiquement vers cette figure ouverte, gaie et encore jeune.

Ambroise Bérouville était alors un fort brillant officier de marine en-deçà de quarante ans, d'un caractère léger et très-dépensier de sa nature. Mais il avait un excellent cœur. La confiance de la petite fille le toucha; il la garda sur son genou tout le temps de la séance, et déclara que lui, son tuteur, s'en chargeait. Quand il repartit pour Brest, où il avait l'espoir de rester stationnaire pendant quelque temps, il avait joint à son nègre Tom, qui lui servait de cuisinier et de valet de chambre, une bonne pour Anna, à laquelle il arrangea un très-confortable logement dans son appartement de garçon.

Elle grandit auprès de lui, et il ne se faisait plus à l'idée de s'en séparer, quand il reçut l'ordre d'embarquer. Anna avait alors sept ans. Il fallait choisir entre la maison de Mme Chemay, qui s'était mise à son ménage, et la pension. Il opta pour la pension, et il n'eut pas tort. Anna y resta jusqu'à quinze ans, visitée de loin en loin par son tuteur, qui, à peine le pied en France, volait vers la pension. Elle en sortit d'une manière tout à fait imprévue. Cette année-là, elle avait eu quinze ans et il y avait deux longues années qu'elle n'avait vu son oncle, six grands mois qu'elle n'avait reçu aucune lettre de lui. Un jour, c'était quelques semaines avant les vacances de Pâques, la porte de la salle de récréation s'ouvrit à demi, et une affreuse tête de nègre y parut. Cette apparition fut accueillie par des cris et des tressaillements; il y aurait même eu des syncopes chez les plus grandes élèves, si l'envie de savoir ce que c'était que ce vieux monstre-là n'eût contre-balancé l'impressionnabilité nerveuse. Anna, aux cris poussés, avait interrompu la lecture qu'elle faisait, et, jetant elle-même un cri de joie, elle s'était élancée vers le vieil homme et l'avait embrassé. Et il fallait voir avec quel respect il tendait vers cette bouche rose son laid visage terne et rayé! Son maître attendait au parloir; mais lui, profitant d'une porte ouverte, s'était glissé jusque-là et avait heureusement rencontré.

Anna était partie avec eux, en disant: « A bientôt! » à ses amies de pension. Elle n'était point revenue. Une fois arrivés à la Ville-Roux, où l'oncle devait attendre qu'on le mît à la retraite, ils y avaient tous les deux jeté l'ancre, et il avait été décidé que la pensionnaire ne finirait même pas l'année scolaire.

Cette décision, qui, apprise le jour même du départ d'Anna, eût fait fondre toute la pension en larmes, n'y causa, trois semaines après, qu'une très-légère émotion, qui n'eut qu'une courte durée.

Anna, malgré son âge, se trouva être le plus grave personnage de la Ville-Roux, son oncle ayant conservé une jeunesse de caractère dont rien ne peut donner une idée. Quelle gravité pourtant que celle de cette fille de vingt ans! Regardons-la parcourir cette vieille maison, où elle est déjà depuis plusieurs années dame et maîtresse. Elle passe comme une ombre dans les larges corridors et dans les escaliers sombres dont son pied connaît si bien les degrés, mais comme une ombre heureuse, car elle chante toujours. Que chante-t-elle? Elle n'en sait rien elle-même; ce sont des notes qu'égrène sa voix harmonieuse, pour le seul plaisir d'entendre l'écho les répéter de sa voix confuse. Quand le vieux Tom, qui prépare pour la table de son maître les ragoûts qu'il lui servait sur sa table dans son vaisseau, a quelque chose à dire à sa jeune maîtresse, quand M. Bérouville lui-même désire la présence d'Anna, l'un et l'autre commencent par prêter l'oreille. Si elle se trouve quelque part dans la maison, elle doit y chanter, et on saura ainsi de quel côté il faut la faire chercher.

En ce moment le vieil officier de marine était seul dans son salon avec Mlle Moricette Legrand, qu'il tutoyait. C'était pour lui une cousine au trente-sixième degré, une amie d'enfance et de jeunesse. Mlle Legrand avait renvoyé Anna avec intention, sa visite, ce jour-là, ayant un but très-sérieux. Une demi-confidence de l'homme d'affaires de M. Bérouville l'avait alarmée, et elle venait essayer de le tirer de son apathie pour ce qui regardait ses affaires d'intérêt, qu'il laissait dans le plus complet désordre. Mlle Moricette était une des fortes têtes de Louvigny; elle connaissait l'incurie de tous les Bérouville passés et présents, et, si elle prenait ces libertés-là avec son vieil ami, c'était pour son plus grand bien. Aussitôt après la sortie d'Anna, elle avait, sans détours, entamé le sujet délicat. M. Bérouville, plongé dans un moelleux fauteuil, placé contre la fenêtre ouverte, continuait tranquillement de fumer sa longue pipe, et la laissait discourir tout à son aise.

C'était un tout petit homme de la plus jolie figure du monde. Le vermillon très-vif qui enluminait les pommettes de ses joues, l'éclat de ses yeux, la vivacité toute juvénile de ses mouvements, n'auraient pas fait, au premier coup d'œil, soupçonner son âge; mais cette figure rose, rasée avec soin, avait pour encadrement une longue et épaisse chevelure blanche qui flottait, non sans un peu de coquetterie, sur le collet de l'habit bleu. Les afflictions d'esprit ou de cœur n'avaient pas dû contribuer à donner à ces cheveux-là leur blancheur de neige si l'on consultait la physionomie de celui auquel ils appartenaient. C'était une étrange physionomie que la sienne, à la fois apathique et animée, bienveillante et moqueuse, avec je ne sais quoi de jeune, de léger, d'éventé même, qui chassait de ce front, couronné de cheveux blancs, la gravité qui sied si bien à la vieillesse.

Mlle Legrand se servait du genre d'éloquence qui convenait au sujet qu'elle traitait; elle parlait mathématiquement, par chiffres.

« Tu comprends, » dit-elle en terminant, et en ayant l'air de parler d'un tiers, « qu'un homme qui a voiture et chevaux, qui tient table ouverte toute l'année, qui ne sait pas se refuser une fantaisie, qui dépense sans compter, et qui, depuis quinze ans, emprunte quand sa bourse est vide, est tout près de la ruine, s'il n'y prend garde.

— Oh! certes, je le comprends, » répondit gravement l'insouciant vieillard, absolument comme s'il se fût agi d'une histoire.

Mlle Moricette, pour son propre soulagement, leva les yeux au ciel.

« Donc, » reprit-elle sans se décourager, « si, avec dix mille francs de revenu, tu en dépenses quinze mille...

— Au diable les chiffres! » s'écria le vieil officier; « tu parles comme un procureur. Ma pension de retraite avec ma croix me suffira toujours, et, ma foi après moi! le déluge!

— Et Anna, vieux fou? » reprit Mlle Moricette hors d'elle-même.

« Ah! Anna!... c'est vrai. »

Zénaïde FLEURIOT.

(*La suite au prochain numéro.*)




*N° 42,765, Yonne.* On donne aux voiles de fauteuil la forme que l'on préfère, ronde, octogone ou carrée; dans ce dernier cas, on *jette* le voile sur le dossier du fauteuil comme un fichu, c'est-à-dire la pointe au milieu du dossier; aucune dentelle ne garnit le voile fait avec les *marguerites.* Col rabattu tenant à la chemise, pour petit garçon. — *N° 12,534, Calvados.* Un tapis de table au crochet tunisien doit être doublé en soie ou percaline; la frange n'a pas besoin de répéter séparément la couleur de chaque rayure; le tapis doit dépasser la table de 25 centimètres au moins. — *N° 40,691, Gironde.* La carte a été envoyée; merci pour cette lettre. — *N° 38,839, Haute-Garonne.* La lettre est parvenue trop tard pour que les renseignements puissent paraître avant le 1er de janvier. On lève sa voilette. La servante qui accompagne une jeune fille l'attend dans l'antichambre ou dans la salle à manger. On met en effet des ceintures par-dessus les basques, mais cela est extrêmement laid. Les voiles de fauteuil ont de 25 à 30 centimètres en tous sens; ceux pour canapés sont une bande droite ayant 15 centimètres de hauteur. — *N° 39,999.* Ces détails, trop compliqués pour paraître à cette place, figurent dans l'article d'*Ameublement* de ce numéro. — *N° 10,582, Paris.* Nous reviendrons sur ce point de tapisserie, mais non immédiatement. — *N° 21,434, Haute-Vienne.* Pour petit garçon de deux à trois ans, paletot à manches en drap gris, ou flanelle noire et blanche. La plume noire vaut la plume blanche sur le chapeau. Le bonnet en mousseline avec ruche de dentelle, pour encadrer le visage. Col rabattu, jusqu'à dix ans; guêtres même en été si l'on veut; gants toujours. — *N° 42,359, Algérie.* Nous sommes très-circonspects lorsqu'il s'agit de donner des adresses, parce que nous ne voulons assumer aucune responsabilité. J'achète mes gants chez Mme Richard, rue Poissonnière, 42. — *N° 42,911, Haute-Saône.* Les journaux qui paraissent douze fois par an peuvent adopter ce système. Nous donnons 52 numéros par an, notre abonnée semble l'oublier, lorsqu'elle demande de nouveaux sacrifices à un journal qui a atteint l'extrême limite du bon marché. Une jeune fille ne reçoit aucune visite en l'absence de sa mère. S'adresser directement à M. Croisat; on ne se coiffe pas du tout *à la chinoise.* Il n'y a qu'une seule façon pour entrer dans un salon: se présenter simplement, sans se figurer que l'on est le point de mire de tous les regards. Une jeune fille ne sort jamais seule. — *N° 40,304, Seine-Inférieure.* Je conseille la robe de chambre du n° 51 de 1864; violette avec bande d'astrakan; cette forme est plus jolie que toutes les autres, et dissimule mieux l'absence du corset. — *N° 4,349, Côte-d'Or.* A cette époque, Mme Aubert a été victime d'un incendie, qui pendant un petit nombre de jours a suspendu ses travaux de modiste; mais, notre abonnée a dû recevoir depuis longtemps ce qu'elle attendait. L'atelier de Mme Aubert fonctionne, et on peut lui adresser toutes les demandes. Merci pour cette bonne lettre.

*N° 24,919, Rhône.* Dans toute présentation, on procède de l'inférieur au supérieur, et, par conséquent, on présente la personne jeune à celle qui est vieille. Rien ne s'oppose à l'emploi quotidien du lait virginal. — *N° 28,862, Marne.* On porte toujours des revers. Le chapeau peut être arrangé avec des dentelles noires et des rubans de velours ponceau. Peut-être pour la coiffure de jardin, mais pas en cette saison, réservée aux objets d'hiver. On met généralement deux volants aux jupons empesés. La forme *diadème* est plus que jamais à la mode pour coiffures. A seize mois, un enfant ne porte guère, en hiver, des robes de piqué blanc; on leur met des talmas ou des paletots à manches. — *N° 42,495, Pas-de-Calais.* On pose sur l'étoffe une feuille de papier bleu à décalquer; sur ce papier, le dessin, dont on suit les contours avec le bout d'une aiguille à tricoter non pointue, on appuie un peu; lorsqu'on enlève dessin et papier, le dessin est tracé sur l'étoffe. — *N° 27,533, Alicante.* Il nous serait impossible de publier *à la fois* tous les objets que l'on nous demande; ils paraîtront *un à un*, selon leur saison, dans le courant de l'année. Notre abonnée se plaint de n'avoir pas reçu des voiles de fauteuil? Prière de euilleter les numéros de notre année 1864, pour ne parler que de cette dernière année. Quant aux explications de travaux, il nous serait également *impossible* de les faire plus détaillées : nous pensons avoir atteint l'extrême limite en ce genre. Également impossible d'ajouter ce que l'on demande à nos frais; notre abonnée oublie que nous donnons 52 numéros pour 12 francs par an. Quant aux cols, rien n'est plus facile que d'en relever le dessin; on le calque d'un côté, puis, retournant la feuille de papier, on trace sur l'autre côté les contours que l'on vient de calquer; ces deux parties composent le col entier. On écrit le mot *Madame* ou *Monsieur* à gauche de la feuille de papier; tous les autres détails ont été donnés. On demande des nouvelles d'une dame, d'une demoiselle, en prononçant leur nom: Mme N***, Mlle N***, etc. Merci pour la sympathie qui m'est témoignée. — *Mme R., Dordogne.* Pris note de la demande; paraîtra plus tard. — *M. Ch., Vienne.* La supposition n'est point fondée, puisque nous avons préféré réserver la place et les *bois* pour des objets plus utiles. Ce n'est pas à nous qu'il faut reprocher de songer plus aux *riches* qu'aux fortunes modestes; nos constants efforts prouvent le contraire. — *N° 25,279, Gironde.* Il n'existe pas de moyen pour remédier à cet inconvénient sans nuire à la santé. — *N° 10,004, Paris.* La toilette d'une demoiselle de trente à trente-cinq ans peut sans inconvénient être pareille à celle que porterait une femme de cet âge : cachemire long, chapeau à plumes, etc. Indiquer sur les planches de patrons le droit fil et le biais, produirait une confusion que nous évitons en plaçant ces détails dans les explications. — *N° 5,203, Gard.* Mille regrets de ne pouvoir accéder à cette demande; nous nous sommes imposé la loi de ne *jamais* recommander aucun cosmétique, et ne pouvons y contrevenir, car d'une part nous assimilerions la *Mode illustrée* aux publications qui tirent des *réclames* leur principale subsistance, et d'une autre nous garantirions ce que nous ne connaissons pas, ce dont nous ne pouvons affirmer l'innocuité ou les avantages. Merci pour la bienveillance témoignée au journal; il espère continuer à la mériter. — *N° 6,027, Aisne.* J'ai déjà répondu à la première question en disant qu'une jeune fille pouvait sans inconvénient se promener à cheval en compagnie de son frère. La maîtresse de la maison indique le passage, sans précéder ses visiteuses. — *N° 34,762, Maine-et-Loire.* On trouve des châles de cachemire noir brodés pour 25 à 35 francs; ce ne serait donc pas une économie d'acheter le cachemire, la soie de cordonnet, et de le broder soi-même; on ne peut le faire qu'au métier. 1 mètre 60 centimètres pour le châle constitue une mesure suffisante pour une personne qui est grande. Cette publication est bonne, mais je n'en connais pas l'éditeur ni le prix. — *Grenoble.* On peut envoyer des cartes pour le jour de l'an, même dans les localités autres que celle que l'on habite. — *N° 25,409, Ain.* Nous ne pouvons envoyer les *Patrons illustrés* séparément; pour les recevoir, il faudra s'y abonner. Puisqu'on veut *mon* avis, je vais le donner. Avec les trois hauts volants d'Angleterre, composer une tunique en les cousant ensemble, et posant sur chaque couture une ruche de tulle blanc rehaussée d'une étroite et légère dentelle noire; on laisserait les dentelles dans leur longueur par derrière, on les *rentrerait* de façon à *arrondir* la tunique sur les devants; ajouter une dentelle analogue sous les dentelles noires. La coiffure est bien. Il n'y a rien à changer à la deuxième toilette. La coiffure peut accompagner un corsage montant comme un corsage décolleté. On ne peut porter une palatine d'hermine avec un manchon de martre. Nous avons publié l'été dernier les détails relatifs au *montage* des jupes. — *La Palisse.* On trouvera chez M. Sajou les brochures que l'on désire, et tous les matériaux nécessaires pour exécuter les travaux que nous publions. — *Mlle L. E., Haute-Garonne.* Les numéros du mois de novembre 1864 sont entièrement épuisés, et nous ne pouvons par conséquent, à notre grand regret, faire remonter l'abonnement à cette date. La nouvelle *Aide-toi, le ciel t'aidera* paraîtra en volume, et l'abonnée qui veut bien accorder son approbation aux pages qui portent ma signature, pourra ainsi lire la nouvelle entière; je la prie d'agréer tous mes remerciments pour sa lettre.

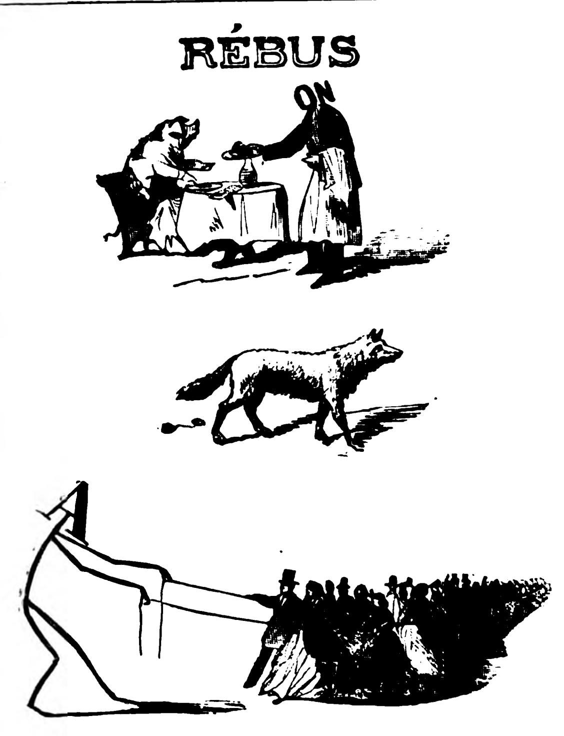
## AVIS.

Nous publierons, avec le n° 4, une planche de patrons, contenant les objets suivants : Berthe avec manches. — Corsage décolleté avec berthe. — Chemise décolletée pour femme. — Pantoufle au crochet. — Crochet pour l'exécution du point-velours de la pantoufle. — Paletot pour dame âgée. — Chapeau-capuchon. — Forme du chapeau-capuchon. — Coiffure-diadème. — Gilet au crochet. — Gilet au crochet, vu par derrière. — Exécution de la bordure du gilet au crochet. — Pan de ceinture. — Casaque Arabella. — Deux manches en tulle. — Robe pour petite fille d'un an à trois ans. — Costume pour petit garçon de deux à quatre ans. — Ceinture avec écharpes. — Berthe avec ceinture. — Dessins de broderie pour la ceinture avec écharpes.

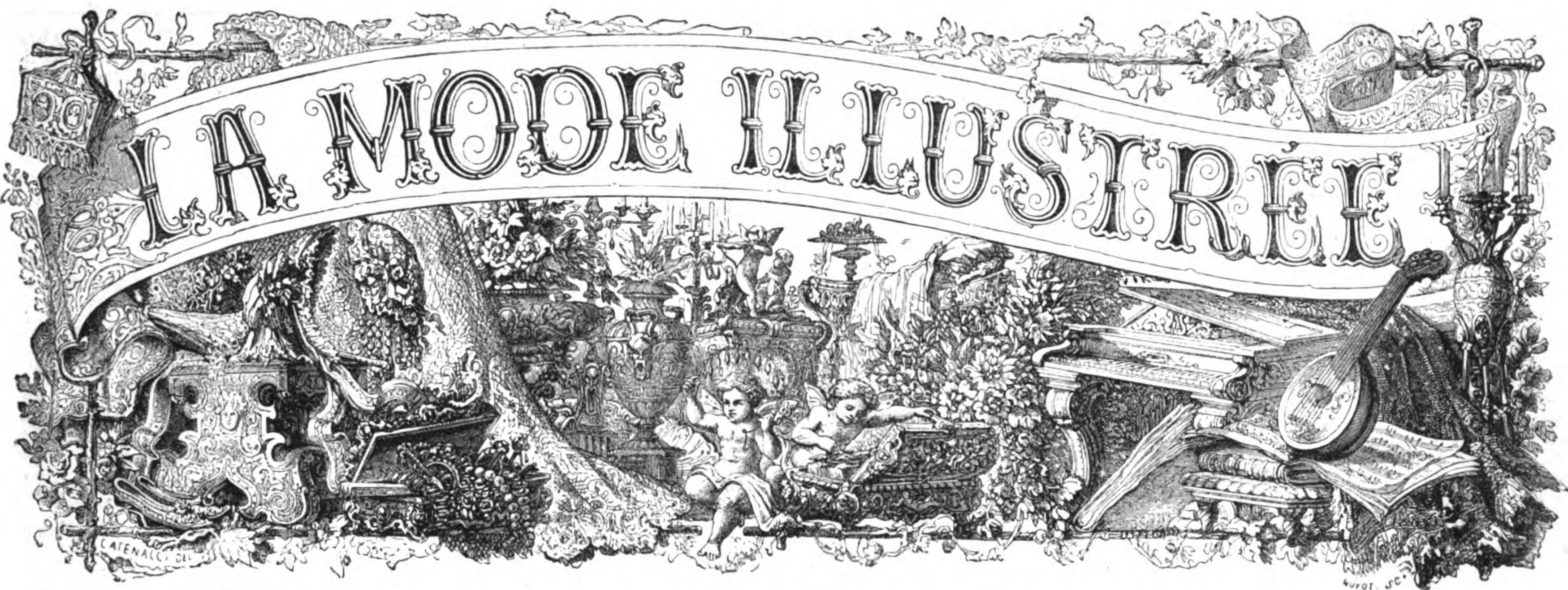
*Le Directeur-Gérant :* W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

## RÉBUS



N° 4 (*avec patrons*). SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 22 janvier 1865.




Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

# JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
*Avec Patrons illustrés.*
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
*Avec Patrons illustrés.*
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, sera considérée comme non avenue.
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

**Sommaire.** — Explication de la planche de patrons : Berthe avec manche. — Corsage décolleté avec berthe. — Chapeau-capuchon. — Gilet au crochet. — Chemise décolletée. — Coiffure-diadème. — Pan de ceinture. — Coiffure Astrée. — Paletot pour dame âgée. — Canezou Arabella. — Robe pour petite fille d'un à trois ans. — Manchette en chenille. — Costume pour petit garçon de deux à quatre ans. — Deux manches en tulle. — Pantoufle au crochet. — Ceinture avec écharpes. — Berthe avec ceinture. — Description de toilettes. — Modes. — Conseils d'une ex-musicienne. — NOUVELLE : la Famille Bérouville.

## EXPLICATION DE LA PLANCHE DE PATRONS.

### Berthe avec manches.

La figure 22 (*recto*) appartient à ce patron.

On coupe la doublure de la berthe (en entier) d'après la figure 22, en tulle, et l'on forme d'abord les bouillonnés, faits (ainsi que ceux des manches) en tulle *illusion*, blanc, et ornés de rubans bleus. La bande de tulle destinée à former les bouillonnés perpendiculaires doit avoir une hauteur et une longueur plus que doubles de celle de l'espace qui sera recouvert par les bouillonnés ; la largeur de l'espace occupé par chaque bouillonné est de 2 centimètres 3/4, tandis que celle du tulle avec lequel on formera ce bouillonné sera de 6 centimètres. Après avoir entièrement recouvert la berthe avec des bouillonnés, on borde les devants avec une étroite bande en tulle, et l'on pose sur le bord inférieur une dentelle ayant 2 mètres



BERTHE AVEC MANCHE.

CORSAGE DÉCOLLETÉ AVEC BERTHE.

50 centimètres de longueur, 9 centimètres de argeur, surmontée d'une ruche de ruban bleu ayant 2 centimètres de largeur, plissé au milieu. Le tour des épaules et les devants de la berthe sont garnis avec une ruche faite en tulle, ayant 5 centimètres de largeur, plissé au milieu en plis de 1 centimètre, séparés par un espace pareil; au milieu de cette ruche on pose un ruban bleu *zéro*, c'est-à-dire aussi étroit que possible. La bande de tulle avec laquelle on fait cette ruche est ployée de chaque côté, de telle sorte que ses deux bords se rejoignent au milieu de la ruche.

Les manches de la berthe se mettent par-dessus les manches courtes et *plates* du corsage; on les dispose sur une manche de gros tulle ayant 36 centimètres de largeur, droite sur son bord supérieur, arrondie sur son bord inférieur, de telle sorte que sa hauteur, qui est de 16 centimètres au milieu, se réduise sur la couture à 6 centimètres. La garniture se compose de deux bouillonnés que l'on forme en prenant une bande de tulle ayant 80 centimètres de longueur, 30 centimètres de hauteur au milieu. On fronce cette bande au milieu, on l'échancre à chaque extrémité, de telle sorte que le bouillonné inférieur dépasse la manche de 5 centimètres seulement, et que cette garniture occupe sur la manche un espace de 10 centimètres de hauteur au milieu, 5 centimètres de hauteur sur la couture. Entre les deux bouillonnés on pose 56 centimètres de dentelle semblable à celle de la berthe; on fait, avec du ruban ayant 3 à 4 centimètres de largeur, deux nœuds pour les manches et deux nœuds plus petits pour le devant de la berthe.

Ce modèle convient surtout aux personnes qui sont un peu maigres.

### Corsage décolleté avec berthe.

Les figures 40 à 44 appartenant au corsage se trouvent sur le *verso*, la figure 23 (berthe) se trouve sur le *recto*.

On coupe les devants du corsage d'abord en étoffe

doublure, d'après la figure 40; on y coud les pinces indiquées, puis sur cette doublure ainsi préparée on *tend* l'étoffe du corsage dont les autres parties sont coupées en étoffe et doublure à la fois. Après avoir disposé le dos (fig. 43) avec des œillets, on assemble les divers morceaux en réunissant les lettres pareilles. Les coutures sont faites à points arrière, et l'on pose des baleines sous toutes ces coutures. La manche courte est cousue ensemble depuis L jusqu'à R; on y met une garniture analogue à celle de la robe, on la coud dans l'entournure avec un passe-poil R sur R, de la figure 41.

La berthe est faite en tulle de soie, blanc, blondes blanches et taffetas rose; on la dispose sur une doublure de tulle uni, que l'on coupe pour chaque côté (y compris la manche) d'après la figure 23. Les extrémités de ces deux *bretelles* formant la berthe, pareilles devant et derrière, sont plus tard recouvertes jusqu'à la ligne fine, avec un morceau de taffetas que l'on coupe à part. La doublure de tulle de chaque manche est faite avec une bande ayant 3 centimètres de hauteur, 38 centimètres de longueur, pliée en deux, de façon à n'avoir plus qu'un centimètre 1/2 de largeur, que l'on coud ensemble, et que l'on pose sous la ligne marquant le bord droit de la manche sur la figure 23. Sur le bord inférieur de la manche on place une



GILET AU CROCHET, VU PAR DERRIÈRE.



CHAPEAU-CAPUCHON.

GILET AU CROCHET.

garniture plissée en tulle, ayant 9 centimètres de hauteur sur le milieu de la manche, 3 centimètres de hauteur sous le bras; la longueur de la garniture est comme pour toutes les ruches, *un peu plus* que double de l'espace qu'elle doit border. Au-dessus de la garniture on pose une ruche à *tête* en taffetas découpé, ayant au milieu 11 centimètres, à chaque bout 5 centimètres de largeur. On pose encore une ruche double en tulle ayant 11 centimètres de largeur, sur la ligne ponctuée de la figure 23. On borde les *bretelles* et leurs extrémités, garnies de taffetas, avec une dentelle ayant 7 centimètres de hauteur, laquelle recouvre une ruche en tulle de même hauteur; ruche et dentelle sont cousues en même temps. Sur les épaules on fixe les garnitures des bretelles de devant et de derrière, qui se rencontrent à cette place.

On peut à volonté recouvrir le tulle des bretelles, soit avec une draperie en tulle seulement, soit avec du taffetas rose, recouvert avec cette draperie, laquelle doit partout cacher la couture des garnitures. On pose une dentelle étroite, plate, sur le bord supérieur; sur chaque épaule on place trois boucles de ruban, ayant chacune 18 centimètres, deux boucles ayant chacune 24 centimètres de longueur, puis un petit nœud à pans très-courts (voir le dessin). Toute cette garniture est faite avec du ruban ayant 3 centimètres de largeur.



FORME DU CHAPEAU.

La ceinture, sur laquelle on fixe devant et derrière les bretelles croisées, a 8 centimètres de largeur; elle est coupée en pointe à l'une de ses extrémités; on dispose cette ceinture sur une doublure de tulle roide recouverte de taffetas, puis de tulle plissé perpendiculairement; on encadre la ceinture avec une dentelle étroite, posée à plat, non pas droite, mais sur la ceinture même (voir le dessin).

Cette berthe, qui garnit peu le corsage, convient à une personne un peu grasse.

## Chapeau-capuchon.

Les figures 45 et 46 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Nos lectrices nous demandent une forme de chapeau qui puisse convenir à une mère, à une grand'-mère même, plus désireuses de se préserver du froid que de se conformer strictement aux règles de la mode. Nous publions ce patron.

Un dessin spécial reproduit la *forme* de ce chapeau faite en gros tulle roide et fil d'archal. Pour cette *forme*, on coupe deux morceaux en entier en tulle noir roide, d'après la figure 46, en posant le tulle en biais sur la ligne qui indique le milieu de la figure 46. Sur l'un de ces morceaux on pose les fils d'archal horizontaux et perpendiculaires indiqués sur le dessin qui représente la forme; on fixe par dessus l'autre morceau de tulle, afin de couvrir les fils d'archal, puis on forme les plis indiqués sur la fig. 46. On place ensuite le fil d'archal du bord; on recouvre le chapeau en velours, satin ou cachemire; on y exécute le dessin en perles noires taillées, ou bien l'on supprime cet ornement. On pose l'étoffe en biais sur la ligne indiquant le milieu de la figure 45, de façon à la couper d'un seul morceau; on laisse en plus par devant l'étoffe nécessaire pour un rempli assez grand; on borde cette étoffe (dessus du chapeau) avec une ruche en tulle ou dentelle, ayant 4 à 5 centimètres de largeur, puis on pose l'étoffe sur la *forme*, et on la réunit à la doublure faite en taffetas léger. On fixe le dessus du chapeau sur la ligne fine du bord inférieur de la figure 46, en réunissant partout les signes pareils, de façon à former trois gros plis. On pose par derrière deux bouclettes de ruban ayant 20 centimètres de longueur, et deux pans ayant 40 centimètres de longueur, 3 centimètres de largeur. On garnit l'intérieur du chapeau avec des ruches de tulle, des fleurs en velours; on pose des brides en ruban large.

## Gilet au crochet.

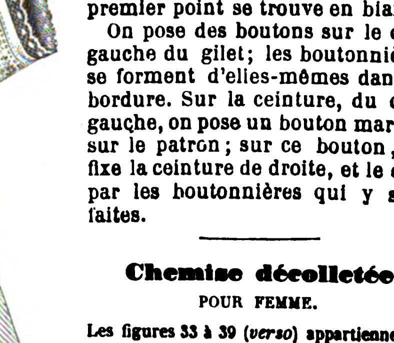
MATÉRIAUX : 160 grammes de laine zéphyr.
Les figures 47 et 48 appartiennent à ce patron.

On porte ce gilet par-dessus un corsage de robe, sous les manteaux non ouatés; on l'exécute avec de la laine blanche ou de couleur, avec bordure tranchante. Notre modèle est ponceau; la bordure est faite en laine *chinée* noire et blanche.

On exécute chaque devant, d'après la figure 47, en commençant par le bord de devant, — le dos *en entier*, d'après la figure 48 (qui en représente la moitié), en travers.

Le *point* de notre modèle est fait avec un crochet assez gros, *d'un seul et même côté*, c'est-à-dire que l'on coupe le brin à la fin de chaque tour pour le rattacher au commencement. Il se compose de mailles simples, pour chacune desquelles on pique le crochet d'arrière en avant, sous le côté de devant de la maille du tour précédent, ainsi que l'indique la direction de la petite flèche placée sur le dessin qui reproduit une partie du fond, près de l'*exécution de la bordure*. Après avoir terminé les diverses parties du gilet, on le coud ensemble, sur l'épaule, depuis *o* jusqu'à *p*, et on le borde d'abord avec un tour de mailles simples fait avec la laine choisie pour la bordure; puis on exécute les festons de la façon suivante : * une maille simple dans la première maille du tour précédent, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles; — dans la maille suivante, 5 brides triples (pour chaque bride triple, on jette le brin trois fois sur le crochet); la dernière bride est rattachée à la première par une maille-chaînette; — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 2 mailles. — Recommencez toujours depuis *.

Au-dessus de ces festons, on exécute deux *galons* avec deux couleurs différentes (blanc et noir, sur notre modèle), en broderie *à la minute*, représentée sur notre dessin. On attache le brin au-dessus de la bordure, on pique l'aiguille en biais, de haut en bas, au travers du travail au crochet, de telle sorte que la pointe de l'aiguille ressorte tout près; et, derrière le brin, on tourne celui-ci 10 fois autour de l'aiguille, et l'on tire celle-ci en maintenant le brin tourné avec le pouce de la main gauche; on fait un second point, en piquant l'aiguille tout près du précédent, de haut en bas, et en tirant le brin de telle sorte que le premier point se trouve en biais.



On pose des boutons sur le côté gauche du gilet; les boutonnières se forment d'elles-mêmes dans la bordure. Sur la ceinture, du côté gauche, on pose un bouton marqué sur le patron; sur ce bouton, on fixe la ceinture de droite, et le dos, par les boutonnières qui y sont faites.



CHEMISE DÉCOLLETÉE.

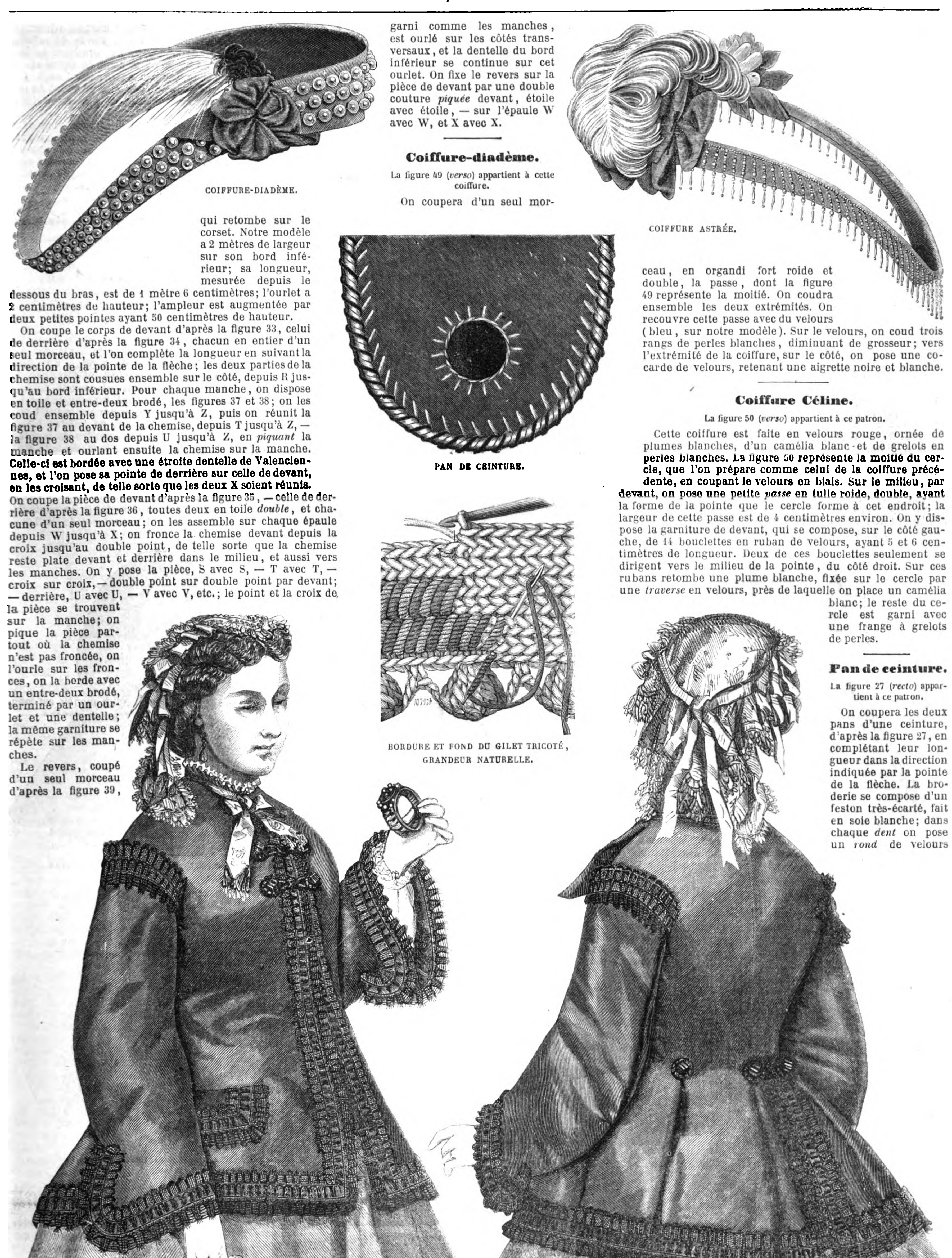
## Chemise décolletée

POUR FEMME.

Les figures 33 à 39 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Cette chemise, de forme nouvelle, est garnie avec un *revers*





COIFFURE-DIADÈME.

qui retombe sur le corset. Notre modèle a 2 mètres de largeur sur son bord inférieur; sa longueur, mesurée depuis le dessous du bras, est de 1 mètre 6 centimètres; l'ourlet a 2 centimètres de hauteur; l'ampleur est augmentée par deux petites pointes ayant 50 centimètres de hauteur.

On coupe le corps de devant d'après la figure 33, celui de derrière d'après la figure 34, chacun en entier d'un seul morceau, et l'on complète la longueur en suivant la direction de la pointe de la flèche; les deux parties de la chemise sont cousues ensemble sur le côté, depuis R jusqu'au bord inférieur. Pour chaque manche, on dispose en toile et entre-deux brodé, les figures 37 et 38; on les coud ensemble depuis Y jusqu'à Z, puis on réunit la figure 37 au devant de la chemise, depuis T jusqu'à Z, — la figure 38 au dos depuis U jusqu'à Z, en *piquant* la manche et ourlant ensuite la chemise sur la manche. Celle-ci est bordée avec une étroite dentelle de Valenciennes, et l'on pose sa pointe de derrière sur celle de devant, en les croisant, de telle sorte que les deux X soient réunis. On coupe la pièce de devant d'après la figure 35, — celle de derrière d'après la figure 36, toutes deux en toile *double*, et chacune d'un seul morceau; on les assemble sur chaque épaule depuis W jusqu'à X; on fronce la chemise devant depuis la croix jusqu'au double point, de telle sorte que la chemise reste plate devant et derrière dans le milieu, et aussi vers les manches. On y pose la pièce, S avec S, — T avec T, — croix sur croix, — double point sur double point par devant; — derrière, U avec U, — V avec V, etc.; le point et la croix de la pièce se trouvent sur la manche; on pique la pièce partout où la chemise n'est pas froncée, on l'ourle sur les fronces, on la borde avec un entre-deux brodé, terminé par un ourlet et une dentelle; la même garniture se répète sur les manches.

Le revers, coupé d'un seul morceau d'après la figure 39, garni comme les manches, est ourlé sur les côtés transversaux, et la dentelle du bord inférieur se continue sur cet ourlet. On fixe le revers sur la pièce de devant par une double couture *piquée* devant, étoile avec étoile, — sur l'épaule W avec W, et X avec X.

## Coiffure-diadème.

La figure 49 (*verso*) appartient à cette coiffure.

On coupera d'un seul morceau, en organdi fort roide et double, la passe, dont la figure 49 représente la moitié. On coudra ensemble les deux extrémités. On recouvre cette passe avec du velours (bleu, sur notre modèle). Sur le velours, on coud trois rangs de perles blanches, diminuant de grosseur; vers l'extrémité de la coiffure, sur le côté, on pose une cocarde de velours, retenant une aigrette noire et blanche.

PAN DE CEINTURE.

COIFFURE ASTRÉE.

## Coiffure Céline.

La figure 50 (*verso*) appartient à ce patron.

Cette coiffure est faite en velours rouge, ornée de plumes blanches, d'un camélia blanc et de grelots en perles blanches. La figure 50 représente la moitié du cercle, que l'on prépare comme celui de la coiffure précédente, en coupant le velours en biais. Sur le milieu, par devant, on pose une petite *passe* en tulle roide, double, ayant la forme de la pointe que le cercle forme à cet endroit; la largeur de cette passe est de 4 centimètres environ. On y dispose la garniture de devant, qui se compose, sur le côté gauche, de 14 bouclettes en ruban de velours, ayant 5 et 6 centimètres de longueur. Deux de ces bouclettes seulement se dirigent vers le milieu de la pointe, du côté droit. Sur ces rubans retombe une plume blanche, fixée sur le cercle par une *traverse* en velours, près de laquelle on place un camélia blanc; le reste du cercle est garni avec une frange à grelots de perles.

## Pan de ceinture.

La figure 27 (*recto*) appartient à ce patron.

On coupera les deux pans d'une ceinture, d'après la figure 27, en complétant leur longueur dans la direction indiquée par la pointe de la flèche. La broderie se compose d'un feston très-écarté, fait en soie blanche; dans chaque *dent* on pose un *rond* de velours

BORDURE ET FOND DU GILET TRICOTÉ, GRANDEUR NATURELLE.

PALETOT POUR DAME AGÉE.

noir, fixé par le feston de soie blanche. Les contours sont bordés avec une corde en soie blanche, autour de laquelle on *enroule* une fine chenille noire.

## Paletot pour dame âgée.

Les figures 28 à 32 (*verso*) appartiennent à ce patron.

Pour faire ce paletot, on emploiera 2 mètres 50 centimètres d'étoffe, ayant 70 centimètres de largeur. Il est demi-ajusté, fendu par derrière, à gros plis; la garniture se compose d'un galon de passementerie, ayant 3 centimètres de largeur, encadré d'une guipure noire de même largeur, qui peut être remplacée par une ruche découpée en taffetas. On peut faire ce paletot pareil à la robe.

On coupe deux morceaux d'après chacune des figures 28 à 30 (la fig. 28 a dû être repliée sur elle-même), — deux morceaux aussi pour chaque manche, d'après la figure 31; le morceau de dessous est échancré sur la ligne de la figure 31. On coud les pinces de la poitrine, point avec point jusqu'à l'étoile dans chaque devant, et l'on exécute la fente marquée sur la figure 28 pour chaque poche, que l'on garnit avec un revers réel, ou simulé par la garniture; si l'on choisit le revers, on le coupera à part d'après la *patte* tracée sur le patron. On assemble les diverses parties du paletot en réunissant les lettres pareilles, et l'on replie en dessous le bord perpendiculaire des pans, qui sont séparés par derrière, croisés et fixés l'un sur l'autre à leur coin supérieur. En formant les plis indiqués sur le patron, on devra veiller à ce que la ligne ponctuée représente le bord extérieur du pli, tandis que la couture en est le bord intérieur. Après avoir cousu ensemble les deux moitiés de chaque manche depuis N jusqu'à l'O, — depuis P jusqu'à Q, on pose à l'intérieur, sur le bord intérieur de chaque manche, une bande de taffetas ayant 4 centimètres de largeur, puis on exécute la garniture indiquée sur la figure 32. On forme dans le dessous de la manche un double pli, en posant les deux croix sur le point intermédiaire; on coud la manche dans l'entournure, Q avec Q. Le bord inférieur du paletot est bordé à l'envers, avec une bande de taffetas ayant 4 centimètres de largeur.



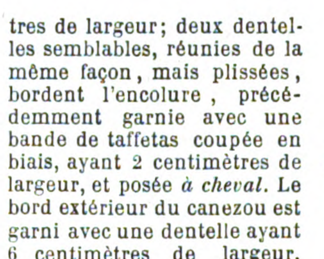
CANEZOU ARABELLA.



ROBE POUR PETITE FILLE D'UN A TROIS ANS.



COSTUME POUR PETIT GARÇON DE DEUX A QUATRE ANS.



MANCHETTE EN CHENILLE.



N° 1. MANCHE EN TULLE.



CROCHET POUR LA PANTOUFLE.

N° 2. MANCHE EN TULLE.



PANTOUFLE AU CROCHET.

Cette bande est inutile si le paletot est doublé et ouaté. On pose une agrafe à l'encolure, et sur chaque devant trois boutons avec des boutonnières-brandebourgs.

## Canezou Arabella.

Les figures 7 à 10 (*recto*) appartiennent à ce modèle.

Le canezou est fait en tulle noir, à dessins, et dentelle noire; la ceinture est en poult-de-soie bleu vif, et peut être faite en toutes nuances; les boutons et les *festons* servant de bretelles sont de même étoffe et de même couleur que la ceinture.

On coupe en tulle les devants (fig. 7) et le dos (fig. 8), celui-ci d'un seul morceau. D'après les figures 9 et 10, on coupe les devants et le dos de la ceinture, celui-ci également d'un seul morceau. On assemble ces divers morceaux en réunissant les lettres pareilles. Sous la couture d'épaule et sous l'encolure, on pose, pour plus de solidité, une bande de tulle; par-dessus la couture d'épaule, on place deux dentelles *pied* contre *pied*, cousues à plat, ayant chacune 2 centimètres de largeur; deux dentelles semblables, réunies de la même façon, mais plissées, bordent l'encolure, précédemment garnie avec une bande de taffetas coupée en biais, ayant 2 centimètres de largeur, et posée *à cheval*. Le bord extérieur du canezou est garni avec une dentelle ayant 6 centimètres de largeur, plissée, et diminuant de largeur à chaque extrémité. Pour chaque bretelle, on prend une bande de taffetas ayant 90 centimètres de longueur, 5 centimètres de largeur; on la plie en deux et on la coud en *feston* sur le canezou, d'après les indications des figures 7 et 8. Les remplis de cette bande sont cachés avec un liséré de taffetas, et l'on pose les boutons selon la disposition indiquée par notre dessin.

Les divers morceaux composant la ceinture sont doublés de tulle roide, et l'on en borde les contours avec une ruche de ruban ayant 2 centimètres de largeur, plissé au milieu. On ferme la ceinture par devant avec des agrafes ou des boutons; dans ce dernier cas, on pose aussi des boutons sur les coutures des côtés.

## Robe pour petite fille d'un à trois ans.

Les figures 13 à 19 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle, fait en cachemire gris-argent, a pour ornements, sur la jupe, le corsage, les manches et la ceinture, des bandes en taffetas bleu, avec broderie en soutache blanche, garnies de deux ruches en taffetas, l'une blanche, l'autre (inférieure) bleue.

La jupe, entièrement doublée de mousseline, a 38 centimètres de hauteur, 2 mètres 20 centimètres de largeur, un ourlet de 4 centimètres sur le bord inférieur. La garniture de taffetas est partout posée à 5 centimètres du bord. On prépare, en taffetas bleu (double), une ruche ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, en taffetas blanc, une ruche ayant 1 centimètre de largeur; on pose celle-ci sur celle-là, de telle sorte que la ruche bleue la dépasse d'un centimètre. On met au-dessus de ces ruches une bande de taffetas bleu, coupée en biais, ayant 2 centimètres 1/2 de largeur, sur laquelle on a exécuté le dessin en soutache, et l'on couvre les coutures de la bande avec une soutache blanche, posée à *plat* d'un côté, avec bouclettes sur le côté opposé.

Le corsage, doublé de percaline, est coupé d'après les figures 13 à 15. On pose l'étoffe double en droit fil sur la ligne indiquant le milieu de la figure 13, afin de couper le devant d'un seul morceau. Après avoir cousu les pinces de la poitrine (fig. 13), *a* avec *a* jusqu'à *b*, on assemble les diverses parties du corsage par des coutures à points *arrière;* on pose derrière des agrafes pour fer-



mer le corsage; un passe-poil borde l'encolure. La manche (fig. 16) est doublée et cousue ensemble depuis *j* jusqu'au *k*; le bord supérieur en est plissé. On forme ces plis en posant chaque croix sur le point voisin; on coud la manche dans l'entournure avec un passe-poil, *j* avec *j* de la figure 13 (devant).

D'après la figure 17, on prépare les bretelles en taffetas; on les pose, étoile et point, sur les mêmes signes du devant du corsage, — croix et double-point sur les mêmes signes du dos et des côtés. La jupe est plissée, cousue au corsage, et la couture est couverte avec une bande d'étoffe; on pose par-dessus la ceinture, coupée d'après la figure 18, doublée de gaze roide, garnie de ruches et fermée devant avec des agrafes, lesquelles sont cachées par une rosette mi-partie blanche et bleue.

## Manchette en chenille.

La figure 25 (*recto*) représente la disposition de la garniture.

MATÉRIAUX : Une pièce de chenille montée sur fil d'archal; 60 à 70 centimètres de chenille.

On pose cette *manchette* sur les manches de tulle à poignet étroit; on l'exécute en toute nuance. Pour faire cette manchette, on reporte sur du papier le dessin de la figure 25, en le prolongeant de façon à lui donner 36 centimètres de longueur. Sur ce dessin on pose la chenille montée sur fil d'archal, et on la fixe à toutes les places où les lignes se croisent; deux bandes forment une manchette. On pose ces bandes l'une sur l'autre, on *passe* au travers des carreaux deux morceaux de chenille non montée sur du fil d'archal; on serre la manchette de façon à lui donner la largeur du poignet et la forme *éventail;* on coud les carreaux sur ces deux morceaux de chenille; on borde ceux-ci avec des bouclettes en chenille; on pose sur le côté un bouton et un gland de chenille.

Cette *manchette* servira aussi à garnir les gants longs pour toilettes de bal, et convient aux jeunes filles, qui ne portent pas de bracelets.

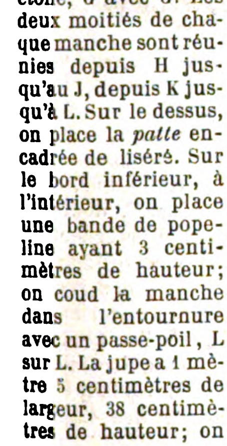
## Costume pour petit garçon

DE DEUX A QUATRE ANS.

Les figures 1 à 6 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre modèle est fait en popeline à carreaux violets de deux teintes; les boutons sont en métal oxydé. Tout le costume est bordé avec des lisérés blancs. Une écharpe nouée sur le côté tient lieu de ceinture.

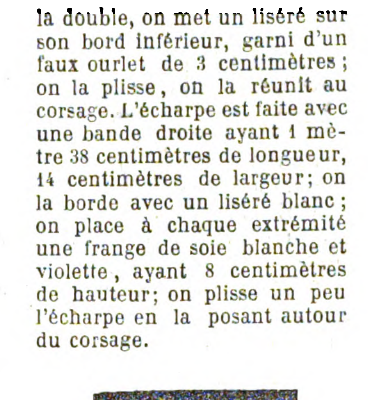
A l'exception du dos et du col, que l'on coupe chacun d'un *seul* morceau, on taille deux morceaux d'après chacune des figures composant le corsage; on échancre la moitié de dessous de la manche sur la ligne du patron; le corsage est entièrement doublé de percaline. Après avoir fait les boutonnières et posé les boutons sur les devants, on assemble les divers morceaux en réunissant les lettres pareilles. Le col est coupé en étoffe *double;* on le borde avec un liséré, on le pose sur l'encolure, étoile avec étoile, G avec G. Les deux moitiés de chaque manche sont réunies depuis H jusqu'au J, depuis K jusqu'à L. Sur le dessus, on place la *patte* encadrée de liséré. Sur le bord inférieur, à l'intérieur, on place une bande de popeline ayant 3 centimètres de hauteur; on coud la manche dans l'entournure avec un passe-poil, L sur L. La jupe a 1 mètre 5 centimètres de largeur, 38 centimètres de hauteur; on





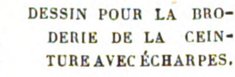


CEINTURE AVEC ÉCHARPES.



la double, on met un liséré sur son bord inférieur, garni d'un faux ourlet de 3 centimètres; on la plisse, on la réunit au corsage. L'écharpe est faite avec une bande droite ayant 1 mètre 38 centimètres de longueur, 14 centimètres de largeur; on la borde avec un liséré blanc; on place à chaque extrémité une frange de soie blanche et violette, ayant 8 centimètres de hauteur; on plisse un peu l'écharpe en la posant autour du corsage.





DESSIN POUR LA BRODERIE DE LA CEINTURE AVEC ÉCHARPES.

## Deux manches en tulle.

La figure 24 (*recto*) appartient à ce patron.

Le tulle avec lequel on fait cette manche est brodé avec un semé noir, en soie ou chenille. Le poignet est fait en velours la figure 24 donne le patron de ce poignet, que l'on exécute en velours noir ou de couleur, doublé de soie ou de gaze roide; le côté, découpé en dents, est bordé avec un ruban de velours à filets blancs, ayant un demi-centimètre de largeur, auquel se rattache une dentelle noire ayant 1 centimètre de largeur. Le petit bouillonné est fait en tulle de Bruxelles; on fronce ce bouillonné, on le coud sous les *dents* du poignet.

Le poignet est garni, du côté de la main, avec une bande de tulle plissée, ou bien une dentelle; on pose quelques bouclettes de velours sur les boutons qui ferment ce poignet.

La manche n° 2 se compose d'une bande en tulle de Bruxelles, ayant 6 centimètres de largeur, 55 centimètres de longueur; on la plisse perpendiculairement, de façon à former un cercle dans lequel la main puisse passer. On prend une seconde bande de tulle, on la fronce de chaque côté pour former un bouillonné, que l'on rattache à la bande plissée. Le bord inférieur de celle-ci est garni avec une ruche en tulle; sur le milieu de cette ruche, entre les plis du poignet et sur le côté boutonné, on place les ornements en ruban de velours noir indiqués sur notre dessin; ce ruban a un demi-centimètre de largeur.

## Pantoufle au crochet.

Les figures 11 et 12 (*recto*) appartiennent à ce patron.

MATÉRIAUX pour la paire : 8 grammes de laine zéphyr, 10 fils noire; 40 grammes de même laine groseille-Solferino; semelles doublées de flanelle.

Les pantoufles, les classiques pantoufles en tapisserie, auront à redouter une rivalité sérieuse quand nos lectrices auront fait et porté ces jolies pantoufles au crochet. Notre modèle est de nuance Solferino avec ornements noirs. On le fait en *allant et revenant* avec des mailles simples, pour lesquelles on pique toujours le crochet sous la maille *entière* du tour précédent, c'est-à-dire sous les deux parties supérieures de cette maille.

On commence par la pointe de l'empeigne, en faisant une chaînette de 11 mailles; au milieu de chaque tour on augmente d'une maille, en faisant 2 mailles dans une seule maille. Au commencement et à la fin de chaque tour, on doit veiller à ce que le travail reste en ligne droite, sans augmentation ni diminution. La figure 11 (recto) est le patron de l'empeigne et des côtés. L'empeigne se compose de 72 tours, le 27e tour compte 38 mailles; après avoir fait ce tour, on laisse les 16 mailles du milieu et l'on exécute les deux côtés l'un après l'autre, chacun sur 10 mailles, et se composant chacun de 36 tours. On coud le travail ensemble, depuis U jusqu'à V. On entoure le bord supérieur premièrement avec un tour de mailles simples (laine Solferino), puis avec trois tours noirs faits au *point-velours*, que l'on exécute avec le crochet plat, dont nous publions le *portrait* en grandeur naturelle. On fait ce *point-velours* de la façon suivante : on entoure le crochet avec le brin, 4 fois, comme si l'on voulait faire une bride quadruple, on repousse ces brins en arrière avec l'index de la main droite, de façon qu'ils s'élargissent un peu; on les retient ainsi bien



BERTHE AVEC CEINTURE.

serrés, on pique le crochet dans une maille du tour précédent, on tire le brin au travers, et en même temps au travers de tous les brins qui se trouvent sur le crochet. On recommence depuis * pour chaque maille, et dans le tour suivant on *contrarie* ces sortes de pois en relief, en piquant le crochet toujours sous les deux côtés supérieurs de la maille. Après le 3e de ces tours, on prend la laine Solferino, on fait un tour de mailles simples, puis un tour de mailles-chaînettes; on fait quelques points *Solferino* sur chaque quatrième *pois* (voir le dessin).

Les ornements de l'empeigne sont faits au crochet, avec la laine noire. On fait une chaînette de 7 mailles en l'air, on réunit la dernière maille à la première; cela forme une bouclette; on en fait encore deux pareilles, dans la même maille. A cette feuille de *trèfle* représentée par les trois bouclettes, on ajoute une tige en faisant 14 mailles en l'air, et dans la dernière on exécute encore une feuille de trèfle; on fixe le brin, on le coupe, on recommence ce qui vient d'être fait en rattachant la tige par le milieu, au milieu de la tige précédente. On fait encore une feuille de trèfle, dont la tige, longue de 7 à 8 mailles seulement, se rattache par le milieu au milieu de la 2e tige; on coud ces diverses feuilles sur la pantoufle, comme le dessin l'indique. La figure 12 est le patron de la semelle; on peut la faire au crochet, ou bien en flanelle et cuir.

## Ceinture avec écharpes.

La figure 26 (*recto*) appartient à ce patron.

La ceinture est faite, soit en étoffe pareille à la robe, soit en moire antique noire, ou *gros-grain* noir. Le dessin gothique qui l'orne est exécuté en soie blanche, soutache blanche et perles noires taillées; la frange est noire et blanche.

On coupe les deux écharpes, d'après la figure 26, dont on complète la longueur (suivant les proportions de la destinataire), en suivant la direction indiquée par la pointe de la flèche. Sur notre modèle, chacune de ces écharpes a 80 centimètres de longueur. On ourle les contours des écharpes, et l'on exécute la broderie; les lignes droites sont faites au point de chaînette, les *zigzags* en soutache, les pois au plumetis. Nous publions le dessin de cette broderie en grandeur naturelle. On noue, tout près de la broderie, des houppes, composées chacune de 4 brins, ayant 9 centimètres de longueur, en soie noire, séparées de distance en distance par deux brins de soie blanche. La ceinture est une bande droite, ayant 7 à 8 centimètres de largeur, doublée de gaze roide, ornée de broderie, et fermée sur le côté par des agrafes; on y attache les écharpes, en les plissant sur leur bord supérieur.

## Berthe avec ceinture.

Les figures 20 et 21 (*recto*) appartiennent à ce patron.

Notre dessin représente cette berthe vue par devant et par derrière; on la fait avec du tulle blanc, du taffetas bleu, des dentelles et des grelots en perles blanches.

On coupe d'abord, en gros tulle, une *doublure*, d'après la figure 20, et l'on y fait, vers l'épaule, les petits plis indiqués sur le patron; sur cette doublure on exécute, avec du ruban de taffetas ayant 1 centimètre 1/2 de largeur, les *festons* tracés sur le patron, puis on recouvre toute la doublure avec du tulle de soie, froncé sur chaque côté, de façon à couvrir la berthe avec ce tulle très-froncé. Sur le bord inférieur et par devant, on pose une dentelle ayant 6 à 7 centimètres de largeur, légèrement froncée, et surmontée d'une ruche en taffetas, découpé de chaque côté, ayant 3 centimètres 1/2 de largeur. Pour faire cette ruche, on emploiera une bande de taffetas ayant une longueur *triple* de l'espace qui doit recouvrir la ruche terminée; on la continue aussi sur le bord supérieur, et elle sert de *doublure* à deux dentelles, ayant chacune 1 centimètre 1/2 de largeur, posées *pied* sur *pied*. A chaque pointe des *festons* de rubans, qui sont voilés par le tulle, on pose un grelot en perles; sur le devant de la berthe, on met un nœud en ruban de taffetas.

La ceinture, qui est à pointe sur son bord supérieur, en ligne droite sur son bord inférieur, est doublée avec du tulle roide, que l'on coupe, d'après la figure 21, d'un seul morceau, afin que la ceinture ferme sur le côté gauche. Cette doublure, dans laquelle on exécute les petits plis marqués sur le patron, est recouverte avec du taffetas, et garnie, comme la berthe, avec deux dentelles étroites sur chaque bord. Sur la pointe de devant, on pose une ruche de taffetas, qui dépasse la dentelle de fort peu, et cinq grelots. Les pans sont au nombre de quatre: deux ayant 22 centimètres, deux ayant 66 centimètres de longueur; leur largeur, à tous quatre, est de 15 centimètres. Ils sont en taffetas, coupés en biais sur le bord inférieur, doublés de tulle roide, garnis de dentelles, de ruches et de grelots, ainsi que le dessin l'indique.

## DESCRIPTION DE TOILETTES.

*Robe en poult-de-soie rose*, bordée avec un étroit volant tuyauté, recouvert d'un large volant de dentelle blanche, au-dessus duquel se trouve une ruche chicorée en poult-de-soie rose. Corsage décolleté, à 3 basques fendues, bordées avec de la dentelle blanche. Le tour des épaules est garni avec une ruche chicorée en poult-de-soie, sous laquelle se trouve une dentelle blanche. Manches très-courtes. Coiffure composée d'un chapelet de boutons de rose, avec touffe de roses au-dessus du front.

*Robe de velours violet*, bordée avec une bande de martre, remontant, en deux bandes plus étroites, sur chaque côté, jusqu'à la taille. Entre ces deux bandes se trouve une rangée de boutons en velours de même nuance que la fourrure. Corsage à basques très-longues, garnies avec des bandes de fourrure. Manchon de martre. Paletot en velours violet, garni avec des bandes de fourrure. Les manches du corsage sont étroites, garnies de fourrure à chaque extrémité, et ornées de six boutons. Chapeau de satin blanc, bouillonné, bordé avec une étroite bande de fourrure. Diadème en velours violet; nœuds de même ruban par derrière; brides en ruban de satin blanc. Gants longs, en peau de Suède, sans boutons.

## MODES.

En ce moment, il n'est question que de toilettes de bal. Les volants de dentelle, ces classiques volants, renfermés dans leurs cartons, revoient la lumière des lustres, grâce à de nouvelles combinaisons qui permettent de les utiliser, et, comme un grand nombre de nos lectrices se trouvent justement en possession de ces volants, je vais indiquer les dispositions qui m'ont semblé être les plus gracieuses.

Robe en moire antique rose, bordée, sur une hauteur de 15 centimètres, avec des bouillonnés de tulle rose, capitonnés avec de petites rosettes faites en étroit ruban de satin rose ruché. Au-dessus du bouillonné, un large volant en application d'Angleterre, posé à plat, le bord uni (dit *pied* de la dentelle) étant cousu au-dessus du dernier bouillonné, avec une ruche de ruban rose. Ce volant s'arrête par devant de façon à faire place à deux autres volants placés *pied* contre *pied*, avec une ruche de ruban entre eux, sur le devant de la robe; l'excédant de ces derniers volants est cousu à l'intérieur de la jupe et non coupé. Corsage décolleté, à pointes, garni avec trois bouillonnés en tulle rose, terminés par une dentelle en application d'Angleterre. Manches courtes, garnies comme le corsage.

Robe en satin bleu céleste. Bas de jupe garni avec plusieurs bouillonnés de tulle bleu. Deux volants en dentelle blanche sont employés pour la garniture de cette robe; ils forment une tunique par devant, et une tunique plus longue par derrière, c'est-à-dire que, légèrement froncés et repliés à chaque extrémité, pour diminuer leur largeur, ils commencent à la taille, par devant, descendent sur la jupe en s'arrondissant, tournent et descendent plus bas par derrière, puis remontent jusqu'au corsage, par derrière, sur chaque côté de la jupe, coupée très-longue, c'est-à-dire à queue. La dentelle est surmontée d'un cordon de perles blanches. Sur les épaules, des aiguillettes en perles blanches. Le corsage, décolleté, est à basque carrée par derrière, garnie avec une dentelle plus étroite, laquelle borde le corsage sur les hanches et par devant. Point de berthe; une simple chemisette, plissée, en crêpe lisse, à l'intérieur du corsage, dont le bord supérieur est garni avec un cordon de perles blanches.

Ces garnitures peuvent être exécutées en dentelles noires, comme en dentelles blanches.

Durant la froide température que l'on a subie cet hiver, on a vu une grande quantité de fourrures, mais non plus à l'état d'ornements. Jusqu'ici, lorsqu'il arrivait à une Parisienne de porter une fourrure, c'était surtout pour faire voir qu'elle la possédait, non pour s'en servir à se garantir du froid; on en mettait une bande plus ou moins large autour d'un paletot, et cela semblait un préservatif suffisant. Mieux avisées, les femmes ont imaginé cet hiver de porter leurs fourrures non plus en dehors, mais en dedans de leurs manteaux, et la logique doit applaudir à cette mode.

La logique n'en saurait faire autant lorsqu'il s'agit de ces houppelandes, dites *peaux de mouton*, avec leur laine frisée. J'ai déjà vu cette fourrure dans un pays lointain; elle compose le vêtement des paysans et des postillons sur les bords du Danube. Mais je dois prévenir les belles dames parisiennes que leur façon de porter ce vêtement est en contradiction formelle avec son origine: la peau de mouton se porte avec la laine en dehors, seulement pendant l'été; en hiver, on retourne la houppelande: donc les Parisiennes se montrent en ce moment avec la tenue d'été d'un postillon roumain.

Le caractère général des coiffures de fleurs est celui-ci: un cercle allongé portant une touffe à son extrémité par devant, une autre touffe à l'extrémité opposée; des perles d'or, d'acier, des perles blanches, bleues ou roses, s'enroulent sur les côtés, retombent en cascades sur les cheveux, et même sur les épaules. Parfois ce cercle est réduit de moitié et se place sur un seul côté de la tête. On fait, avec de petites fleurs blanches et des branches de corail, des coiffures très-originales et fort jolies. Mais tous ces mélanges ingénieux, cette confusion d'objets divers, cette alliance de fleurs, de plumes, de perles, d'insectes, ne valent pas les simples et exquises coiffures composées uniquement de fleurs, comme en savent faire les fleuristes parisiennes. Nous applaudissons à l'exagération se révélant aujourd'hui dans tous les détails de la toilette féminine, parce que ses excès et les abus que l'on commet en son nom nous présagent le retour du bon goût.

E. R.

## CONSEILS D'UNE EX-MUSICIENNE.

### III *.

J'ai reçu, il y a peu de temps, une charmante lettre accompagnant un excellent volume, signés l'un et l'autre d'un nom célèbre, celui de M. Le Couppey, professeur de piano au Conservatoire. J'ai eu le regret de ne pouvoir répondre à cette lettre, car mes heures sont employées jusqu'à leur dernière minute; mais je me suis bien promis d'indiquer à nos lectrices ce volume, intitulé: *de l'Enseignement du piano*, édité par la librairie Hachette, mis en vente à cette librairie, et chez M. Maho, éditeur de M. Le Couppey, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 25.

Ce traité, dans lequel les conseils les plus pratiques, les plus judicieux, sont présentés sous la forme la plus élégante, devrait se trouver dans les mains de toutes les personnes qui enseignent ou qui apprennent l'art de jouer du piano; c'est un guide éclairé, bienveillant, allant au-devant de toutes les questions pour en offrir la solution. J'ai été bien fière, moi, profane, de me trouver en communion parfaite d'opinions avec un maître illustre, et je ne puis résister au plaisir de citer les paroles de M. Le Couppey, dont l'autorité vient appuyer les conseils que j'ai parfois adressés à nos lectrices.

« Je le pose en principe (page 15): l'enseignement du piano doit avoir pour base l'étude de la musique classique, qui offre, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'aliment le plus sain pour les élèves. Le style de cette musique, toujours élevé, simple, naturel, les préserve d'une certaine propension à l'afféterie, à l'exagération, vers laquelle ils se laissent trop souvent entraîner. En outre, la musique classique présente une netteté de contour, une fermeté d'allure, qui aident à développer chez les élèves le sentiment de la mesure, du rhythme, de l'accentuation. Sous le rapport du mécanisme, il semblerait qu'elle est écrite tout exprès pour faire acquérir la souplesse, l'égalité de force, et la parfaite indépendance des doigts. Si maintenant nous laissons le côté didactique de la question pour l'examiner au point de vue de l'art proprement dit, le doute sera moins permis encore. En effet, quelles productions modernes oserait-on comparer aux chefs-d'œuvre de l'ancienne école, aux sublimes inspirations de Mozart, de Bach, de Beethoven? Hâtons-nous de le reconnaître: les plus brillants talents de notre époque s'inclinent les premiers devant les noms imposants de ces grands artistes du passé. »

On ne saurait mieux dire, et je voudrais pouvoir citer le volume entier; mais, d'une part, M. Le Couppey ne nous permettrait pas de le mettre au pillage, et, d'une autre, je n'aurais plus rien à dire sur un sujet que j'aime, et dont il est utile de s'occuper, puisqu'il est peu de femmes aujourd'hui qui n'aient étudié le piano ou qui ne projettent de le faire étudier à leurs filles.

La grande objection avec laquelle on essaye de combattre la musique classique dans l'enseignement des enfants, est la difficulté d'exécution dont on lui a donné la réputation. Les plus difficiles d'entre les morceaux classiques sont encore bien plus aisés à exécuter que les plus infimes compositions modernes, signées d'un nom obscur. A l'époque où Haydn, Mozart, Beethoven, écrivaient pour le piano, le but de la musique n'était pas, comme aujourd'hui, d'offrir à un public ébahi une succession de tours de force se conformant à la progression observée chez Nicolet, de familière et populaire mémoire. La musique écrite à la fin du siècle dernier et au commencement du siècle actuel est donc infiniment plus facile à exécuter que les élucubrations des pianistes chevelus qui se sont abattus sur le monde depuis trente ans. D'ailleurs, la collection des *Classiques du piano* **, dont nous avons examiné la première série dans le précédent article, classe justement les diverses compositions anciennes et quelques-unes des compositions modernes par ordre de difficultés. On ne peut donc s'égarer dans cette collection, et l'on va droit au degré que l'on peut s'attribuer. Avant d'examiner les morceaux qui composent la deuxième série des classiques du piano, il faut encore nous arrêter un moment près des compositions destinées aux commençants.

On entend fréquemment une jeune fille ou même une jeune femme tenir à peu près ce langage: « Pour moi, je n'ai pas d'ambition; l'étude de la musique offre trop de difficultés, et pourvu que je puisse jouer des contredanses, des valses, et des polkas, je me tiendrai pour satisfaite. »

Je ne veux point chicaner sur ce choix, ni dire ma pensée tout entière, dans laquelle on trouverait probablement que cette ambition est trop modeste ou trop frivole; je tiens seulement à établir ceci:

On ne peut jouer même des contredanses, des valses et des polkas, sans étudier sérieusement le piano, sans avoir l'habitude de la mesure, la conscience du rhythme, et cela sous peine de ne pouvoir pas même réussir à faire danser; sans mesure, sans rhythme, sans études, par conséquent, il ne saurait y avoir ni musique, ni danses, et le langage ci-dessus cité équivaudrait à la demande d'un enfant qui, ne pouvant marcher, espérerait danser convenablement la valse à deux temps ou toute autre

* Voir le n° 37 de l'année 1864.
** Chez Maho, éditeur, rue du Faubourg Saint-Honoré, 25.






Leroy, Imp. Paris

# LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal 56, Rue Jacob Paris

*Toilettes de Mlles RABOUIN, 67, r. Neuve des Petits Champs.*

*Ameublements et Bronzes de la Mon de COMMISSION Gale 53, r. d'Hauteville.*

danse de ce genre. C'est vouloir mettre la charrue avant les bœufs, c'est entreprendre une tâche impossible, que de vouloir jouer sur le piano, même des contredanses, sans apprendre le piano. Cet instrument n'est pas d'ailleurs une mécanique agencée pour un but défini et unique. Quand on sait en jouer, on y joue des danses si l'on veut, mais on ne peut jouer ces danses lorsqu'on ne sait pas jouer du piano.

Rien n'est plus difficile que d'écrire pour l'enfance et la jeunesse, chacun le reconnaît et en convient; cette difficulté existe dans le domaine musical comme dans le domaine littéraire, et, lorsqu'on a rencontré un artiste assez heureusement doué pour la surmonter, on ne saurait trop se hâter de le signaler au public. C'est là ce qui m'arrive; j'ai trouvé un matin, sur mon piano, dix mélodies intitulées *la Jardinière*, composées par F. Spindler, éditées par M. Maho, qui se connaît en bonne musique. Tous les enfants peuvent jouer ces aimables mélodies; toutes les *grandes personnes* prendront plaisir à les entendre; l'inspiration qui les a fait naître est toujours simple, nette, bien définie, venue sans efforts apparents, pure et charmante. J'affirme que cela est moins difficile à jouer qu'une danse quelconque, tout en étant plus profitable pour les doigts, pour l'oreille et même pour le cœur. J'indiquerai du même auteur l'écrin musical et le *Trot du Cavalier*, morceau plus difficile, mais cependant abordable.

En tête de la deuxième série des *Classiques du piano*, portant la désignation *Facile*, nous trouvons le IIe livre des *Six Sonatines progressives* de Clementi, qui fut, on le sait, l'un des patriarches du piano. Ses compositions sont excellentes à tous les titres, et particulièrement profitables pour les commençants, qui y rencontrent une accentuation franche et ferme, des idées d'un ordre élevé, rendues accessibles par la majestueuse simplicité de leur forme. Clementi forme le goût en même temps qu'il délie les doigts de ceux qui étudient ses œuvres. Après ces *sonatines*, nous voyons apparaître une sonate de Steibelt, en si bémol majeur, fort gracieuse, et contenant déjà quelques *traits;* mais ils sont si bien écrits pour la main du pianiste, si bien doigtés, d'ailleurs, que l'on abordera sans crainte leur difficulté relative, et que l'on s'en tirera avec succès. Nous trouvons ensuite le *Petit Rien* de Cramer, romance variée. Cramer était un grand artiste, et il l'a clairement indiqué dans toutes ses compositions, quelle que soit leur importance. On trouvera dans ces charmantes variations quelques octaves, c'est dire que les très-petites mains d'enfants ne sauraient les jouer avec netteté.

A ce morceau succède une sonate avec rondo turc de Steibelt. Ce morceau, plus spirituel que touchant, offrira probablement comme attrait un intérêt secondaire. Comme utilité, au contraire, il possède certaines qualités, propres à bien accentuer la mesure dans l'esprit de l'enfant. Un air varié de Duseck, sur le thème *Chantons l'hymne*, emprunté à l'opéra de *Blaise et Babet*, par Grétry, porte le numéro qui suit la sonate de Steibelt; il sera plus utile comme exercice qu'agréable comme composition.

Mais l'horizon s'agrandit. Voici une sonate de Beethoven, en sol majeur. Quoique cela soit beau, cela n'est pas plus difficile à jouer qu'une composition inepte ou fade. Les nuances à reproduire s'indiquent d'elles-mêmes par la déduction toujours logique de toutes les phrases musicales.

L'aimable *Thème varié* de Haydn, en ut majeur, succède à cette sonate. Que cela est simple et grand, bon et sain pour le cœur et pour l'intelligence! Si l'on aime Beethoven à force de l'admirer, on admire Haydn à force de l'aimer; il n'a pas la majesté farouche du grand Beethoven, mais il possède et communique une sérénité attendrie qu'on demanderait vainement à celui-ci.

Il a pourtant essayé de se faire gracieux dans la *Molinara*, air varié; mais, quoi qu'il fasse, il reste *lui*, et la grandeur déborde malgré lui, même dans ses *petites* compositions.

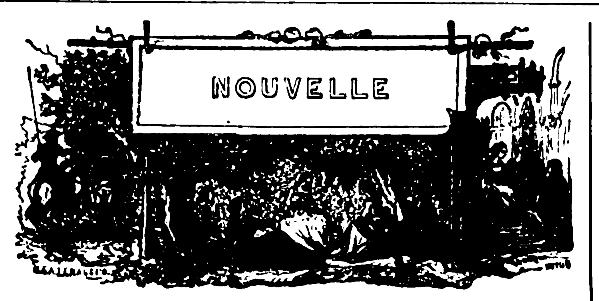
Le morceau suivant est une *canzonetta* écrite par Duseck, dans une disposition plus tendre que celle de ses autres œuvres; certains passages offrent des difficultés qui sont assez sérieuses pour devoir être étudiées soigneusement, et en les isolant du reste du morceau.

Enfin, la série *Facile* se termine par une ravissante sonate en ré, à quatre mains, de Beethoven. Jouée avec netteté et mesure, même par des enfants, cette sonate fera plus de plaisir que bon nombre de *soli* bruyants exécutés dans les salles de concert.

M. Maho vient aussi d'éditer, avec le soin qui lui est particulier, un joli cahier portant ce titre : *Promenades d'un solitaire*, par Steph. Heller, et contenant dix-huit courts morceaux pour le piano : le prix *net* de ce cahier est de 8 francs.

M. Steph. Heller est un artiste de même famille que J. Chopin. La forme originale qu'il donne à son inspiration, toujours un peu tourmentée, n'attire pas les intelligences vulgaires, séduites seulement par la banalité; mais il s'en console, parce que ses admirateurs se comptent parmi l'élite des esprits de notre temps.

EMMELINE RAYMOND.




## LA FAMILLE BÉROUVILLE.

Suite.

Il garda un instant le silence, et reprit d'un ton enjoué : « Anna n'a-t-elle pas toute une fortune en perspective? Claude est deux fois millionnaire. Il est enfin décidé à revenir en France, et je tâcherai de lui persuader de faire Anna son héritière.

— Je croyais que vous étiez brouillés.

— Il s'était fâché, lui; mais ça reviendra. Il y a toutes sortes de vieilles histoires qui lui tiennent encore au cœur. Après trente ans! C'est prodigieux, n'est-ce pas? Mais qu'il la voie seulement, qu'il la voie, je ne demande que cela.

— Mais enfin, s'il disposait autrement de sa fortune?

— Oh! c'est impossible!

— C'est possible, homme irréfléchi.

— Eh bien! elle aura toujours ma ferme de la Petite-Lande, qu'à son intention je n'ai jamais voulu laisser hypothéquer.

— La Petite-Lande! En vérité, c'est trop fort; la Petite-Lande! contre le moulin du Roz, n'est-ce pas?

— Précisément.

— Combien est-elle louée? Quatre cents francs.

— Oui, plus un saumon par an.

— Et c'est sérieusement que tu parles? Voilà une enfant que tu as élevée au milieu du luxe, à laquelle tu prodigues l'argent et les gâteries, pour laquelle tu achètes un cheval de mille francs, pour le seul plaisir de la voir revêtir une amazone; et tu lui laisseras quatre cents francs de rente à partager entre elle et sa sœur?

— Sa sœur! sa sœur a son mari; je ne me suis chargé que d'Anna. Elle sera ma seule héritière, à part ce qui sera nécessaire pour l'entretien de mon vieux Tom.

— Mais c'est une farce que ton héritage, une véritable farce.

— Eh! pardieu! puis-je l'agrandir?

— Certainement.

— Comment?

— En t'occupant de tes affaires, négligent que tu es; en vendant avantageusement quelques-unes de tes fermes pour te délivrer de ces dettes qui rongent ta fortune, en réformant, s'il le faut, ta maison. Tu entretiens là une foule de journaliers qui te grugent à plaisir. Crois-moi, afferme tes champs, paye tes dettes, contente-toi de leur revenu, qui est très-suffisant, et tu laisseras plus de quatre cents francs de rente à ta nièce. Songe donc que tu dépenses quinze cents francs par an pour le plaisir de te promener dans des champs mal cultivés par ta propre main.

— Au fond, tu as peut-être raison, Moricette; il est plus que temps que, par intérêt pour Anna, je m'occupe de ces choses. Je te le promets, avant peu je m'en occuperai. »

Hélas! ce n'était pas la première fois que Mlle Moricette, sérieusement inquiète de l'avenir d'Anna, obtenait une semblable promesse, ce qui n'empêchait pas l'entêté vieillard de s'endormir dans sa coupable négligence.

Elle se préparait peut-être à le forcer à préciser l'époque où il tiendrait sa promesse, mais il l'interrompit en s'écriant gaiement :

« Assez, assez; le speech est fini, et j'aperçois Paul Dévran. Assez, te dis-je, il me faut Anna. »

Et, prenant sa canne, il frappa deux coups sur la cloison derrière lui.

Anna parut aussitôt.

« La table; mets la table, mon enfant, » lui dit-il, « et l'échiquier. Je vais prendre ma revanche d'hier. »

Anna fit rouler près du vieillard une petite table sur laquelle se trouvait un échiquier. En ce moment, Paul Dévran entrait. Il entra comme un habitué, salua ces dames, et, après quelques minutes de conversation, prit place devant cet échiquier, sur lequel M. Bérouville usait une grande partie de son temps, en déployant, pour un jeu inutile, une passion et une habileté qu'il aurait mieux fait d'employer à assurer l'avenir d'une enfant qu'il chérissait.

Anna prit son ouvrage, et se retira avec Mlle Moricette dans l'embrasure de la fenêtre voisine. Placé comme il l'était, le jeune homme, en levant les yeux, avait en perspective une blanche et suave figure se détachant sur le rideau rouge. Il jouait bien, et consciencieusement, mais il avait un défaut, disait gravement son vieux partner, c'était de méditer trop longtemps ses coups. Aussi, pourquoi était-ce toujours vers ce rideau aux sombres plis qu'il allait chercher ses combinaisons les plus savantes et les plus lentes à éclore?

### V.

L'ONCLE ET LA NIÈCE FONT DES VISITES.

Quelques jours après la tentative faite par Mlle Legrand pour obliger son vieil ami à veiller de plus près à ses intérêts, l'équipage de la Ville-Roux faisait un matin son apparition dans Louvigny, et la population flottante des gamins, avertie par le roulement de ses roues sonores sur les pavés inégaux, accourait pour lui faire escorte. Les enfants ne se lassaient pas de contempler d'abord une des plus brillantes voitures de Louvigny, une calèche aux panneaux luisants, aux roues fines; ensuite les chevaux, des chevaux de race, parfaitement harnachés; enfin, et surtout, le cocher, le nègre Thomas, dit Tom, qui avait échangé son tablier blanc contre une large redingote boutonnée jusque sous le menton. La voiture passait si rapidement qu'on n'apercevait guère dans l'intérieur que ceci : une forme vaporeuse et blanche, et deux grands yeux qui avaient l'air d'illuminer le drap sombre. Anna, qui allait visiter une de ses amies dont les parents recevaient beaucoup, avait une de ses plus élégantes toilettes d'été, une robe de mousseline des Indes, au fond blanc semé de fleurs imperceptibles. Tout le reste était à l'avenant. Comme elle avait toujours de l'argent à pleines mains, elle se laissait naturellement guider par ses instincts élégants, que certaines dames de Louvigny blâmaient entre elles avec une énergie d'assez mauvais aloi. Quand on a seize ans, qu'on sort d'une pension où l'on n'a inspiré que l'intérêt banal dont chaque élève reçoit une dose à peu près égale, qu'on se trouve être une maîtresse de maison, dégagée de tout contrôle raisonnable et sérieux, qu'on n'a pour Mentor qu'un homme bon jusqu'à la faiblesse, qu'une sorte de vieil enfant, esclave né de vos caprices, il est permis d'ignorer bien des choses et de commettre quelques imprudences.

La jeune fille, tenue dans une parfaite ignorance de la véritable position de fortune de M. Bérouville, jouissait donc du bien-être dont elle était entourée, sans la plus légère arrière-pensée.

Ce fut devant la maison de Mlle Moricette Legrand que la calèche s'arrêta. M. Bérouville ouvrit la portière, s'élança hors de la voiture avec sa vivacité ordinaire, dit à Anna : « Attends-moi là, je ne serai que cinq minutes, » et il entra chez Mlle Moricette. A Louvigny, les servantes s'occupent beaucoup du dehors, et tout ce qui prenait la rue du Grand-Marché était passé en revue par la grosse Jeannette, qui formait toute la maison de Mlle Legrand; on n'attendait donc jamais longtemps à cette porte, dont une servante curieuse tenait toujours le loquet à demi soulevé. Sur sa demande formelle il fut introduit dans la chambre de Mlle Moricette. Elle y travaillait, vêtue de sa simple et propre toilette, dans laquelle l'heure matinale mettait les différences suivantes : les quatre papillottes dormaient dans leur maillot de papier gris, un bonnet de mousseline unie remplaçait le bonnet garni; un grand tablier noir à poches dissimulait la robe en grande partie. Cela la vieillissait un peu.

« Ah! c'est toi, Ambroise? » dit-elle en souriant, et en lui approchant une chaise. « J'ai été avertie de ton arrivée à Louvigny par le bruit de ton équipage; mais je ne comptais pas sur une visite aussi matinale.

— C'est que j'ai une petite confidence à te faire, » répondit le vieillard en se grattant l'oreille. « J'ai reçu hier soir une nouvelle, une très-mauvaise nouvelle, qui m'a tenu éveillé toute la nuit.

— Il faut que ce soit bien grave... Voyons.

— Claude adopte le fils de la veuve Bérouville.

— Bah!

— Oui. Je ne sais pas s'il l'a positivement adopté, mais on m'écrit qu'il a rappelé de Rennes le jeune homme, qui, après y avoir fait son droit tout de travers, y avocassait tant bien que mal; qu'il a payé ses dettes, et qu'il se charge de son avenir.

— Cela, en effet, ressemble assez à une adoption. Voilà cette pauvre Mme Bérouville bien heureuse, sans doute.

— Je n'en doute pas. Mais, Anna, la voilà peut-être deshéritée! Or j'avais toujours compté sur la part qui lui revient de droit dans la fortune de Claude.

— Je t'avais toujours dit que cela n'avait pas le sens commun. Claude, pour je ne sais quel motif, était, disait-on, mortellement brouillé avec le père d'Anna. Il n'a jamais témoigné le moindre intérêt à ses nièces, qu'il ne connaît pas; tu l'as dit bien des fois. Pouvais-tu raisonnablement espérer qu'il leur donnerait sa fortune?

— Mais oui, je l'espérais. Du moment qu'il n'en disposait pas autrement, on pouvait penser qu'il laissait aller les choses.

— Toi-même, tu t'es brouillé avec lui, au moment de son arrivée.

— Je n'étais pas flatté de le voir aller d'abord chez les Delanglade, toujours à cause d'Anna, dont je lui parle sans cesse.

— Et dont il ne te dit jamais rien.

— C'est égal, je n'en reviens pas. Où diable a-t-il été dénicher Achille Bérouville?

— Achille Bérouville est allé le trouver. Ne sais-tu pas que tout ce qui tient de près ou de loin aux Bérouville est en l'air à cette heure pour fêter l'oncle millionnaire?

— Avec cela qu'il a prouvé qu'il y tenait, à sa famille!

— Il est un peu original; mais cela n'empêche pas les sentiments. Quand il a débarqué au Havre, avec l'intention de voyager incognito, il y a trouvé... »

Mlle Moricette écarta les doigts de la main gauche, et se mit à compter :

« M. Delanglade et son fils, — Clémentine Chemay, son mari et ses enfants, — trois Bérouville, de Louvigny. C'est Achille, qui, croyant bien être le premier arrivé, a écrit cela à sa mère. Alors, il ne parlait guère d'adoption. Il avait trouvé son oncle froid, silencieux et de l'humeur la plus bizarre; il n'espérait rien, Élisabeth me l'avouait il n'y a guère que quelques jours.

— Je ne le comprends pas, d'avoir fait un choix pareil. Ma petite Anna vaut cent fois ce bel Achille. Si encore il ne l'avait pas pris chez lui! Mais il y est, il y fait ses orges; c'est un joli garçon, et c'est un Bérouville. Cet arrangement-là me vexe terriblement.

— Que veux-tu y faire? Claude ne doit compte de sa fortune à personne; puisqu'il l'a gagnée, il en dispose

à son gré; tu ne peux t'y opposer. Raison de plus, maintenant, pour songer à dégrever la tienne, afin d'en conserver les débris pour Anna.

— C'est bien ce que je vais faire. Vente, réformes, je ne reculerai devant rien. La semaine prochaine j'irai m'entendre avec mon notaire.

— Il y a des choses qu'il est bon de ne pas remettre. Tu es si oublieux, si paresseux! Pourquoi n'irais-tu pas aujourd'hui

— Parce que j'ai affaire ailleurs.

— Où?

— Aux Marais.

— Aux Marais. L'affaire doit être de fort petite importance; et si elle pouvait se remettre.....

— Impossible; les convocations sont faites.

— Des convocations aux Marais, où l'on ne fait guère que s'amuser? Tu m'étonnes.

— Le mot est peut-être impropre: c'est invitations que j'aurais dû dire.

— Dis-moi tout simplement l'affaire, cela vaudra bien mieux.

— Eh bien! il s'agit d'un combat de coqs.

— D'un combat de coqs! » répéta comme un écho fidèle la voix de Mlle Moricette.

— Oui, » répondit-il en se levant. « Les coqs sont superbes, et ils se battent comme des enragés. Mais je vais me croire rajeuni de quarante ans, et revenu au temps heureux où, jeune midshipman, je visitais l'Angleterre, dont le combat de coqs est un des nobles passe-temps.

— Ah! mon Dieu! Ambroise, mais tu deviens très-fou. Pour assister à un combat de coqs, remettre une affaire d'une importance majeure; risquer de voir partager entre huit héritiers les restes d'une fortune dont le tout est nécessaire à une enfant que....

— Ta, ta; j'y mettrai bon ordre. Mais mes chevaux s'impatientent sans doute, et Anna aussi. Anna est là; mais je l'ai priée de m'attendre. En allant aux Marais, je la dépose au Boisfeuillu, chez les de Blumel, je la reprendrai ce soir en repassant. Ne te dérange pas, tu nous retarderais. Bonjour, bonjour. Aujourd'hui les plaisirs, demain les affaires. Parole d'honneur, je m'y plongerai jusqu'aux oreilles. »

Et il sortit en envoyant de la main à Mlle Moricette de petits gestes affectueux qui la clouaient à sa place.

Anna avait commencé par trouver le temps long, car les passants étaient rares; mais le hasard avait fait passer par la rue du Grand-Marché une femme d'un certain âge, à laquelle une toilette de très-bon goût et une tournure aisée donnaient un caractère tout particulier de distinction. En reconnaissant l'équipage, elle s'approcha, et échangea quelques paroles avec Anna. C'était Mme Dévran; en la voyant si jeune encore, en étudiant cette physionomie mondaine, spirituelle, mais un peu sèche, on avait la mesure du dévouement qu'elle montrait en suivant son fils à Louvigny. Elle s'éloigna quand la porte de Mlle Legrand se rouvrit pour livrer passage à M. Bérouville. Comme il avait encore quelques commissions à faire, il dit à Tom de conduire les chevaux au pas jusqu'à la dernière maison de la rue, et redit à Anna qu'il serait encore cinq minutes.

« Mettons vingt, » lui cria-t-elle en riant.

Comme il ne venait guère à Louvigny que le dimanche, on se pressait sur les portes quand on voyait de loin flotter ses cheveux blancs et les longs pans de sa redingote bleue, et on l'arrêtait souvent. Malgré cela, il fit assez rapidement ses commissions, et rejoignit sa voiture. En s'élançant sur le marchepied, il leva les yeux par hasard vers une maison d'assez triste aspect, en face de lui, et sautant sur le pavé:

« Anna, » dit-il en avançant sa tête à l'intérieur, « sais-tu que ton oncle Claude a adopté Achille Bérouville? »

C'était une façon de parler; Anna ne pouvait pas le savoir.

« Vraiment? » dit-elle sans s'émouvoir.

« Oui; et, ma foi! je veux, en passant, en faire notre compliment à sa famille. C'est un grand bonheur pour elle, un bonheur inespéré.

— Je le crois bien. Pourquoi donc ne m'avez-vous pas dit plus tôt cette bonne nouvelle? Attendez donc, mon oncle; je veux aller les complimenter, moi aussi. »

Et elle descendit de voiture.

En ce moment, l'idée de ce qu'était cette adoption pour elle passa par le cerveau du vieillard.

« Au fait, ta visite leur fera encore plus de plaisir que la mienne, » dit-il généreusement; « car enfin tu es jeune, et ce sont tes intérêts qui sont lésés.

— Mes intérêts? » dit Anna en levant vers la patte de lièvre pendue au cordon de la sonnette sa jolie main, dont un gant souple et frais dessinait la forme élégante.

« Mais oui. Achille est d'un degré plus éloigné parent, tu le sais aussi bien que moi; et vous eussiez été au même degré, s'il lui donne toute sa fortune, il n'y aura point de partage.

— Pas avec nous, mais avec ses sœurs.

— Pas davantage, sans doute. C'est parce qu'il porte son nom qu'il l'a choisi. — Les filles ne comptent pas pour lui.

— Quel oncle peu galant! cela diminue fort ma joie. Bonjour, ma tante. »

La porte s'était enfin ouverte, et une vieille femme, vêtue de noir, dont, à la vue d'Anna, la figure terreuse s'était empourprée, recevait ce bonjour les yeux baissés.

« Ma tante, nous venons vous faire notre compliment, » reprit Anna vivement.

Mme Bérouville la regarda avec un embarras évident.

« Nous savons qu'on vous a pris votre fils, » ajouta gaiement l'oncle.

La figure de la veuve s'éclaircit.

« Ah! vous le savez déjà? » dit-elle. « Je n'ai pas osé..... c'est-à-dire, je n'ai pas eu le temps d'aller moi-même vous annoncer cette étonnante nouvelle. Je comptais vous envoyer Élisabeth tantôt. Le pauvre Achille m'a beaucoup coûté; mais le voilà bien casé, Dieu merci. Je l'ai bien dit à mes filles, s'il ne s'était pas dégrossi, s'il n'avait pas un peu vécu dans les grandes villes, son oncle n'aurait pas pensé à le choisir pour son héritier.

— Allons donc, ce n'est pas son titre d'avocat ni le chiffre de ses dettes de jeune homme qui auront dirigé le choix de Claude, soyez-en sûre. Achille est un joli garçon, un bon enfant; mais, surtout, c'est un Bérouville. Où sont vos filles? Anna veut leur souhaiter le bonjour. Nous sommes pressés. »

Anna, qui savait où trouver ses cousines, se hâta de les précéder dans un vaste et sombre appartement où elles travaillaient. En les regardant, on pouvait, d'après ce qui avait été dit, penser que le futur héritier avait entièrement accaparé la part de beauté physique dévolue par la nature à cette branche de la famille Bérouville. Quand elles aperçurent Anna, le rayon de joie qui, depuis la bonne fortune advenue à leur frère, éclairait leur front inégal et terne, s'obscurcit; mais les premières paroles de la jeune fille chassèrent une consternation plutôt feinte que réelle, et elles étalèrent sans vergogne, devant l'héritière frustrée, un luxe de satisfaction qui aurait pu agacer les nerfs d'une personne moins profondément désintéressée qu'Anna.

Le nom doublement victorieux d'Achille leur remplissait la bouche. Achille aurait un équipage, — Achille aurait un château, — Achille ferait un grand mariage.

Plus on est pauvre, plus on est ébloui par le prestige attaché à la richesse. Les filles aînées qui s'étaient plaintes plus d'une fois, et très-amèrement, des sacrifices qu'on s'imposait pour leur frère, se grandissaient maintenant de sa propre grandeur, et se seraient volontiers prosternées devant lui. La mère conservait un calme étrange, le bonheur de son fils la pétrifiait. La plus jeune des sœurs, Élisabeth, une petite brune à l'œil fin, avait aussi une manière toute particulière d'exprimer son contentement. Quand, dans la conversation, se produisait l'idée du bien-être qu'Achille, devenu riche, ne manquerait pas de déverser sur sa famille, et que les sœurs et la mère elle-même, qui recouvrait subitement la parole, prononçaient avec feu des — Certainement, — des Je n'en doute pas, — des J'en suis sûre, l'observateur attentif eût remarqué qu'elle se contentait seulement de sourire, en pinçant la petite bouche perdue entre ses joues pleines et chaudement colorées. Quand Anna, à laquelle elle portait une tendresse passionnée, prit congé d'elle à la porte, elle se leva sur la pointe de ses pieds pour lui dire:

« Je voudrais bien, maintenant, qu'Achille t'épousât, ne serait-ce que pour te rendre la fortune qu'il te prend. »

Anna remonta en voiture, riant encore de la drôle d'idée qu'avait eue là Élisabeth.

*(La suite au prochain numéro.)*

Zénaïde Fleuriot.




*N° 2,420, Ardèche.* On emploie pour cet usage de la pierre ponce. — *N° 44,370, Lozère.* On met toujours une robe de soie sous les robes de tarlatane, ou bien un jupon de percale recouvert de deux jupons en mousseline; la soie fait un effet plus joli. Oui pour les colliers. — *N° 44,547, Reims.* Après une année de grand deuil le père et les enfants peuvent sans aucun inconvénient faire et recevoir des visites. Merci pour la bienveillance témoignée à la direction du journal. — *N° 34,512, Salamanca.* Le journal est charmé d'être si bien apprécié. Il ne nous est pas possible de publier des mélodies composées sur des vers qui ont eu en France leurs éditeurs particuliers. — *N° 1,234, Gironde.* Cet objet ne vaut pas tout ce qu'en disent les réclames, et je ne saurais le recommander. Nous nous gardons bien de donner des *primes*, car ce serait avouer que notre journal ne vaut pas le prix que nous en demandons. — *Barrière.* Merci mille fois pour les vœux de nouvelle année. Il est certain que tous les *cours* possibles sont mieux faits à Paris qu'ailleurs. Les quartiers *aérés* sont les nouveaux quartiers de Paris, bordés de maisons nouvelles, et par conséquent les loyers y sont élevés. On ne pourrait avoir un appartement dans ces conditions à moins de 2,500 à 3,000 francs, et encore faudrait-il à ce prix accepter le troisième étage et des chambres peu spacieuses. — *N° 38,852, Indre-et-Loire.* Le petit nombre de femmes qui portent des *bottes* les choisissent noires ou nuance *cuir de Russie*, ce qui est encore plus *excentrique*. Quant aux pantalons *visibles* au-dessus des bottes, on n'en a pas encore aperçu jusqu'à présent. On ne porte pas de chapeaux ronds à Paris, pendant l'hiver, passé quinze ans. — *N° 46,060, Deux-Sèvres.* Merci mille fois pour cette lettre, pour les encouragements qu'elle contient, pour la citation latine. On recevra encore des vêtements d'enfants dans le n° 1 des *Patrons illustrés*. — *N° 41,215, Nord.* Les jeunes filles ni les jeunes femmes ne peuvent porter en hiver, *de jour*, un pardessus en cachemire blanc. — *N° 2,091, Seine-et-Oise.* Pour assister à un mariage, une jeune fille de quatorze ans portera une robe de taffetas uni, brun doré ou bleu, ou vert, un petit paletot en velours noir avec quelques ornements en passementerie, un chapeau en poult-de-soie blanc, garni de peluche-*neige* bleue ou rose; le corsage de sa toilette du soir sera décolleté, mais non *très*-décolleté. Cette dernière toilette sera en tarlatane blanche, avec grande ceinture nouée derrière; dans les cheveux, rubans étroits de même nuance que la ceinture, qui sera bleue, rose ou rouge. La mère portera une toilette *de ville* de nuance claire. — *Mme De..... Eure.* Le dessin représente le peignoir entier; on peut voir que le bord n'en est pas découpé. — *N° 3,190, Loire-Inférieure.* On peut s'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52, pour *tous* les matériaux de *tous* les travaux que nous publions. Nous ferons paraître de petits écrans; nous ne pouvons revenir immédiatement à un grand écran. Les voilettes sont montées sur un ressort que l'on trouve dans tous les magasins de mercerie; grâce à ce ressort, on enlève et l'on remet les voilettes sans aucune peine. On ôte toujours sa voilette quand on entre dans un salon. Merci pour l'appréciation et pour la propagande. — *N° 11,113, Suisse.* A déjà reçu la réponse demandée. Rien ne s'oppose à ce que l'on porte un corsage blanc avec ce barége. Je ne saurais affirmer que l'on portera des talmas l'été prochain. — *Henriette, Mantoue.* Comment remercier suffisamment notre abonnée pour cette lettre si excellente et si aimable? En vérité, je ne puis l'essayer, et dirai seulement que de semblables encouragements rendent ma tâche bien douce. Pour recevoir la *Mode illustrée* et les *Patrons illustrés* pendant toute l'année, il faut s'abonner directement, en nous envoyant un mandat sur un banquier. — *Baume-les-Dames, L. L.* S'adresser à la maison Sajou, rue Rambuteau, 52. Il m'est malheureusement impossible d'indiquer le prix de cet objet; Mme Sajou seule peut le faire. — *N° 29,296, L. V.* Les petites filles portent des corsets avec larges bandes élastiques; nous en avons publié des patrons, mais, les planches étant épuisées, nous reviendrons sur cet objet. Jupons sans corsage, pour petite fille; on y met deux bretelles en large cordon, retenues au milieu du dos par un cordon transversal. — *N° 39,891, Marne.* Je ne puis que renvoyer à l'article sur la timidité, car je suis persuadée que, si l'on réussissait à se *perdre de vue*, on n'aurait pas une crainte si excessive d'attirer l'attention. — *N° 11,579, Paris.* Rien ne s'oppose à ce que l'on choisisse un parrain et une marraine avant la naissance de l'enfant. Toutes les nourrices portent des corsages boutonnés. Nous avons encore publié un patron simple de veste dans le n° 1. — *N° 12,352, Paris.* Nous avons publié plusieurs vestes pour petites filles, tant dans la *Mode illustrée* que dans les *Patrons illustrés*; nous en publierons encore. Même pour petite fille, la veste n'est pas un ajustement assez *paré* pour assister à une noce. Robe de soie grise avec ornements violets. Après trois mois de grand deuil pour oncle ou tante, on peut parfaitement porter le demi-deuil gris ou violet, ce deuil n'étant *réglementairement* que de trois mois. — *N° 10,070, Indre-et-Loire.* Merci pour la lettre, l'envoi et les vœux; hélas! ceux-ci sont venus trop tard: le malheur prévu est arrivé. — *N° 6,561, Isère.* On peut *monter* soi-même le pouff du n° 51; ce travail doit être fait par un tapissier. Merci pour les éloges accordés au journal par notre nouvelle abonnée; merci pour les vœux et la promesse de fidélité; nous ferons tous nos efforts pour que cette promesse soit facilement tenue. — *N° 33,745, Doubs.* Les fourches ondulatrices en étain que l'on trouve chez M. Croisat, rue Richelieu, 76, coûtent 1 franc la paire; on les reçoit par la poste sans aucune difficulté. — *N° 12,004, Paris.* Nous croyons que le journal tel qu'il est contente nos abonnées, puisque nous en avons eu quinze mille de plus dans le courant de l'année dernière. C'est justement en poursuivant notre but d'utilité, que nous avons écarté ce détail *inutile*, en nous gardant d'imiter les publications qui donnent en effet le superflu, mais non pas le nécessaire. — *N° 12,443, Seine.* Nous avons déjà publié, et nous publierons des coins de mouchoirs. Quant aux initiales, comme nous ne pouvons donner celles de *toutes* nos abonnées (le journal ne contiendrait plus que des initiales), nous les remplaçons par des alphabets. — *L. de M., Var.* Nous avons pris note du désir exprimé, quant au couvre-pied. Mais notre abonnée trouve-t-elle *réellement* que nous ne publions point d'ouvrages au tricot ou crochet? Nous la prions de vouloir bien jeter un coup d'œil sur la table des matières du journal. — *Estinac.* Une note explicative me serait nécessaire; j'ignore où et comment l'on peut se procurer ces dentelles, s'il y en a un dépôt à Paris, et tous ces détails importent à la prospérité de l'entreprise. — *N° 22,212, Cher.* Merci d'abord pour cette lettre. Quant à la petite affaire en question, nous nous sommes imposé la loi de ne recommander aucune sorte de *pommade*, et surtout de n'en point garantir l'infaillibilité, lorsqu'il ne nous a pas été possible de la constater nous-mêmes. Or, comment s'y prendre en cette circonstance?



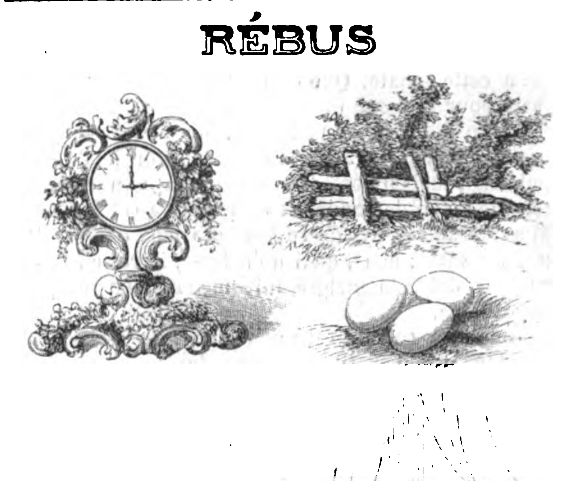

Où la terre finit commence mon premier,
Un prêtre, cher lecteur, habite mon dernier,
Un dieu puissant jadis vous donne mon entier.

A. M.

*Le Directeur-Gérant:* W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

## RÉBUS

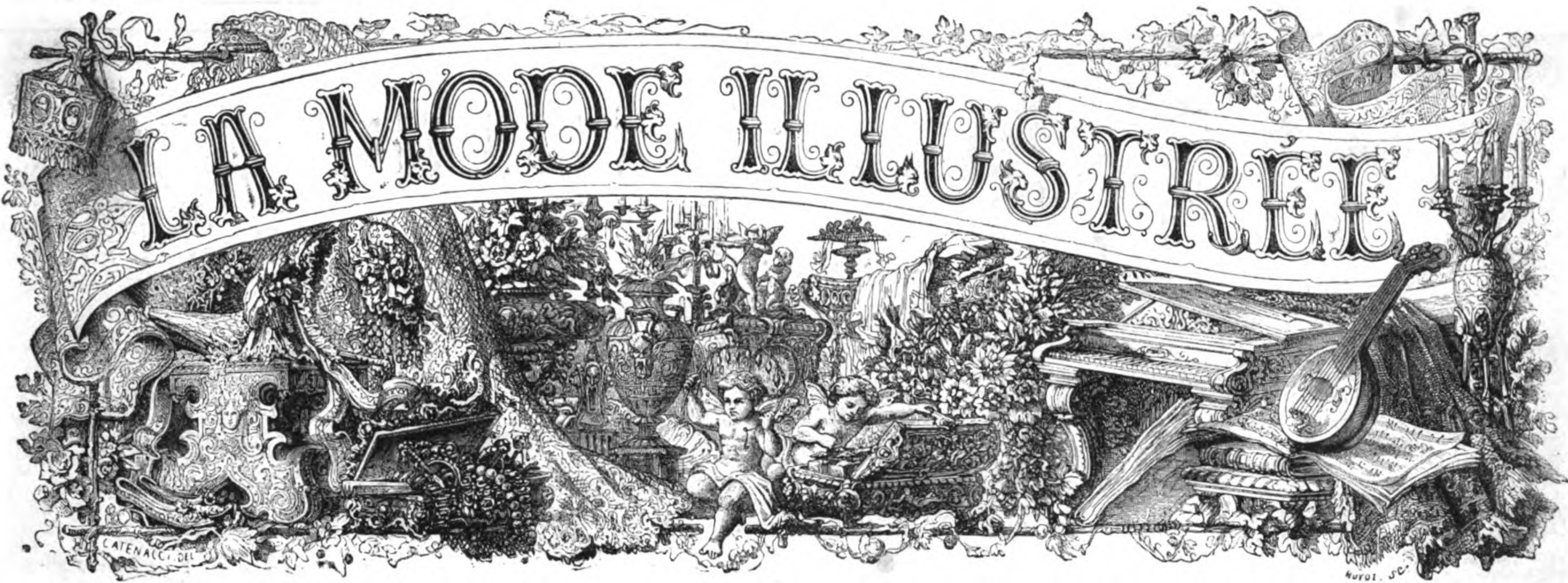




EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Les concerts de Pasdeloup attirent beaucoup de monde.

N° 5. SIXIÈME ANNÉE. Dimanche, 29 janvier 1865.




Le numéro, vendu séparément, 25 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 30 CENTIMES.

# JOURNAL DE LA FAMILLE

Le numéro seul avec une gravure coloriée, 50 centimes. AVEC UNE PLANCHE DE PATRONS : 75 CENTIMES.

CONTENANT LES DESSINS DE MODES LES PLUS ÉLÉGANTS ET DES MODÈLES DE TRAVAUX D'AIGUILLE, ETC. — BEAUX-ARTS — MUSIQUE — NOUVELLES — CHRONIQUES — LITTÉRATURE, ETC.

PRIX DE LA MODE ILLUSTRÉE :
PARIS.
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50 c.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 15 s. — Franc de port, 18 s. — Cahier mensuel, 1 s. 6 pence.
*Avec Patrons illustrés.*
Un an, 20 s. — Franc de port, 24 s. — Cahier mensuel, 2 s.

RÉDACTION ET ABONNEMENTS, RUE JACOB, 56.
S'adresser pour la rédaction à
Mme EMMELINE RAYMOND,
Et pour les abonnements et réclamations à
M. W. UNGER.
Toutes les lettres doivent être affranchies.

PRIX DE LA MODE AVEC L'ALBUM COLORIÉ :
PARIS.
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75 c.
DÉPARTEMENTS (*frais de poste compris*).
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50 c. — Trois mois, 7 fr.
POUR L'ANGLETERRE.
Un an, 25 s. — Franc de port, 30 s. — Cahier mensuel, 2 s. 6 pence.
*Avec Patrons illustrés.*
Un an, 30 s. — Franc de port, 35 s. — Cahier mensuel, 3 s.

**Toute demande non accompagnée d'un bon sur la poste ou d'un mandat à vue sur Paris, à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et Cᵉ, sera considérée comme non avenue.**
— On s'abonne également chez tous les Libraires de France et de l'Étranger. (*Pour l'étranger le port en sus*). — LONDRES, 13, Bedford Street, Covent Garden, W. C. —

**Sommaire.** — Chapeaux de chez Mme Aubert, rue Neuve-des-Mathurins, 6. — Alphabets majuscule et minuscule. — Garniture au crochet pour chemise décolletée. — Plateau pour flacon ou verre de Bohême. — Costume au crochet (carnassière). — Porte-montre en chenille. — Cordon de montre au crochet. — Bande en tapisserie. — Point en tapisserie. — Jardinière au crochet. — Bande en tapisserie. — Description de toilettes. — Modes. — XX. La Civilité non puérile, mais honnête. — NOUVELLE : La Famille Bérouville.

## Chapeaux de chez Mme Aubert,

RUE NEUVE-DES-MATHURINS, N° 6.

Tout ce qui tombe entraîne dans sa chute ce qui lui était intimement attaché; cette mélancolique vérité est démontrée une fois de plus par la disgrâce des bavolets. Eux aussi ne sont pas tombés seuls....; leur ruine a atteint le fond sur lequel ils s'appuyaient. Plus de bavolet! plus de fond! telle est aujourd'hui la devise des chapeaux parisiens.

Les personnes qui n'ont pas assez de cheveux pour former un chignon volumineux, et qui s'obstinent à ne point suivre l'exemple des Parisiennes, en achetant le chignon qui leur manque, peuvent s'entendre avec Mme Aubert. Il est avec la mode des accommodements; et, tout en conservant aux chapeaux la physionomie qui leur est universellement imposée, on les garnit de façon à suppléer à l'absence de fond, à l'absence de bavolet, à l'absence de chignon.



N° 3. CHAPEAU EN SATIN BLANC.



N° 1. CHAPEAU EN SATIN HAVANE.

Nous publions trois modèles de chapeaux d'hiver :

Le n° 1 est fait en satin Havane, brodé d'étoiles en acier; son encadrement est en velours de nuance plus foncée que le satin; une dentelle noire voile la place où fut le bavolet. A l'intérieur, plume Havane, surmontant un bouillonné de tulle illusion, semé d'étoiles en acier.

N° 2. Chapeau de satin gris argenté, garni avec un large ruban de velours ponceau; brides pareilles. A l'intérieur, liserons en velours ponceau; plume grise et plume ponceau; dentelle noire remplaçant le bavolet.

N° 3. Chapeau en satin blanc, bordé d'une large bande en velours bleu mexicain, avec clous diamantés (en acier, taillés à facettes); le bord inférieur est garni par derrière avec une dentelle blanche, voilant en partie des nœuds en ruban de velours bleu, et une plume bleue. A l'intérieur, plume blanche.

## Deux alphabets

MAJUSCULE ET MINUSCULE.

Nous publions aujourd'hui l'alphabet minuscule entier et la moitié de l'alphabet majuscule. Tous deux serviront pour marquer des mouchoirs, dans le cas où l'on broderait un prénom entier. Ce genre est adopté pour les jeunes filles, mais seulement pour les jeunes filles.

## Garniture au crochet

POUR CHEMISE DÉCOLLETÉE.

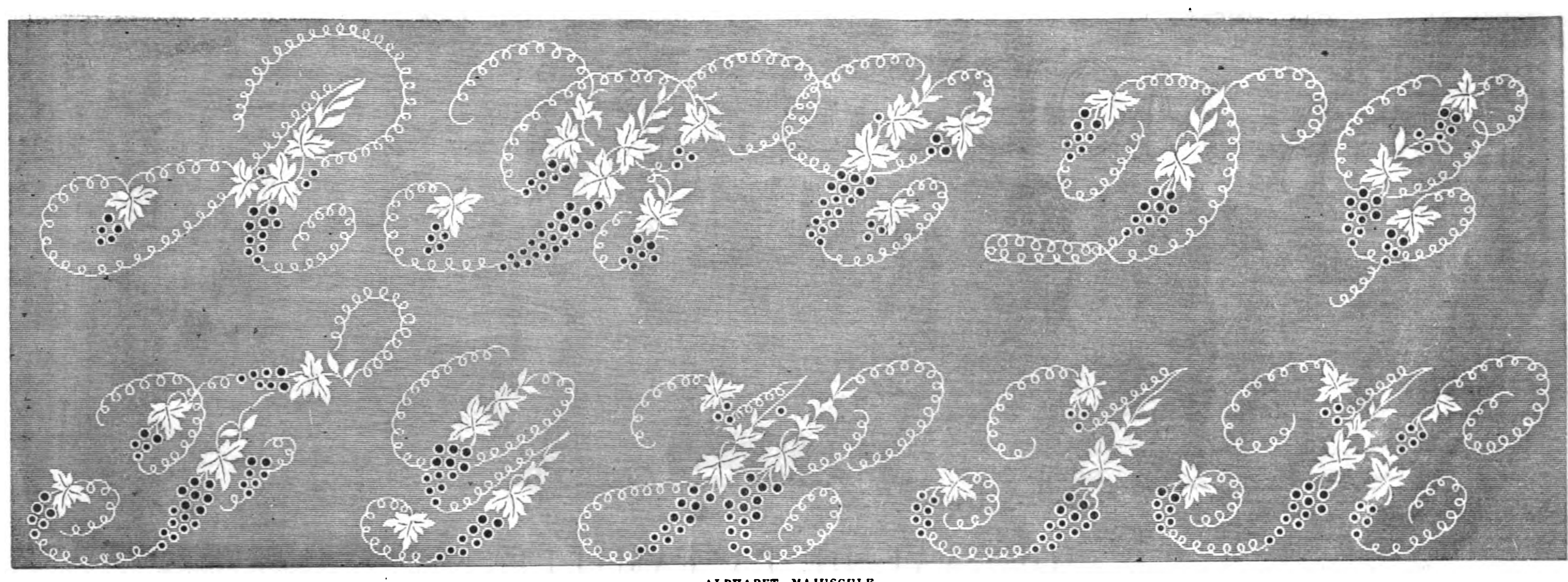
MATÉRIAUX : Fil de lin n° 100; crochet assorti.

Ainsi qu'on le voit par le dessin qui représente la garniture entière en grandeur réduite, ce travail imite une épaisse dentelle ancienne; on l'exécute, pour la chemise et les manches, d'un seul morceau, en lui donnant la dimension voulue.

Nous publions un second dessin en grandeur naturelle, cette fois, qui représente la partie de l'épaule. Des deux rangées de *rosaces* ou *étoiles*, l'une est continuée pour l'encolure, l'autre (inférieure) pour la manche. Sur notre dessin, l'encolure se compose de 42 étoiles, chaque manche de 14 étoiles. Ces dernières sont rattachées ensemble dans le cours du travail. On les exécute de la façon suivante :



N° 2. CHAPEAU EN SATIN GRIS ARGENTÉ.



ALPHABET MAJUSCULE.

GARNITURE AU CROCHET POUR CHEMISE DÉCOLLETÉE.

Une chaînette de 6 mailles, dont on rattache la dernière à la première pour former un cercle.

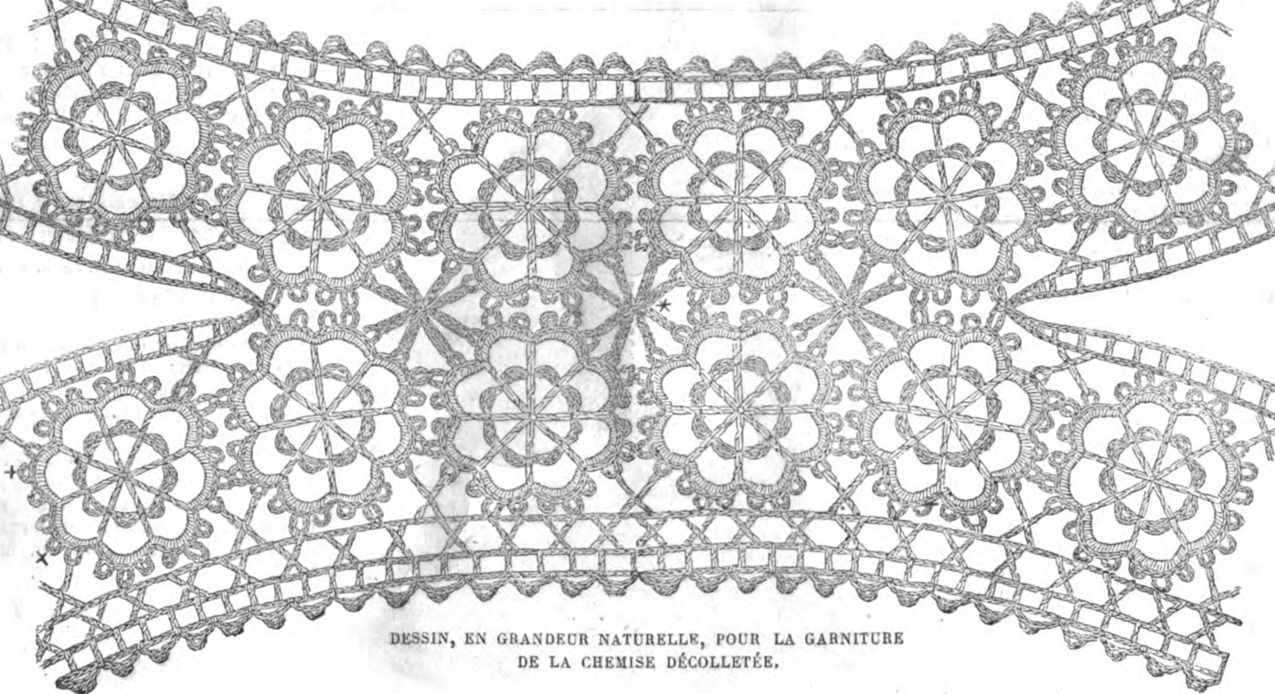
1er *tour*. — 8 mailles en l'air, — une maille simple dans la 4e maille en l'air, ce qui forme un *picot*; les trois premières mailles en l'air figurent une bride; — une maille en l'air, — une bride sur le cercle; — * 5 mailles en l'air, — une maille simple dans la première de ces mailles, pour former un picot; — une maille en l'air, — une bride sur le cercle. Recommencez six fois depuis *. A la place de la dernière bride, on fait une maille-chaînette, pour attacher la fin du tour aux trois mailles en l'air du commencement, lesquelles forment ainsi une bride.

2e *tour*. — 9 mailles en l'air, dont les trois premières formeront une bride; — * une bride sur la plus proche bride du tour précédent, — 6 mailles en l'air. — Recommencez 6 fois depuis *. — Une maille-chaînette dans la bride formée par 3 mailles en l'air au commencement de ce tour.

3e *tour*. — Sur chaque feston du tour précédent on fait 2 mailles simples, — 1 picot, — 2 mailles simples, — 1 picot, — 2 mailles simples, — 1 picot, — 2 mailles simples.

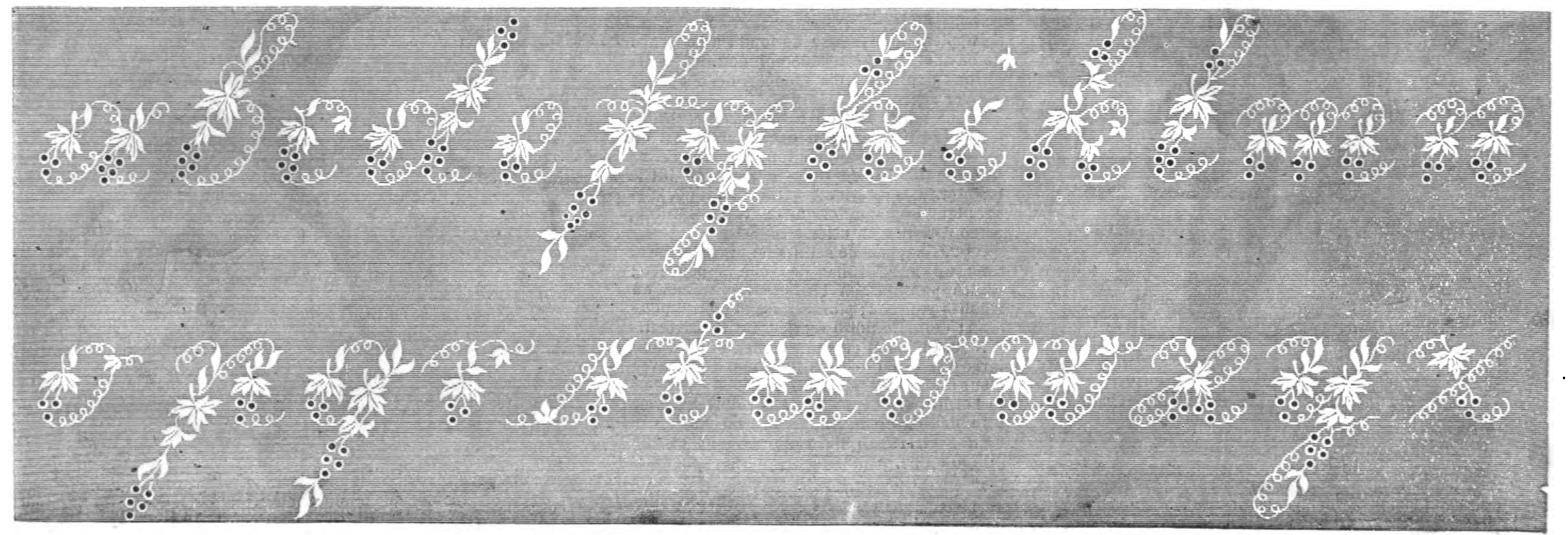
L'étoile est terminée. Chaque étoile que l'on fait est rattachée à la précédente en réunissant les deux picots du milieu des deux étoiles; le dessin en grandeur naturelle indique, à l'une de ses extrémités, par deux croix, les deux picots qui doivent être joints aux picots de l'étoile suivante. C'est de la même façon qu'a lieu la réunion de la manche avec l'encolure. Le vide qui s'y trouve entre quatre étoiles est comblé par une sorte de *rosace* faite de mailles en l'air, marquée sur le dessin par une étoile. Pour cette rosace, on exécute 5 mailles en l'air, dont la première représente le centre; on passe la bouclette qui se trouve sur le crochet dans l'un des 8 picots demeurés libres; — on fait 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le centre (première des cinq premières mailles en l'air). Recommencez 7 fois depuis *. Ensuite on noue solidement ensemble les deux brins, ou bien on les coud. Pour chaque épaule, on fait trois de ces rosaces.

*Bordure*. On la fait sur les manches et l'encolure à la fois.



DESSIN, EN GRANDEUR NATURELLE, POUR LA GARNITURE DE LA CHEMISE DÉCOLLETÉE.

1er *tour*. — * Une maille simple dans le picot du milieu du premier feston d'une étoile (nous l'appellerons la *première étoile*), — 5 mailles en l'air, — une maille simple dans le picot du milieu du second feston de cette même étoile, — 4 mailles en l'air; — vient ensuite une *croix* formée de brides, qui se répète entre chaque étoile (voir le dessin). Pour faire cette croix, on jette le brin trois fois sur le crochet, on fait une double bride dans le dernier picot libre de la *première étoile*; on garde sur le crochet le dernier *jeté*, — on jette deux fois le brin sur l'aiguille, on fait une double bride dans le premier picot libre de la seconde étoile; on jette deux fois le brin sur le crochet, on fait une bride simple avec le *jeté* resté sur le crochet; — deux mailles en l'air, — une bride simple dans la dernière double-bride, ce qui termine la *croix*; — 4 mailles en l'air. Recommencez depuis *. A cha-



ALPHABET MINUSCULE.

que fente de l'épaule, à la place où l'encolure se sépare de la manche, on fait, après la dernière croix, 6 mailles en l'air, — une maille simple dans les deux picots à l'extrémité de la fente; — encore 6 mailles en l'air pour rejoindre le vide prochain, c'est-à-dire la place d'une autre *croix*.

2e *tour*. — Alternativement une bride, — 2 mailles en l'air, sous lesquelles on passe deux mailles du tour précédent. A la fente de l'épaule, on fait 6 mailles simples sur les 6 mailles en l'air.

Les deux tours qui viennent d'être expliqués sont faits aussi sur le bord supérieur et complétés aussi sur les manches par le tour suivant : — une maille simple dans l'un des vides du tour précédent; — * 6 mailles en l'air, — une maille simple dans la deuxième de ces 6 mailles en l'air, ce qui forme un picot; — une maille en l'air, — une maille simple sur la deuxième bride suivante du tour précédent; — 6 mailles en l'air, — une maille simple dans la seconde de ces 6 mailles en l'air, — une maille en l'air, — une maille simple sur le vide suivant. Recommencez depuis *.

Sur le bord supérieur de l'encolure on fait, entre le premier et le deuxième des tours de la bordure, 1 tour de *croix*, mais en jetant le brin seulement deux fois sur le crochet, de telle sorte que les brides sont simples; entre chaque *croix* on fait trois mailles en l'air.

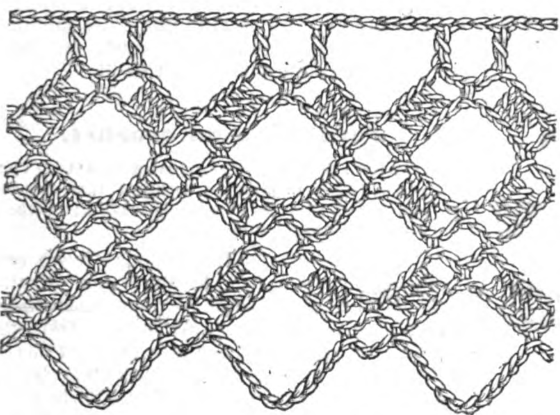


## Plateau pour flacon

OU VERRE DE BOHÊME. — CROCHET.

MATÉRIAUX : Cordon rond, noir; fil d'archal; quatre nuances de laine rouge; deux nuances plus claires en soie d'Alger rouge; deux nuances de laine verte; une nuance plus claire en soie d'Alger verte; un peu de taffetas vert; une bande de carton.

On peut adapter ce plateau à tous les objets qui figurent



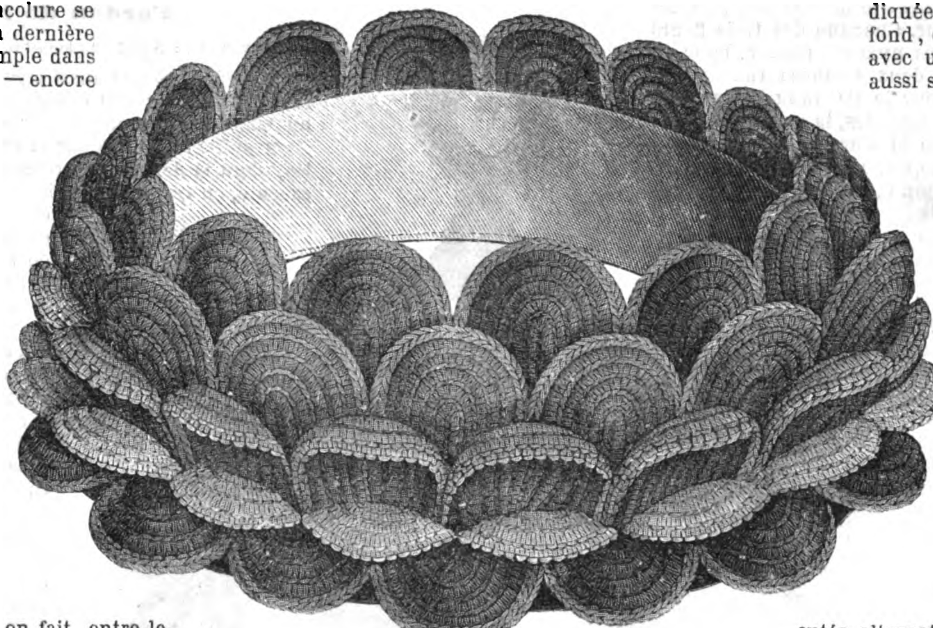
N° 1. — DESSIN AU CROCHET EN GRANDEUR NATURELLE, POUR LA CARNASSIÈRE.

sur une table ou une cheminée; on le fera par conséquent plus ou moins grand, en coupant d'abord, en carton, *le fond* du plateau (non indiqué sur notre dessin). Le nombre des feuilles composant la garniture du plateau dépend de la dimension de celui-ci.

On commence le travail par la rangée supérieure de feuilles; on prend la laine rouge, la plus foncée, on fait une chaînette de 14 mailles, et, travaillant sur un cordon rond, pas trop gros, on exécute 5 tours de mailles simples en allant et revenant; on a le soin d'augmenter sur la courbe de la feuille (voir le dessin). Le dernier tour est fait sur un fil d'archal, que l'on substitue au cordon et que l'on *tire* un peu pour arrondir la feuille. Vient ensuite, sans cordon ni fil d'archal, un tour de mailles simples, fait avec la soie rouge la plus foncée, commencée sur la 8e maille du tour précédent, dont on abandonne aussi 8 mailles à l'autre extrémité.

Les trois rangées de feuilles succédant à celle-ci sont faites avec les 2e, 3e, 4e nuances rouges; pour chaque feuille de la 2e et de la 3e rangée, on fait une chaînette de 12 mailles; — pour la 4e rangée, une chaînette de 9 mailles; — la 5e et dernière rangée (inférieure) se compose alternativement de deux feuilles vert clair, — d'une feuille vert foncé. Pour chacune de ces feuilles, on fait une chaînette de 7 mailles; autour de chaque feuille, on fait un tour avec la nuance de soie, qui est plus claire que la laine.

On prépare avec une bande de carton un cercle ayant la circonférence de l'objet auquel on destine le plateau; on le recouvre avec de la soie verte, on y coud les feuilles, en leur donnant la disposition in-



PLATEAU POUR FLACON OU VERRE DE BOHÊME.



FEUILLE DE LA GARNITURE DU PLATEAU EN GRANDEUR NATURELLE.



COSTUME DE CHASSEUR (CARNASSIÈRE).

diquée par notre dessin. On fixe ce cercle sur son fond, également recouvert de soie verte et bordé avec une grosse chenille verte. Le travail peut aussi servir pour dessous de flambeau.

## Costume de chasse.

CARNASSIÈRE.

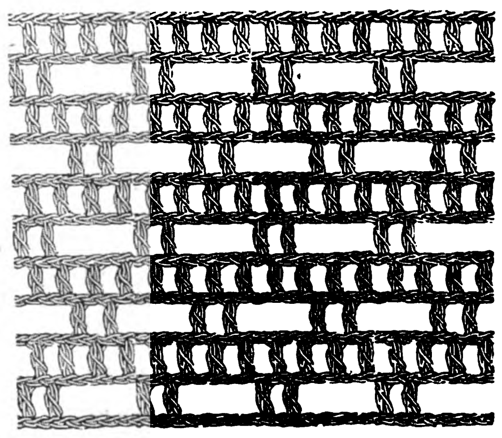
MATÉRIAUX : Fil d'aloès ou ficelle fine.

La carnassière, recouverte avec un sac, lequel pourra être exécuté par nos lectrices, se compose de trois poches superposées, réunies seulement sur leur bord supérieur; elle est faite en cuir chamois. La première poche est en cuir, la deuxième en toile grise; la troisième est représentée par le sac, dont nous avons à nous occuper plus spécialement. On le fait au crochet, en fil d'aloès, ou ficelle fine, et nous publions deux dessins, entre lesquels on pourra choisir.

Le n° 1 est fait toujours sur le même côté, — par conséquent on coupe le brin à la fin de chaque tour, pour le rattacher au commencement. Ce dessin se compose des deux tours suivants, exécutés alternativement.

1er *tour*. — Après avoir fait une chaînette ayant la longueur voulue, on fait : * une bride, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles de la chaînette; — une bride dans la plus proche maille, — 13 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 7 mailles de la chaînette. Recommencez toujours depuis *.

2e *tour*. — 3 mailles en l'air, qui forment la première bride; — * une maille en l'air, — une maille simple dans la maille du milieu des 3 mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 3 mailles; — 4 brides, c'est-à-dire une bride dans chacune des plus proches 4 mailles du tour précédent; — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille; — une maille



N° 2. DESSIN AU CROCHET, EN GRANDEUR NATURELLE, POUR LA CARNASSIÈRE.

simple dans le milieu des 13 mailles en l'air du tour précédent, — 3 mailles en l'air, sous lesquelles on passe une maille; — dans chacune des 4 mailles suivantes une bride. — Recommencez depuis *. Chaque fois que l'on répète ce dessin on fait, à la place des *brides* du premier tour, des mailles simples, ainsi que l'indique le dessin en grandeur naturelle.

Le dessin n° 2 est fait comme le précédent, sur un seul et même côté; on exécute une chaînette.

1er *tour*. — Alternativement une bride, — une maille en l'air; sous celle-ci, on passe une maille de la chaînette.

2e *tour*. — 2 brides; * une maille en l'air, — une bride, — 5 mailles en l'air, sous lesquelles on passe 5 mailles du tour précédent; — une bride. Recommencez depuis *. On continue le travail en consultant le dessin.

Chaque partie du sac (dos et devant) est faite isolément, d'après un morceau de papier représentant la diminution du sac et sa forme arrondie ou carrée. On assemble ces deux morceaux en faisant un tour de mailles simples; sur ce tour, on en fait quatre ou cinq, composés de mailles en l'air formant des festons; on y noue des houppes de 6 à 8 brins, ayant 14 à 16 centimètres de longueur.

## Porte-montre.

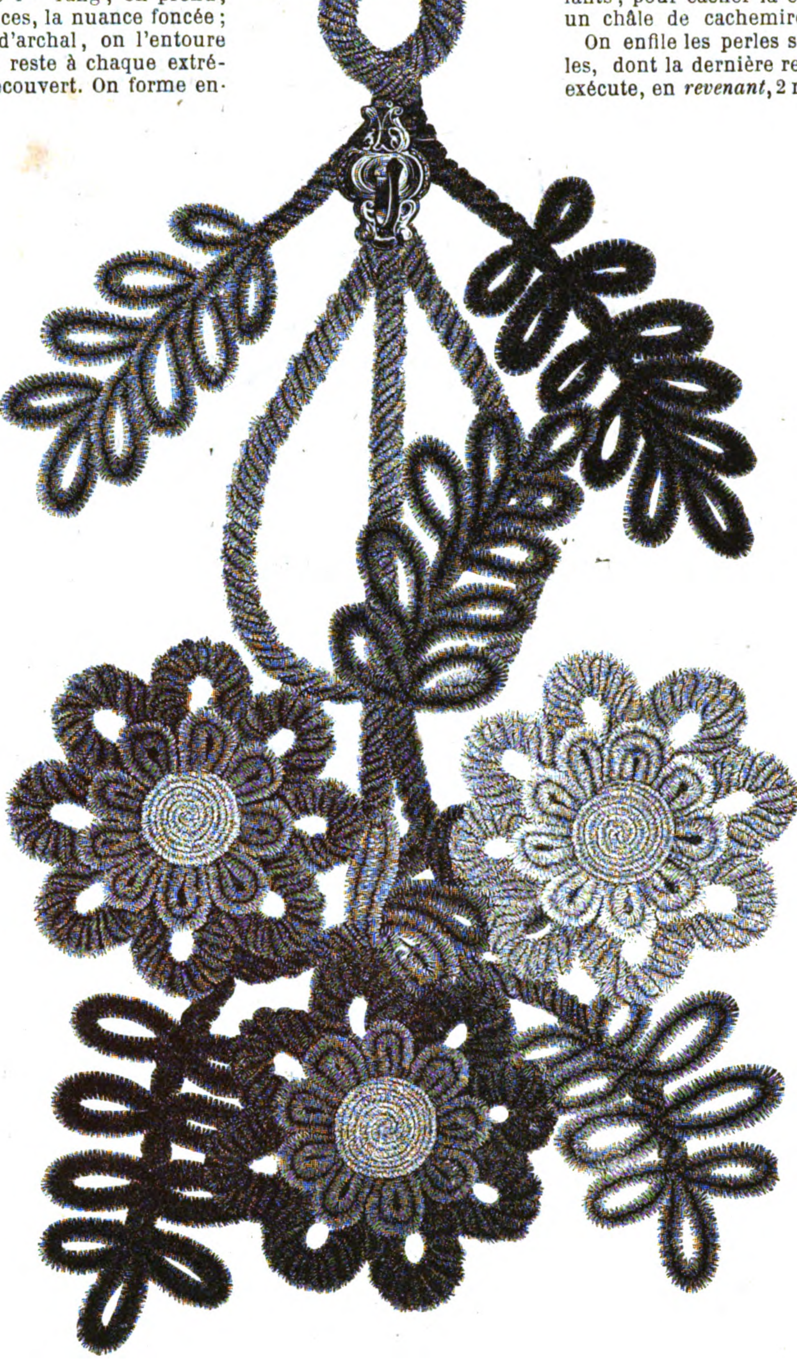
MATÉRIAUX : Gros fil d'archal laqué; trois à quatre nuances vertes de chenille montée sur fil d'archal et de couleurs vives; gomme arabique, etc.

Pour exécuter ce porte-montre, dont nous publions le dessin en grandeur naturelle, et la charpente en grandeur réduite, on prépare d'abord cette charpente; les

fleurs et les feuilles sont faites avec de la chenille montée sur fil d'archal, dont notre dessin indique la grosseur. Chacune des trois fleurs en forme de *rosace* (l'inférieure est de deux nuances mauve, celle de droite toute blanche, celle de gauche de deux nuances rouges) est composée de deux rangs de bouclettes. Pour le 1er rang, on prend, lorsqu'il s'agit de fleurs composées de deux nuances, la nuance foncée ; on coupe un morceau de 36 centimètres de fil d'archal, on l'entoure avec la chenille, très-serrée, de telle sorte qu'il reste à chaque extrémité environ 3 centimètres de fil d'archal non recouvert. On forme ensuite, en ployant le fil d'archal, 8 boucles, que l'on réunit en cercle, en passant un second fil d'archal dans la partie inférieure des boucles, en le tirant et tordant ensemble les quatre extrémités des deux bouts de fil d'archal, en en formant une tige. Le second rang de la rosace est fait comme celui-ci, mais sans fil d'archal. On l'exécute avec un morceau de chenille, ayant 20 centimètres de longueur, avec lequel on forme 9 boucles réunies en un cercle, dont le vide, au centre, a 3/4 de centimètre. On colle ce cercle sur le précédent, en employant une dissolution de gomme arabique.

CHARPENTE DU PORTE-MONTRE EN CHENILLE, GRANDEUR RÉDUITE.

On coupe, en gros papier blanc, un morceau rond, ayant 1 centimètre de diamètre, on l'imprègne de gomme, on le recouvre avec de la chenille jaune très-fine, posée en spirale très-serrée; on colle ce papier au milieu de la rosace. Chaque feuille est faite avec *une* nuance de chenille verte. Sur notre modèle, il y a deux feuilles foncées, — une de nuance moyenne, — deux claires, moins claires cependant que la chenille employée plus tard pour arranger le travail. La nervure et la tige de chaque feuille emploient un morceau de fil d'archal ayant 10 à 12 centimètres de longueur; on le recouvre avec de la chenille; et, sans couper la chenille, on commence, depuis la pointe supérieure, à former les boucles, fixées sur le fil d'archal par un brin de soie de même nuance que la chenille. Quand les fleurs et les feuilles sont terminées, on fixe sur la charpente d'abord les trois fleurs par leur tige, et, en recouvrant cette charpente avec de la chenille d'un vert très-clair, on pose les feuilles en copiant la disposition de notre dessin. Pour suspendre la montre, on pose un crochet en cuivre, ou bien en fil d'archal recouvert de chenille.



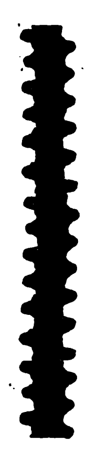
PORTE-MONTRE EN CHENILLE.

## Cordon de montre au crochet.

MATÉRIAUX : Soie de cordonnet noire ou brune ; perles noires ; un crochet fin.

Ce cordon pourra aussi servir pour ornements de vêtements d'enfants, pour cacher la couture des dentelles sur un mantelet, ou bien un châle de cachemire noir, etc.

On enfile les perles sur la soie, puis on fait une chainette de 3 mailles, dont la dernière représente le passage de ce tour au suivant; on exécute, en *revenant*, 2 mailles simples. Après la seconde de ces mailles, on glisse une perle, on la fixe en faisant une maille en l'air, de telle sorte que cette perle dépasse le bord du travail. On retourne l'ouvrage; on fait, — en piquant toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent, — encore 2 mailles simples; on glisse la perle, on la fixe, comme cela vient d'être expliqué, et l'on recommence sans cesse jusqu'à ce que le cordon ait la longueur voulue. Le travail doit être fait très-serré. On peut faire ce cordon plus large, en augmentant le nombre des mailles de la chainette par laquelle on le commence.



CORDON DE MONTRE AU CROCHET.

## Bande en tapisserie.

Ce dessin servira pour rideaux, portières, fauteuils, chaises, coffres à bois, tapis de foyer, etc.

## Point en tapisserie.

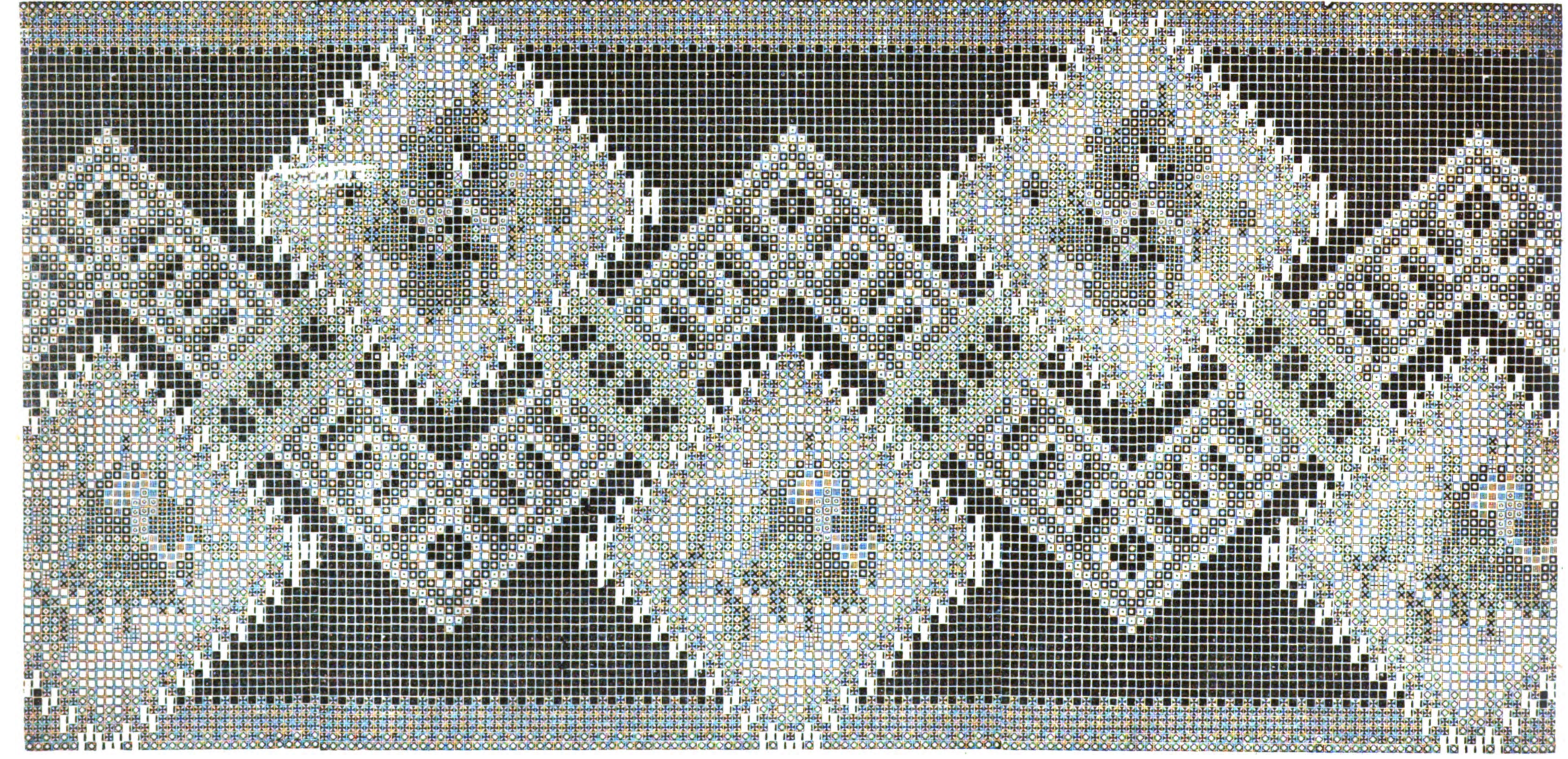
Ce *point* servira pour fond de plateau de lampe, de tabouret, etc.; l'exécution en est prompte. On forme deux croix longues, l'une près de l'autre, occupant chacune 8 fils en hauteur, 2 fils en largeur, et l'on *contrarie* ces croix, comme l'indique notre dessin; partout où les points se séparent, on pose 4 perles, enfilées sur un brin de fil.

## Jardinière au crochet.

MATÉRIAUX : Gros fil d'archal ; 16 grammes de laine vert anglais foncé; 12 grammes de même laine nuance moyenne ; 8 grammes de même laine claire; un écheveau de chaque autre nuance.

Le joli travail que nous allons décrire est employé en ce moment à Paris pour divers objets. Il se compose de *rosettes* isolées, que l'on réunit pour en couvrir des tabourets de pied, des pouffs, des coussins qui sont charmants, ou pour composer des *devants de foyers*, des *descentes de lit*, de l'effet le plus gai et le plus élégant. Ce travail représente des marguerites entourées de mousse.

Sur notre modèle, ces marguerites sont faites alternativement avec trois nuances cerise, — avec du gris et du blanc; toutes ces



BANDE EN TAPISSERIE. — Explication des signes : ■ Noir. ⊞ Brun foncé. ◇ Brun clair. ⊡ Gris jaunâtre de nuance moyenne. ◻ Blanc. ■ Rose très-foncé. ◘ Rose foncé. Rose de nuance moyenne. ⊡ Rose clair. ■ Vert foncé. ◘ Vert de nuance moyenne. ⊞ Vert clair. ◘ Soie brune. ⊠ Soie jaune d'or. ' Soie maïs.



LA MODE ILLUSTRÉE

Bureaux du Journal, 56, Rue Jacob Paris

*Toilettes de Melles RABOUIN, 67, r. Nve des Pts Champs*

fleurs ont un cœur jaune. Nous publions un dessin spécial qui reproduit l'exécution de ce travail en grandeur naturelle. On fait alternativement une maille simple dans une maille du tour précédent, — une bride formée de 5 mailles en l'air, que l'on rattache, par une sixième maille en l'air, à la bouclette de la maille simple, qui se trouve encore sur le crochet. Cela forme une sorte de *boucle* en relief sur le côté droit de l'ouvrage. On pique toujours le crochet sous la maille entière du tour précédent, et l'on *contrarie* les boucles en relief à chaque tour, c'est-à-dire qu'on les fait *non* les unes au-dessus des autres, mais les unes *entre* les autres. Pour cela on exécute la bride de 5 mailles en l'air au-dessus de la maille simple du tour précédent, et la maille simple, au contraire, au-dessus de la boucle en relief du tour précédent.

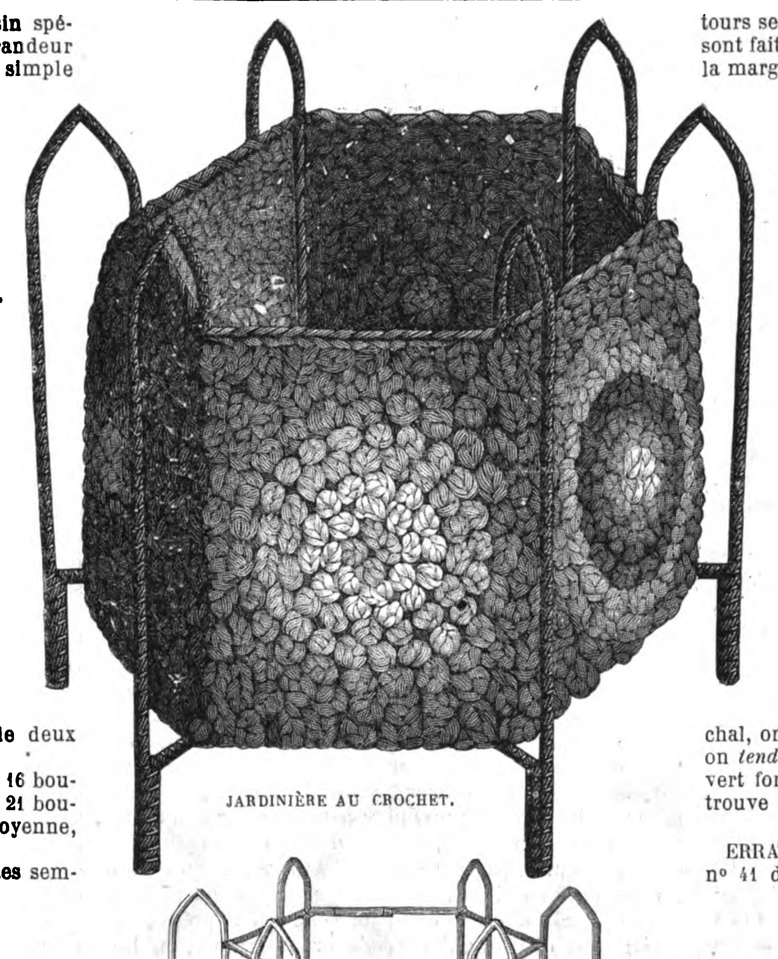
Pour exécuter l'une de ces marguerites, on prend la laine jaune, on fait une chaînette de 4 mailles, dont on réunit la dernière à la première, de façon à former un cercle; ensuite on fait *dans chaque* maille une maille simple et une *boucle* de 5 mailles en l'air telle qu'elle a été décrite ci-dessus.

2e *tour*. — Cerise le plus clair; dans chaque maille on fait une maille simple et une boucle.

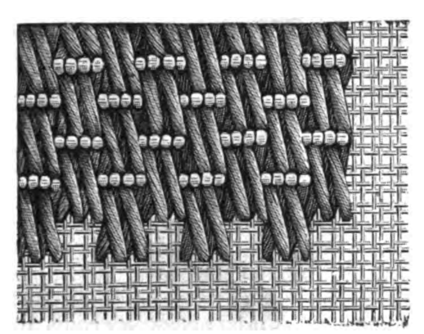
3e *tour*. — Cerise de nuance moyenne. Ce tour se compose de 14 boucles, entre chacune desquelles on fait toujours une maille simple; on n'augmente par conséquent que 6 fois (dans les travaux au crochet le mot *augmentation* signifie deux mailles faites dans une seule maille).

4e *tour*. — Cerise foncé. Ce tour se compose de 16 boucles; vient ensuite, avec le vert clair, un tour de 21 boucles; un tour pareil avec le vert de nuance moyenne, composé également de 21 boucles.

On fait, pour la jardinière, encore 2 marguerites sem-



JARDINIÈRE AU CROCHET.



POINT EN TAPISSERIE.

CHARPENTE DE LA JARDINIÈRE

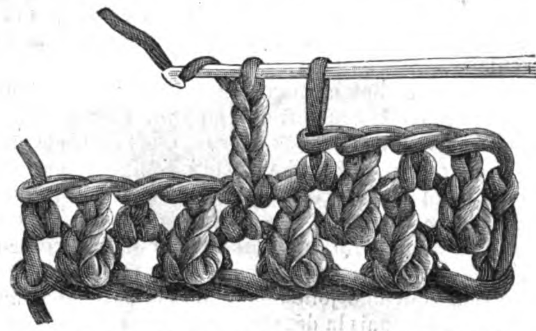
blables à la précédente; puis 3 marguerites, pour lesquelles le 2e et le 3e tour sont blancs, le 4e tour gris clair, les 5e et 6e tours verts, comme pour les marguerites cerise.

Avec la laine verte, de nuance moyenne, on exécute, à l'envers de chaque rosette, une sorte de *doublure* composée de deux tours. Pour cela, on attache le brin au tour vert-clair, en prenant ensemble une partie d'une maille verte et d'une maille cerise ou blanche; on fait alternativement une maille simple, — 2 mailles en l'air. Pour la maille simple, on pique toujours le crochet dans un côté de maille verte et dans un côté de maille cerise ou blanche, en divisant les mailles de telle sorte que ce tour compte *douze* fois 2 mailles en l'air. Le 2e tour se compose uniquement de 12 brides, faites chacune sur les deux mailles en l'air du tour précédent. Moyennant ces deux tours, la marguerite se *bombe* et dépasse son entourage vert. On assemble toutes les marguerites, en alternant leur couleur, en une bande, en cousant ensemble 6 mailles du bord extérieur d'une marguerite et les 6 mêmes mailles de la marguerite suivante. On encadre cette bande avec la nuance vert foncé, après avoir rempli avec la même nuance le vide qui se trouve entre chaque rosette, en y faisant un tour composé de 3 mailles simples et de deux boucles. Pour ce tour, on attache le brin de laine séparément, on le fixe et on le coupe lorsque le tour est terminé. Les deux tours servant d'encadrement de chaque côté de la bande sont faits sans augmentation, comme le dernier tour de la marguerite.

Nous publions, en grandeur réduite, la charpente de la jardinière. Le fil d'archal a la grosseur d'une forte aiguille à tricoter; on le coupe par morceaux séparés de longueurs diverses, on le ploie avec une petite pincette, selon la forme de la charpente. Le bord supérieur, qui est sexangulaire, est fait avec un morceau ayant 42 centimètres de longueur, dont les extrémités croisent l'une sur l'autre sur un espace de 3 centimètres, et sont nouées avec du fil d'archal fin, que l'on emploie pour toutes les parties de la jardinière. La longueur du gros fil d'archal, d'un angle à l'angle suivant, est de 6 centimètres 1/2. On fait un second cercle sexangulaire, en tout semblable au précédent, pour le fond de la jardinière. A chacun de ses angles, on fixe les autres morceaux de fil d'archal; les six morceaux formant les pieds séparent les deux cercles par un espace de 10 centimètres; ils ont chacun 35 centimètres de longueur. On les plie dans leur milieu, de façon à former trois angles, depuis lesquels chaque extrémité du fil d'archal a 15 centimètres de longueur. On les fixe comme l'indique le dessin de la charpente. Les morceaux de fil d'archal sont recouverts avec de la laine brune, sur laquelle on dispose en torsade un brin de laine noire lamée. On passe la bande faite au crochet entre les morceaux de fil d'archal, on coud ensemble les extrémités de cette bande; on *tend* le travail au crochet (en employant de la laine vert foncé) de telle sorte que chaque marguerite se trouve au centre de l'une des six faces de la jardinière.

---

ERRATA. — Nous avons publié par erreur, dans le n° 41 de l'année 1864, la *charpente* de la jardinière au crochet, qui figure dans le présent numéro. Nous plaçons près de ce dessin celui qui représente la charpente du *cache-pot*, paru dans le n° 41.



EXÉCUTION DU TRAVAIL AU CROCHET, EN GRANDEUR NATURELLE POUR LA JARDINIÈRE.

CHARPENTE DU CACHE-POT, publié dans le n° 41 de l'année 1864.

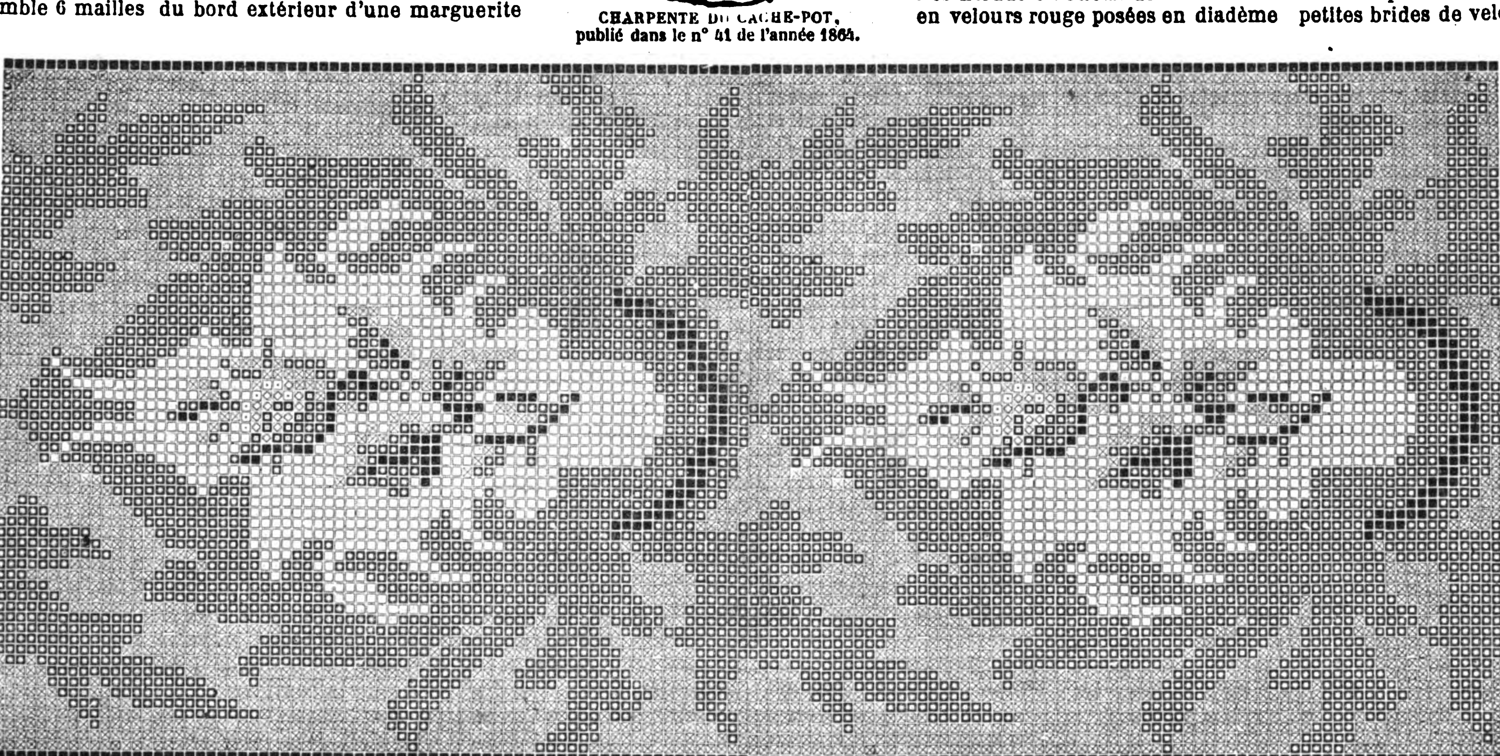
**Bande de tapisserie.**

Ce dessin servira aux mêmes usages que la bande placée sur la page précédente.

## DESCRIPTION DE TOILETTES.

*Robe en moire antique, nuance feutre*, bordée avec une bande de fourrure brune; paletot demi-ajusté pareil à la robe, garni de la même façon; bandes de fourrure aux entournures et sur l'encolure. Chapeau de satin blanc, bouillonné sur le dessus de la tête plissé sur les côtés. Des nœuds en ruban de satin blanc tiennent la place du bavolet; fleurs en velours rouge posées en diadème petites brides de velours rouges; larges brides en ruban de satin blanc.

*Robe de taffetas à rayures bleues*, garnie avec un volant peu froncé, ayant 20 centimètres de hauteur; au-dessus de ce volant se trouve un ruban de velours bleu, terminé par une frange de soie bleue; au-dessus de cette bande se trouvent des festons en velours, croisés sous un bouton carré en nacre de perles blanches; entre



BANDE EN TAPISSERIE. — Explication des signes : ■ Gris foncé. ▫ Gris de nuance moyenne. ▩ Gris clair. ▫ Gris très-clair en soie. ▫ Rouge foncé. ▫ Rouge de nuance moyenne. ▫ Rouge clair.

chaque feston il y a un gland en soie bleue. Corsage décolleté, à pointes. Berthe garnie avec un ruban de couleur bleue et une frange de soie; cette berthe se croise par devant et se termine en deux longs pans à extrémité triangulaire; un gland et un bouton de nacre sont fixés à chaque pointe du triangle et l'attachent sur la robe. Manches très-courtes, avec trois glands; à l'intérieur du corsage chemisette plissée en mousseline blanche. Coiffure en ruban de velours bleu.

## MODES.

Lorsque les corsages des robes de bal sont faits à basques, ou bien à longue ceinture simulant des basques, ils ferment devant avec des boutons. Nous dirons à ce sujet que le patron de corsage décolleté publié dans le précédent numéro peut aisément être fait à boutons; pour cela il suffit de couper le dos d'un seul morceau, les devants, au contraire, en deux morceaux séparés, sur lesquels on pose les boutons, et l'on fait les boutonnières.

Les plus riches *sorties de bal* sont recouvertes avec les bournous noirs ou blancs, en dentelle *lama*, que l'on a portés l'hiver dernier. Les grandes pèlerines rondes, de même dentelle, se posent sur des pèlerines plus grandes, en velours, ou satin, ou poult-de-soie; lorsque ces pèlerines sont en dentelle noire, on peut les utiliser pour les toilettes *de ville*, en les posant sur un grand talma de velours noir, dont le bord est garni avec une ruche en même dentelle noire.

Les robes destinées aux toilettes que les jeunes filles portent à la maison sont presque toujours faites en alpaga ou toile de laine de couleur *neutre*, avec ornements en cachemire, taffetas, ou ruban de nuance vive. Le rouge est fréquemment employé pour les toilettes d'enfant et de jeune femme; je ne le conseillerais pas aux eunes filles, excepté à l'état d'*accessoire* dans les toilettes de bal.

La flanelle-molleton rouge, à fines raies noires, bleues ou violettes, ou de couleur, est employée pour les petites vestes en forme de *camisoles* courtes, que l'on porte chez soi, et pour les pardessus à manches destinés aux petites filles et aux petits garçons. Ces derniers les portent jusqu'à l'âge de trois ans. Plus tard, leur costume se *masculinise*, et leurs pardessus sont faits en drap de couleur unie.

J'ai remarqué une jolie toilette de bal portée par une eune fille, et je vais la décrire, parce que les ornements qui la garnissent pourraient aussi être placés sur une robe de ville. La robe était en tarlatane blanche; le bord inférieur, garni avec trois ruches séparées par un étroit ruban bleu. Sur chaque couture réunissant les lés se trouvait une bande bouillonnée ayant 2 centimètres 1/2 de largeur sur son bord supérieur, s'élargissant graduellement de façon à avoir 5 centimètres de largeur sur son bord inférieur, qui était arrondi, et garnie tout autour avec une ruche de ruban bleu étroit. Les bandes des lés de devant avaient 30 centimètres de longueur; les suivantes s'allongeaient régulièrement, et celles de derrière avaient 70 centimètres de longueur. Manches courtes, formées par un bouillonné terminé par une ruche double, et recouvert avec trois bandes semblables à celles de la robe. Corsage à pointe, avec berthe bouillonnée, terminée par une ruche fixée devant, derrière, et sur les épaules par des bandes pareilles à celles des manches. Coiffure d'herbes *turquoises*, mise à la mode par M. Alphonse Karr.

Tous les chapeaux, même ceux qui ont gardé leur fond, affectent la forme des fanchons, simulée, lorsqu'elle n'est pas réelle, par un ruban de velours de satin ou de taffetas, posé sur le chapeau, et retenant plusieurs étages de dentelle, de bouclettes et de pans de rubans. Parfois, et même très-souvent, on pose deux bouts de ruban étroit, qui sont tellement longs qu'ils pourraient servir pour conduire en laisse les femmes coiffées de ces chapeaux. Sur ce point, comme dans tous les détails de la toilette, il vaut mieux éviter les exagérations de mauvais goût qui forment aujourd'hui la marque distinctive d'une certaine portion des femmes *du monde*.

On porte, non pas les grands et anciens *boas*, mais de petits rouleaux de fourrure en guise de cravate; on voit aussi de petites écharpes en satin ouaté et piqué, très-étroites au milieu, s'élargissant et s'arrondissant vers leurs extrémités, encadrées avec du cygne, ou bien avec un *cordon* de fourrure. Les bandes de fourrure employées comme garniture des paletots en drap ou drap-velours sont si exiguës qu'elles peuvent aussi porter le nom de *cordons*. On les place à bord du vêtement, sur les entournures des manches, parfois même sur les coutures du dos. On voit aussi, en petit nombre, il est vrai, des garnitures de plumes noires ou de teintes mélangées, sur les manteaux de velours; cela est plus cher que la fourrure, et n'en offre pas la solidité, sans racheter ces deux inconvénients par un effet très-remarquable.

E. R.

## LA CIVILITÉ
### NON PUÉRILE, MAIS HONNÊTE.
### XX.
#### USAGES ET CARACTÈRES.

« L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique, » a dit la Bruyère.

Il est sans doute malaisé d'indiquer la conduite à tenir dans toutes les circonstances, pour se montrer toujours parfaitement poli; mais, outre que l'on peut en tout cas marquer les coutumes établies pour l'époque présente, en définissant l'esprit de politesse, en essayant d'analyser son origine et d'éclairer son but, on donne en réalité, pour tous les temps et tous les pays, une sorte *d'indicateur*, qui renferme une solution pour toutes les questions embarrassantes.

La meilleure règle, et la plus infaillible, est d'habituer son esprit à s'interroger avec sincérité, à se demander sans cesse quelle serait la conduite que l'on voudrait voir tenir aux autres vis-à-vis de soi, et à se conformer avec soin à cette mesure, qui est juste, en donnant aux autres, en fait de politesse, de soins et d'égards, exactement ce que l'on voudrait en recevoir.

Ainsi, l'on voit certaines jeunes femmes arriver dans un salon, et, avant d'accorder un salut à la maîtresse de la maison, s'occuper tout d'abord d'une amie qu'elles rencontrent dans ce salon. Il est certain qu'il leur semblerait fort déplaisant d'être, à leur tour, traitées avec tant de légèreté, et ce retour, qu'elles omettent de faire sur elles-mêmes les aurait justement préservées de faire une incivilité. La première personne que l'on doive aborder dans un cercle, quel qu'il soit, est la maîtresse de la maison. A part un salut collectif, adressé à toutes les personnes qui composent la compagnie, on ne doit avoir *d'yeux et d'oreilles* que pour celle qui la préside de droit; c'est d'elle qu'il faut d'abord s'occuper, en lui adressant les questions classiques relatives à sa santé, à celle de son mari, dont on demandera des nouvelles s'il ne se trouve pas dans le salon; mais on ne dira pas : *Comment va Monsieur* (ou Madame)? on fera toujours suivre l'un ou l'autre de ces mots du nom de famille, sous peine de parler un langage de mauvais goût. Le bon goût, en effet, exige la précision, unie à la concision, et le mot isolé de *Madame* ou de *Monsieur* communique à la question un caractère vague, qui est presque comique. En revanche, on ne prononcera pas le nom de famille d'une personne, lorsqu'on lui parle, mais uniquement lorsqu'on parle d'elle. Il serait extrêmement impoli de dire : Comment vous portez-vous, monsieur ou madame D***? Cette façon de s'exprimer représente une familiarité blessante; elle était autrefois employée par les grands seigneurs vis-à-vis de leurs fournisseurs; aujourd'hui, elle doit être absolument exclue du langage; car, d'une part, nos inférieurs d'aujourd'hui peuvent être nos supérieurs demain, et, d'un autre côté, chacun se reconnaissant solidaire dans toutes les questions qui touchent à la dignité humaine, on ne peut plus humilier ceux qui se trouvent sur un degré social inférieur à celui que l'on occupe, sans s'abaisser soi-même.

La mode des robes extrêmement longues a imposé l'usage de relever ces robes sur des jupons assez courts. Il n'est pas convenable de se présenter dans un salon dans ce costume *de rue;* il faut donc, ou se décider à rendre à la robe que l'on porte sa longueur naturelle dans chaque visite que l'on fait, ou bien relever cette robe à la main; cela est incommode, j'en conviens, mais c'est justement pour cette raison qu'il serait incivil de s'en dispenser. Les femmes qui, pour s'éviter ce léger ennui, se montrent ainsi *court-vêtues*, ne se présenteraient très-certainement pas de cette façon chez des personnes qui, toute proportion gardée, leur sembleraient occuper une position sociale supérieure à la leur. Cette mesure suffit pour indiquer la conduite que l'on doit suivre. A part la famille, les amis intimes, qui ne peuvent avoir lieu de supposer le dessein de les traiter avec impolitesse, il faut marquer à tous ceux que l'on connaît les égards que l'on témoignerait à ses supérieurs. La politesse ne saurait se scinder sans se détruire : on n'est plus poli, du moment où l'on choisit les personnes avec lesquelles on veut être poli. En ce cas, on peut même affirmer qu'une incivilité générale serait moins blessante qu'une politesse partielle, car celle-ci dénote, non l'ignorance, non la rudesse du caractère, mais la bassesse des sentiments, l'absence de toute délicatesse, qui s'affirment par le soin même que l'on apporte à indiquer d'une façon évidente les intermittences de la politesse. Avant d'abandonner le chapitre du costume, je demanderai aux femmes de vouloir bien se conduire dans la maison de Dieu avec la déférence qu'elles observeraient dans le salon d'un supérieur, et par conséquent de ne point se présenter à l'église avec une robe relevée sur un jupon aux couleurs tranchantes, découvrant des bottes, et composant un costume trop *cavalier* pour ne pas attirer l'attention d'une façon qui est un peu inconvenante partout, quoique sanctionnée par la mode, mais qui, dans un semblable lieu, serait franchement et décidément condamnable.

Les personnes qui sont extrêmement satisfaites d'elles-mêmes, de leur position, de leur intelligence, de leurs relations, de leurs talents, qui se reconnaissent enfin une supériorité remarquable dans toutes les circonstances de la vie, auront plus à faire que toutes les autres pour se montrer polies; il est même à redouter qu'elles puissent y parvenir, car cette disposition particulière, se traduisant par un contentement exubérant, a pour origine une sottise native, et pour compagne fidèle une vanité aveugle. Elles ne peuvent se corriger, par cela même qu'elles se jugent infaillibles et parfaites. Elles apprendront sans doute par imitation quelques-unes des formules de la politesse, mais elles les appliqueront machinalement, parce qu'elles n'en auront pas pénétré l'esprit, qui se compose principalement de modestie, de charité et de dévouement. Ce qu'il y a de plus désagréable dans les relations que l'on entretient avec ces personnes si bien persuadées de leur propre mérite, c'est qu'il faut absolument adopter près d'elles le rôle d'admirateur, qui les confirme dans une opinion erronée et abaisse à ses propres yeux celui qui l'accepte, ou bien prendre le parti de la lutte, s'observer, se redresser, veiller sur ses paroles et ses actions, afin que les unes et les autres soient d'accord pour défendre la dignité contre les entreprises de cette soi-disant supériorité, qui nous met à toute heure le pistolet sur la gorge, en réclamant l'admiration et les applaudissements. Il est cruel de ne pouvoir approuver, sous peine d'être immédiatement rangé parmi les *inférieurs*, d'avoir à défendre sans cesse ses opinions et ses sentiments contre les empiétements de ces caractères avides de domination, de devoir renoncer même à la conformité de goûts et de pensées qui pourrait se produire en quelques cas, parce qu'on la considérerait, non comme un témoignage d'égalité, mais au contraire comme une marque de vasselage. Les relations avec nos semblables ne pouvant reposer que sur des concessions mutuelles, les personnes trop éblouies par leur mérite personnel sont réduites à changer sans cesse d'amis, car on s'éloigne d'elles dès que l'on a pu constater leur égoïsme et leur vanité.

Lorsqu'on analyse les diverses règles qui forment le code du savoir-vivre, on en découvre un grand nombre qui semblent établies uniquement pour mettre une *sourdine* à nos passions, à nos goûts, à nos opinions, à nos sentiments. Ainsi, le bon goût nous interdit de parler trop haut, de gesticuler en parlant; il condamne les marques d'étonnement, les préférences, les goûts trop franchement avoués, et nous impose en toute circonstance le calme le plus complet, une sorte d'indifférence aisée, qui ne se laisse éblouir par aucune splendeur, qui accepte tout ce qui se présente sans surprise, sans empressement, sans laisser voir enfin les véritables impressions qui se produisent en nous.

« Ce n'est autre chose que de la fausseté, » s'écrieront sans doute quelques esprits farouches, qui préfèrent montrer franchement leurs défauts, plutôt que de vouloir prendre la peine de les voiler, s'ils ne peuvent réussir à les corriger. Non; il ne s'agit pas uniquement de cacher sa véritable nature, mais de la modifier lorsqu'elle pourrait être déplaisante, et enfin de la protéger contre les interprétations malignes. Il ne faut pas se le dissimuler, en effet; le monde n'est point peuplé d'êtres bienveillants, et l'on doit, par prudence, fortifier les côtés faibles, qui pourraient être attaqués par la moquerie.

En parlant trop haut, en gesticulant avec emportement, on risque de gêner ceux qui se trouvent autour de vous; dès lors la politesse a raison de condamner ces excès.

L'étonnement implique toujours l'ignorance, et indiquerait ainsi une brèche ouverte aux railleries. Il n'est point nécessaire, pour éviter cet inconvénient, de tomber dans l'excès opposé. Tout excès conduit au ridicule. Si l'on est disposé à sourire en assistant aux naïves manifestations d'étonnement trop fréquemment répétées, on éprouve une dédaigneuse pitié vis-à-vis des gens qui se croiraient perdus de réputation s'ils semblaient surpris d'un événement quelconque; qui veulent être au fait de tout ce qui se passe; qui prétendent connaître les faits mieux que les témoins oculaires, et s'empressent, pour établir leur suprématie, d'adresser des démentis à tous ceux qui parlent. Ce n'est point l'étonnement lui-même qui doit être évité, mais bien sa fréquente répétition, et surtout sa bruyante manifestation. On peut ignorer l'incident qui fait l'objet de la conversation, — et, dans ce cas, il sera de meilleur goût d'avouer naturellement son ignorance, en cherchant à la dissiper, que de repousser dédaigneusement les explications pour paraître suffisamment instruit; — mais il faut cependant savoir mettre une *sourdine* à son étonnement, et, en tout cas, s'instruire de façon à ne pas éprouver dans le cours de la conversation ces surprises qui se trahissent par des exclamations et des interjections.

Ce n'est point de la fausseté non plus que de garder pour soi le secret de ses préférences; en les avouant, on les imposerait aux personnes polies, on lèverait un tribut onéreux sur leurs dispositions bienveillantes; ni préfé-



rences, ni antipathies hautement avouées, telle est la règle que nous commande, non pas la fausseté, mais la civilité, car il s'agit moins de flatter ceux que nous rencontrons que d'éviter de les blesser.

Quant à nos goûts particuliers, qu'il faut éviter en certains cas de faire connaître dans toute leur intensité, c'est uniquement au point de vue d'une prudence de bon goût que l'on devra s'observer; c'est d'ailleurs une bonne habitude à prendre que celle de savoir dominer ses penchants, car l'on n'est point destiné à rencontrer sur sa route des personnes toujours disposées à ne point les heurter. En agissant différemment, on prête le flanc à la moquerie, qui est toujours à l'affût de nos faiblesses pour y puiser sa pâture. Il est plus digne, d'ailleurs, de savoir se passer de tout et de n'être l'esclave d'aucune passion, si innocente qu'elle puisse être. Là encore il y a bien des nuances à observer. On n'est point forcé de rester sur la défensive vis-à-vis de tous ceux que l'on connaît; il est, Dieu merci! quelques bonnes âmes, simples, bienveillantes, des intelligences capables d'indulgence et d'aménité, vis-à-vis desquelles on peut désarmer; mais il serait imprudent de conformer sa conduite à ces exceptions, et de régler ses habitudes sur ces rapports charmants autant que rares. Savoir se défendre, savoir aussi reconnaître les cas particuliers où l'on peut se dispenser de cette fatigue, comprendre qu'il serait injuste d'appliquer une règle uniforme de méfiance, mais en même temps que l'on ne pourrait, sans s'exposer à de rudes mécomptes, s'attendre à une bienveillance générale; avoir, en un mot, le don de l'observation et l'intuition du degré de confiance que l'on peut accorder, tout cela est le résultat d'une longue expérience ou de facultés précieuses et exceptionnelles. Mais, comme les lois sociales, pas plus que les lois civiles, ne peuvent être faites en vue des exceptions, il a bien fallu organiser une sorte de *pied de guerre*, grâce auquel on réussit à se défendre contre les agressions et l'esprit de moquerie qui se rencontrent souvent dans la société. C'est dans ce but que la civilité nous commande des égards constants pour nos compagnons de salon, tandis que notre dignité nous conseille d'entourer ces égards d'une réserve de bon goût, afin de ne jamais les rendre fatigants pour ceux qui en sont l'objet, et de parvenir du même coup à établir que notre politesse provient, non d'un sentiment d'infériorité, mais uniquement du désir de manifester la bienveillance, qui est naturelle à toute âme un peu élevée.

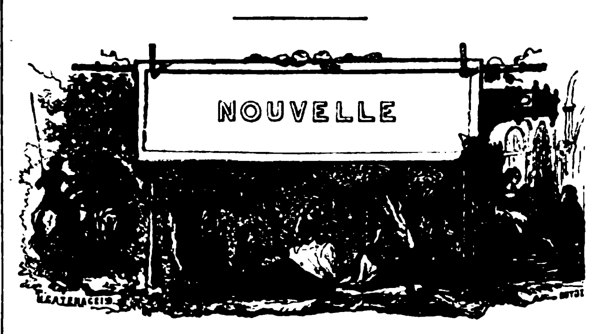
Quant au voile discret que nous devons jeter sur nos véritables impressions, ce n'est pas non plus la fausseté qui nous inspire cette précaution. Il ne faut pas oublier, en effet, que nos meilleurs sentiments peuvent, en certains cas, constituer, par comparaison, une amère et violente critique, qui se produirait d'une façon inconvenante au milieu d'une réunion composée d'étrangers. Les femmes ne peuvent remplir ce rôle de *justicier* qui les mettrait trop en vue; elles sont exposées chaque jour à entendre émettre devant elles, dans les questions littéraires, morales ou même politiques, des opinions qui sont en contradiction avec ce qui est beau, bien et juste. Quelle que soit l'indignation qu'elles peuvent éprouver, elles doivent savoir voiler leurs impressions; c'est dans l'intimité seulement, au milieu de leur famille et d'un petit nombre d'amis, qu'il leur est permis de dire leur pensée; il serait du plus mauvais goût d'entendre une femme, et même un homme, interpeller un individu étranger, ou qui leur est peu connu, fût-ce pour combattre des opinions qui seraient condamnables. Cette réserve ne doit pas cependant dicter un acquiescement qui serait opposé à la vérité, car la fausseté commencerait à cette limite; le bon goût impose seulement le silence jusqu'au moment où l'on serait directement interpellé. Dans ce cas unique, on pourra dire en peu de mots que l'on ne partage pas les opinions qui ont été émises, mais l'on s'abstiendra de toute controverse, qui serait à la fois inutile et nuisible, car on la verrait indubitablement dégénérer en une discussion violente et quelquefois grossière.

Beaucoup de causes se réunissent à notre époque pour changer brusquement les existences, et l'on peut dire qu'en aucun temps la roue de la fortune n'a tourné avec autant de vitesse. Ceux qu'elle abaisse n'ont guère besoin de conseils, car l'adversité est une institutrice, rude sans doute, mais infaillible, qui sait donner instantanément à ses élèves toutes les vertus qui leur faisaient défaut. Ceux qui s'élèvent, au contraire, sont sujets à un vertige sous l'empire duquel ils agissent, en se mettant trop souvent en désaccord avec la civilité; à ce titre, ils appartiennent à notre domaine, et il ne sera pas inutile de s'occuper d'eux.

Une grande fortune ou bien une grande position ne sauraient donner à ceux qui les possèdent aucun mérite personnel, et l'on ne peut les honorer pour ce seul fait, s'ils ne sont pas honorables par eux-mêmes; mais il arrive parfois que l'un de ces événements qualifiés *heureux*, survenant dans l'existence d'une personne qui, par son caractère ou son intelligence, se trouve au-dessous du niveau de sa fortune, change totalement ses habitudes, et transforme la politesse en froideur hautaine, la bonté en roideur inflexible, la bienveillance en indifférence nullement déguisée. Ces gens, subitement élevés par la fortune, étaient de *petites gens*, de petits esprits, des caractères faibles et vaniteux; ils ne comprennent pas même qu'ils s'amoindrissent en se roidissant, que le brusque changement survenu en eux est le témoignage d'instincts peu élevés, que les qualités qu'on leur connaissait étaient factices, et qu'il n'y a plus rien en eux, si ce n'est une pauvre vanité digne de pitié. Ils ne savent pas que, pour n'être pas inférieur à sa position, il faut savoir lui être supérieur, se garder des éblouissements, lorsqu'on veut se préserver du ridicule, et qu'enfin la morgue n'a pas plus de rapport avec la dignité que les honneurs avec la véritable grandeur.

N'oublions jamais que cette véritable grandeur réside en nous, et non pas dans les accidents de la fortune; évitons de nous montrer hautains vis-à-vis de ceux que le sort n'a point encore favorisés; sachons ne point changer en mal, lorsque les événements survenus dans notre existence y introduisent des changements avantageux; et si la bonté, la délicatesse, la noblesse de notre cœur ne peuvent suffire à nous préserver de ces périls, ayons au moins assez d'esprit pour craindre le ridicule et pour éviter de lui donner prise, en nous montrant nous-mêmes éblouis de nos succès.

Emmeline RAYMOND.




## LA FAMILLE BÉROUVILLE.

Suite.

### V.

UN PRESSENTIMENT.

Le Boisfeuillu n'était qu'à un kilomètre de Louvigny; ils se trouvèrent bientôt devant la grille qui fermait l'avenue. Derrière cette grille une jeune fille attendait. Cette jolie blonde était l'amie de cœur d'Anna, sa grande intimité à Louvigny, ce qui, par parenthèse, déplaisait souverainement à la foule des cousines qu'elle y possédait. Mais, à cela, elle ne pouvait rien; la sympathie ne naît pas par ordre, la confiance ne se commande pas. Anna traitait avec une affectueuse cordialité toutes les jeunes filles de Louvigny, et ne songeait pas à s'enorgueillir de la différence que la nature et l'éducation avaient mises entre elles; mais Louise de Brunel avait ses goûts, un peu de sa tournure d'esprit, un caractère qui, bien que très-dissemblable du sien, lui inspirait une entière confiance. C'était donc vers elle qu'allait son cœur, et elle le laissait aller. La saine raison aurait peut-être trouvé que par l'énorme inégalité qui devait exister entre leur fortune à venir, Louise de Brunel était une connaissance à redouter; mais, bien qu'habituée par son oncle à toutes les élégances, à toutes les gâteries, Anna n'était pas frivole, et Louise de Brunel avait le caractère trop élevé pour que ses affections vraies suivissent le niveau d'une fortune. Aussi, sans même se douter des gémissements que poussaient les dames de Louvigny sur l'imprudence d'Anna, se voyaient-elles très-souvent pendant les mois d'été.

M. Bérouville salua Louise de sa voiture, et, après avoir répété qu'il repasserait de bonne heure, il continua sa route.

Les deux jeunes filles se prirent le bras et remontèrent l'avenue en causant, ou plutôt c'était Louise qui causait; Anna, dont la figure était singulièrement pensive, demeurait silencieuse.

« Eh bien! qu'as-tu? » demanda Louise en la secouant.

« Moi? rien, » répondit Anna, qui tressaillit.

« Tu parais triste, pourtant.

— C'est drôle, je le suis devenue tout à l'heure, en voyant mon oncle s'éloigner. Ses chevaux sont si ardents, et Tom se fait si vieux! Crois-tu aux pressentiments, Louise?

— Peu, et toi?

— Moi, pas du tout; et c'est cependant comme un pressentiment que j'éprouve. Quand la voiture est partie, j'aurais voulu courir après pour embrasser mon oncle. Des folies, n'est-ce pas? C'est égal, j'écrirai demain à Clémentine.

— Es-tu enfant aujourd'hui avec tes idées noires et tes craintes subites! S'il était arrivé malheur à sa sœur ou à ses enfants, Saint-Malo n'est pas si loin, tu l'aurais déjà su.

— Mon Dieu! oui: alors, comment interpréter mon pressentiment? »

Louise se mit à rire de l'air grave avec lequel Anna posait sa question. Cet accès de gaieté dérida la jeune fille, et la conversation continua moitié plaisante, moitié sérieuse. L'arrivée de M. et de Mme de Brunel, qui s'avançaient à leur rencontre, interrompit l'exposition de leur théorie sur le pressentiment, et il n'en fut plus question

La journée passa vite pour les deux amies, d'autant plus vite que la compagnie qu'on attendait ne vint pas, ce qui leur laissa toute liberté d'action. A tout âge, quand on est assez heureux pour se connaître une amitié sûre, les communications du cœur sont douces; mais on peut dire que dans la jeunesse elles ont un charme tout particulier. Louise et Anna, qui ne se connaissaient guère que depuis trois ans, se regardaient comme de vieilles connaissances, et chacune d'elles plongeait, sans permission, son franc regard dans l'âme de l'autre. — Mme de Brunel les ayant laissées seules après le déjeuner, Louise, après une très-longue promenade, avait emmené Anna dans sa chambre, et elles causaient avec la verve intarissable de leurs vingt ans, quand Mme de Brunel se présenta, et dit à Anna:

« Vous allez dîner avec nous, mon enfant.

— Ah! mon Dieu! Madame, quelle heure est-il donc? » s'écria Anna, au comble de la surprise.

Mme de Brunel sourit, et tendit le doigt vers le cadran de la pendule placée sur la cheminée.

Elle marquait six heures.

« Comme il est tard! » reprit Anna, « et mon oncle qui n'est pas arrivé!

— En l'attendant, venez dîner. »

Elles descendirent dans la salle à manger. Anna, qui était retombée dans sa préoccupation du matin, refusa de prendre part au dîner. Elle prêtait sans cesse l'oreille aux bruits extérieurs, et, quand on quitta la table, elle s'élança vers la fenêtre, pour sonder du regard le chemin qui commençait à s'assombrir.

Rien n'y paraissait.

« Ton oncle t'aura oubliée, » dit Louise.

« Il ne m'oublie jamais.

— Il sera resté plus tard qu'il n'en avait formé le proje

— Cela m'étonnerait, il est très-exact; et il avait recommandé en partant de tenir le dîner prêt pour six heures. »

Comme ce retard n'avait, en définitive, rien de très-alarmant, Anna fit ce qu'elle put pour secouer le malaise qui s'emparait d'elle; mais elle déclara qu'elle allait partir pour la Ville-Roux.

« Mon oncle est si distrait, » dit-elle, « que, s'il m'a véritablement oubliée, ce que je ne crois pas, il sera fort inquiet lui-même de ne pas me voir arriver. S'il passe par ici après mon départ, vous lui direz simplement que, voyant la nuit venir, je ne l'ai pas attendu. »

Elle partit, escortée par M. de Brunel et par Louise, qui la reconduisit le plus loin possible. Il faisait beau, la promenade était charmante, on la fit gaiement. L'Angélus sonnait à l'église de la ville comme Anna y passait. Elle pressa machinalement le pas, et dix minutes plus tard elle entrait dans la cour de la Ville-Roux. Le jardinier remplissait son arrosoir à une grande cuve où l'eau tiédissait le jour sous le soleil. Elle l'appela.

« Mon oncle est arrivé, n'est-ce pas, Jean? » dit-elle précipitamment.

« Non, Mademoiselle, » répondit-il.

Elle s'était attendue à le trouver. Cette réponse négative l'oppressa, mais elle n'en fit rien paraître, et pria M. de Brunel d'entrer se reposer. Il entra, et ils causèrent quelques minutes. Anna pâlissait et rougissait. Avec l'inquiétude qui la dévorait, parler d'autre chose devenait pour elle un supplice, et M. de Brunel était un homme un peu compassé, un peu cérémonieux, auquel il ne lui venait pas dans la pensée de confier ses angoisses et ses craintes.

Enfin il partit. Une fois seule, elle ne se calma guère. Elle alla et vint dans les appartements, échangeant avec les domestiques, qui étaient tous anciens dans la maison, des suppositions et des conjectures.

« Mademoiselle, mon souper brûle, et il faut bien d'ailleurs que vous mangiez quelque chose, » lui dit enfin la vieille bonne qui remplaçait Tom à la cuisine. « Allez donc vous mettre à table. Monsieur a été en retard cinquante fois dans sa vie. Cela n'a pas de bon sens de s'inquiéter comme ça! »

Anna se dirigea machinalement et dans sa blanche toilette, qu'elle n'avait pas songé à quitter, vers la salle à manger. Elle se mit à table, mais elle ne mangea que du bout des lèvres. Le front appuyé sur sa main, elle regardait la chaise vide placée en face d'elle, et Fox, le grand épagneul fauve, qui, assis contre la chaise de son maître, qu'il flairait sans cesse, se tenait grave, mais sourdement inquiet aussi. Les yeux foncés d'Anna se promenaient lentement autour du sombre appartement, et son front pâle se chargeait de tristesse. Mille pensées étranges lui venaient. Elle songeait, pour la première fois de sa vie peut-être, à ce qu'était pour elle ce vieillard qu'elle aimait si tendrement; dans quel isolement sa perte la jetterait; quel chagrin mortel, inconsolable, elle éprouverait, le jour où elle ne verrait plus devant elle sa figure éternellement souriante.

« Oh! je deviens folle, en vérité, » dit-elle tout à coup en se levant brusquement; « mais ce que j'éprouve est intolérable, je vais envoyer aux Marais. Viens, Fox; où est ton maître, Fox? »

Fox remua la queue, allongea le cou, et poussa un hurlement lamentable.

Anna se pencha, baisa sa tête lisse, et se redressa soudain. Au lieu de se diriger vers la cuisine, pour accomplir la résolution qu'elle venait de prendre, elle s'élança vers la fenêtre. Elle avait cru entendre un bruit de roues sur le chemin sonore. Cette fois, son oreille ne l'avait pas trompée, et quand elle jeta les yeux dans la cour magnifiquement éclairée par la lune, un cri de joie lui échappa. La voiture était là. Son cœur oppressé se dilata; elle ouvrit la fenêtre et se pencha au dehors:

« Bonsoir, cher oncle! » cria-t-elle d'une voix vibrante. Rien ne lui répondit.

« Il est entré, » pensa-t-elle.

Et, appelant Fox, elle descendit en courant.

### VI.

#### SUR LA ROUTE.

A sa grande surprise, Anna trouva dans la cuisine les domestiques au grand complet. Ils soupaient tranquillement.

« Mon oncle est arrivé, » dit-elle, « vous ne l'avez pas vu ? »

Ils répondirent négativement, et la suivirent dans la cour.

Elle courut à la calèche, dont elle ouvrit la portière : elle était vide. Elle appela Tom, qui n'était pas sur son siége ; Tom ne répondit pas.

« Mon Dieu ! » s'écria-t-elle, « qu'est-il donc arrivé ? de la lumière, vite ! »

On en apporta, et on examina l'équipage : la portière de gauche était ouverte; la voiture était intacte, mais les rênes pendaient déchirées entre les pieds des chevaux.

Il y avait là-dessous une énigme fatale sans aucun doute, et la stupeur des assistants était à son comble.

« Arrangez ces rênes, Jean, » commanda soudain la pauvre Anna d'une voix altérée par les sanglots qui lui montaient à la gorge. « Mettez des cordes, ce que vous trouverez. »

Elle suivit avec une impatience fébrile l'exécution de cet ordre, et quand l'arrangement fut fait :

« Maintenant, montez sur le siége, Jean, » dit-elle, « et vous aussi, Jérôme ; ma bonne, allume les lanternes; vite, vite, mon Dieu ! »

Les lanternes allumées, elle monta dans la calèche, la tête, les bras et le cou nus, et sans attendre la vieille bonne, qui courait lui chercher un châle, elle donna le signal du départ, en criant à Jean :

« Aux Marais; suivez Fox. »

La voiture tourna et reprit le chemin. Fox, après avoir humé l'air dans tous les sens, galopait devant les chevaux. Jérôme, sur l'ordre d'Anna, examinait avec attention la route à droite ; de l'autre côté, Anna, son bras nu, tendu pour maintenir la portière ouverte, le corps penché en dehors, interrogeait avidement le talus gazonné, couvert d'ombres capricieuses. Le vent de la nuit, qui lui frappait en plein visage, le mouvement irrégulier et saccadé de la voiture conduite par un cocher inexpérimenté, avaient bien vite mis le désordre dans sa coiffure ; sa résille avait glissé, ses longs cheveux noirs s'enroulaient autour de son cou découvert, et pendaient sur ses épaules, qu'une simple guimpe de mousseline recouvrait.

Si, à cette heure, il y avait eu des passants sur le chemin désert, c'eût été pour eux un spectacle des plus fantastiques que de voir passer rapide cette voiture avec cette femme aux vêtements blancs, dont le visage prenait, sous la lueur blafarde de la lune, une transparence vraiment merveilleuse. Avec ce teint étrange, ses cheveux épars, ses grands yeux ardents et fixes, son attitude penchée, Anna ressemblait à une de ces créatures mystérieuses et charmantes, moitié fées et moitié femmes, que le poëte ou le peintre évoque la nuit au bord des lacs dormants.

A une petite distance du Boisfeuillu, elle s'écria :

« Arrêtez ! »

Jean obéit.

On n'entendait bien que le lugubre hou-hou de la chouette, qui dominait les bruits confus de la nuit. Mais Anna avait dû entendre autre chose, car elle s'était dressée presque debout et palpitante ; immobile, elle tendait l'oreille en avant.

« Écoutez, » dit-elle tout à coup.

Un cri inarticulé, mais douloureux comme une plainte, retentit près d'eux.

« Mademoiselle, ce n'est qu'un chien qui hurle, » dit Jean.

« Oui, c'est Fox qui pleure. Mon oncle est là ! »

Elle bondit hors de la calèche, et se mit à courir.

Un cri de Jean, qui la suivait d'un peu loin, l'arrêta soudain.

Elle se détourna.

« Venez, Mademoiselle, » dit-il, « Tom est couché ici, et Monsieur aussi, sans doute.

— Non ! » cria Anna, « il est où est Fox. »

Et elle reprit sa course.

Elle aperçut bientôt le chien fidèle. Il était accroupi au pied d'un jeune platane, dont le vêtement d'écorce s'entr'ouvrait comme une tunique, et qui projetait une large ombre sur la route. Si cette ombre paraissait plus épaisse que celle produite par les arbres voisins, c'est qu'un corps était couché là. Une chevelure blanche et un visage livide tranchaient sur l'herbe noire. Anna alla tomber à genoux auprès de ce corps immobile. Elle passa son bras nu autour de son cou, et se mit à prodiguer à son oncle, car c'était lui, les baisers et les appels les plus tendres. Quand Jean arriva près d'elle, il la trouva dans cette position, sanglotant, le front appuyé sur la poitrine du cadavre.

« Mademoiselle, » dit-il humblement, « nous avons relevé Tom. Je crois bien qu'il n'est qu'évanoui. »

Anna se redressa violemment, et rejeta en arrière ses longs cheveux tout mouillés de ses larmes.

« Évanoui ! il n'est qu'évanoui ! » balbutia-t-elle; « alors lui, mon oncle, n'est peut-être qu'évanoui non plus. »

Elle n'avait jamais vu mourir. La mort, pour elle, c'était encore le mystère qui s'accomplit inévitablement, le secret terrible, mais inconnu.

Jean hocha la tête en regardant son vieux maître, mais ne trouva pas de paroles pour la détromper.

« Tout à l'heure sa figure était tiède, » reprit la jeune fille, qui voulait espérer; « je vous assure qu'elle l'était.

— Elle va l'être encore, Mademoiselle ; voyez. »

Fox avait interrompu ses plaintes sourdes, et léchait la figure du mort.

« C'est égal, » dit Anna en se levant d'un bond, « je ne puis pas croire que ce soit fini. Appelez Jérôme, et conduisez-nous chez le docteur Ballec. »

Sur l'appel de Jean, la voiture s'approcha. D'après les ordres donnés par Anna, qui se roidissait contre son désespoir, le pauvre nègre, dont le corps était à peu près aussi inerte que celui de son maître, fut placé sur la banquette de devant, et Jérôme se plaça à ses côtés. M. Bérouville fut à demi couché vis-à-vis, et, malgré le sang qui coulait par sa bouche entr'ouverte, Anna, qui s'était assise auprès de lui, exigea qu'on appuyât sa tête sur ses genoux tremblants. Ainsi transformé en un corbillard funèbre, la calèche reprit le chemin de Louvigny.

### VII.

#### LA BELLE HÔTESSE.

Le surlendemain avaient lieu les funérailles du propriétaire de la Ville-Roux, que la science réunie des médecins de Louvigny n'avait pu rappeler à la vie. Comme il venait beaucoup d'étrangers pour assister à la triste cérémonie, la petite ville présentait une animation inaccoutumée. Aussi, une calèche qui arrivait, traînée par deux robustes chevaux porcherons, fut-elle à peine remarquée au moment où elle s'arrêtait, comme beaucoup d'autres voitures, devant l'hôtel de la Boule d'Or. La première personne qui en descendit fut un jeune homme mis avec recherche. Comme il mettait pied à terre, une voix brève, qui partait de l'intérieur, lui demanda d'aller s'informer s'il y avait encore des places dans l'écurie et dans la remise. Le jeune homme s'empressa de s'acquitter de la commission, et se glissa parmi les groupes rassemblés dans la vaste cour. Sur son passage il distribuait des saluts et des bonjours.

« Est-il crâne, à cette heure, monsieur Achille ! » dit un des regardants, « on voit bien qu'il a eu la chance de rencontrer son oncle le millionnaire. »

Achille Bérouville, car c'était lui, ayant été assez heureux pour mettre la main sur le garçon d'écurie, devenu, ce jour-là, un personnage d'importance, parlementait avec lui. L'héritier présomptif des millions de l'Américain aurait pu s'appeler Antinoüs, et sa mère ne disait que l'exacte vérité, en affirmant que son fils était le plus joli homme de Louvigny. Il était grand, très-bien fait, et parfaitement beau de visage. Son teint avait une délicatesse toute féminine, et, sans la barbe châtain clair qui ondoyait si élégamment sur une cravate nouée dans le dernier goût, il eût paru plus jeune qu'il ne l'était en réalité. Sa toilette, d'une irréprochable correction, était surtout d'une nouveauté qui ne pouvait manquer de frapper les bons habitants de Louvigny. Les jeunes gens qu'on apercevait ici et là dans la cour de l'hôtel faisaient l'effet d'appartenir à un tout autre monde que celui d'où sortait le jeune merveilleux.

Les renseignements obtenus, il revint vers la calèche, en marchant sur la pointe des souliers vernis qui enserraient son pied fin et noblement cambré.

« Il n'y a plus que deux places dans l'écurie, juste ce qu'il nous faut, mon oncle, » dit-il. « Quant à la remise, elle est pleine ; mais on peut mettre notre voiture à la suite de celles qui n'ont pu trouver place.

— Certainement, » répondit l'oncle.

La portière s'ouvrit de nouveau, et l'autre voyageur descendit. C'était un petit vieillard à la taille roide, au teint bistré, et qui, malgré la saison, était littéralement chargé de vêtements. Sa casquette ne cachait qu'à demi le bonnet de soie noire enfoncé sur les oreilles ; une redingote brune se boutonnait sur la poitrine ; un paletot de même couleur montrait ensuite ses larges revers, et un manteau couvrait le tout.

« Je partirai immédiatement après la cérémonie, Achille, » dit-il au jeune homme; « immédiatement, entendez-vous? Profitez donc de ce moment pour aller voir votre famille, et offrez-lui mes excuses; ou plutôt, non, ne lui parlez pas de moi. Je suis très-fatigué, mal en train; et, comme je ne tiens pas à être reconnu, je ne me montrerai que le moins possible dans les rues de Louvigny. »

Cela dit, il enfonça jusque sur ses sourcils sa large casquette de voyage, se dirigea vers l'hôtel d'un pas rapide et encore ferme, et y entra.

Dans la cuisine, qui offrait le spectacle des jours de gala, Madeleine trônait majestueusement, donnant ses ordres immédiats à une très-jolie fille, dont le costume breton ne manquait pas d'élégance. Celle-ci les transmettait à trois grosses servantes, qui couraient de côté et d'autre de l'air le plus affairé du monde. Le vieillard s'arrêta sur le seuil, darda son regard vif et dur sur l'hôtesse, puis, s'avançant vers elle, bien que la jeune fille lui demandât poliment ce qu'il voulait :

« Je voudrais une chambre et du feu, Madame, » dit-il.

« Oui, Monsieur, » répondit Madeleine avec sa gravité ordinaire. Et elle ajouta, en s'adressant à son aide de camp :

« Conduisez Monsieur au n° 8. »

La jeune fille précéda le voyageur, et quand elle revint :

« Ce monsieur désire vous parler, ma tante, » dit-elle à Madeleine.

« Est-ce qu'il n'a pas tout ce qu'il lui faut?

— Si, mais il veut vous voir. »

Madeleine détacha de sa ceinture le trousseau de clefs, insigne de son autorité, le remit à sa nièce, et monta lentement au premier étage. Elle frappa un coup léger à la porte sur laquelle se voyait un 8 à moitié effacé, et la voix stridente répondit :

« Entrez ! »

Elle tressaillit, fit un mouvement de tête qui signifiait clairement : « C'est drôle, je connais cette voix-là, » et elle entra.

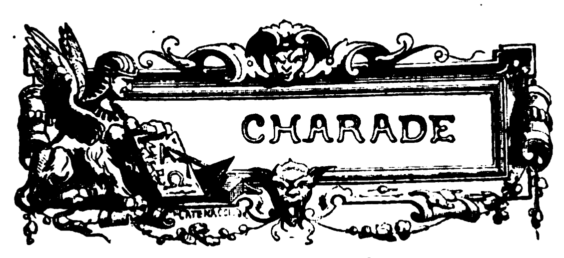
(*La suite au prochain numéro.*) Zénaïde FLEURIOT.




*N° 1,197, Paris.* La mode n'a guère pour habitude d'agir selon les règles de la raison; ses préférences n'ont d'autre origine que son caprice, et je ne pense pas qu'il se rattache aucune légende à l'adoption des hirondelles placées sur les éventails. Les jupons blancs ayant 4 mètres d'envergure sont suffisamment larges. Le savon nettoie l'épiderme. Oui, pour les fourches. Le reproche me semble peu mérité, car les charades, *sauts du Cavalier*, etc., paraissent toujours. — *N° 38,991, Corrèze.* Les *fonds* des cachemires des Indes n'existent pour ainsi dire plus, les bordures occupant presque tout le châle; des bandes blanches ou noires, avec dessins, traversent les bordures les plus modernes. Paletot pas très-long, demi-ajusté. Demi-couronne en fleurs d'oranger avec *pouf*, devant et longue branche derrière. Voile posé de façon à couvrir le dessus de la tête, et rejeté en arrière de chaque côté derrière les oreilles. Il m'est malheureusement impossible de répondre dans le délai que l'on me désigne, car le nombre des réponses insérées dépend de la place qui peut être donnée aux renseignements, et cette place dépend des autres articles. — *N° 41,043, Var.* Démonter les deux petits volants, en faire deux ruches, qui seront posées au-dessus du grand volant. — *N° 11,438, Charente.* De semblables approbations me rendent très-fière. Ce dessin ne peut malheureusement, vu sa dimension, figurer dans un numéro; il faudrait le placer sur une planche de patrons, et nous ne pouvons pour le moment lui faire place; mais la collection du journal contient un grand nombre de dessins en soutache. — *N° 4,666, Paris.* Les draperies, les glands, et tous les ornements de passementerie ne peuvent être posés sur des rideaux très-simples; il faut les faire avec une petite tête sans draperie ni glands, et de petits volants plissés. Nous avons publié et publierons des patrons de chemise pour nouveau-nés; on en trouvera entre autres dans la *Mode illustrée* et dans les *Patrons illustrés* de l'été dernier. — *A. L.* Les lambrequins sont cloués sur leur planchette avec des clous dorés. On met toujours (dès qu'on le peut) des candélabres sur la cheminée d'un salon; ils sont même plus rigoureusement nécessaires qu'un lustre, et l'un n'exclut pas l'autre. Quant à la dernière question, il m'est impossible d'y répondre, car le cas est unique. On doit, je pense, se faire donner des lettres de recommandation pour quelques habitants de la ville; si l'on a négligé cette précaution, il devient impossible de voir du monde. — *E. F., Corse.* Merci mille fois pour cette excellente lettre. Le taffetas noir broché composera une robe plus *parée* que le taffetas noir uni. — *N° 44,256, Lozère.* Les particuliers ne disposent pas des machines, cylindres, préparations chimiques de tous genres, qui font partie de l'industrie des *nettoyeurs;* il ne faut donc pas essayer des nettoyages importants, car on serait assuré de les faire imparfaitement, et de perdre l'objet que l'on voudrait nettoyer, je puis affirmer que j'ai été satisfaite des fournitures faites par cette maison. — *N° 9,850, Paris.* La jeune femme peut et doit répondre à la lettre écrite par son parent.

### Explication de la Charade.

Le mot de la Charade insérée dans notre dernier numéro est : *Mer-çure.*




Lorsqu'on éprouve mon premier,
On n'est pas du tout mon dernier;
Mais on se plaint de mon entier.

J. L.

*Le Directeur-Gérant :* W. UNGER.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.

### RÉBUS




EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Heureux souhaits à nos lectrices.